

Mémoire de fin d'études : "TOKYO 2020 : Analyse critique de l'édition et décryptage des controverses du modèle olympique. Quelles leçons architecturales tirer d'une édition vierge de spectateurs et comment est envisagée la reconversion des sites ?"

Auteur : Vanwerst, Adrien

Promoteur(s) : Le Coguiéc, Eric

Faculté : Faculté d'Architecture

Diplôme : Master en architecture, à finalité spécialisée en art de bâtir et urbanisme

Année académique : 2021-2022

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/15996>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

TOKYO 2020



Figure 1: Jeux sous surveillance. Source: Charly Triballeau, AFP

TOKYO 2020(+1)

Analyse critique de l'édition et décryptage des controverses du modèle olympique.

Quelles leçons architecturales tirer d'une édition vierge de spectateurs et comment est envisagée la reconversion des sites ?

Travail de fin d'études présenté par Adrien Vanwerst en
vue de l'obtention du grade de Master en Architecture

Sous la direction de Eric LeCoguiec
Année académique 2021-2022

UNIVERSITÉ DE LIÈGE - FACULTÉ D'ARCHITECTURE



Préface

« La logique de l'hyper est partout, démultiplication des lieux, inflation de la taille, des coûts de production et logique de surenchère. Le capitalisme artistique modifie l'apparence de tout ce qui nous entoure. La ville devient théâtre d'une sorte de fête permanente. »

(Glinoeer, 2013)

« Il est faux de se demander si c'est « l'architecte individuel » ou « la société dans son ensemble » qui doit être blâmé ou loué pour le succès ou l'échec d'un projet particulier. Cette question devrait être remplacée par un programme d'enquête. C'est un programme empirique, une enquête lente et minutieuse qui nous permettra de suivre, aussi longtemps que nous le pourrons et dans la mesure où nos outils analytiques et visuels nous le permettront, les méandres de l'action collective de l'architecture qui peut mobiliser des éléments à ontologie à travers de nombreux détours et compositions. »

(Yaneva, 2012)

Remerciements

Pour ses conseils judicieux, ses remarques avisées et surtout pour sa disponibilité, je tiens particulièrement à remercier Monsieur Eric Le Coguiéc qui m'a non seulement accompagné dans l'exercice de ce mémoire, mais aussi tout au long de mon parcours. Dans un contexte académique particulier et malgré l'exercice de ses nombreuses fonctions, les échanges permanents durant ces études m'ont permis non seulement de réaliser ce travail, mais aussi d'adopter une vision davantage critique sur l'Architecture.

Pour m'avoir permis de m'entretenir avec lui, je tiens aussi à remercier Monsieur Languillon-Aussel. La lecture de ses articles et travaux sur les différents thèmes inhérents à ce mémoire l'a fait avancer.

Car cette prise de conscience est le fruit d'une réflexion élaborée durant l'entièreté de mes études, je remercie les professeurs qui ont ouvert des débats sur la place de l'architecture aujourd'hui.

Finalement, pour le soutien et la compréhension tout au long de mon parcours, pour la relecture de ce texte d'accomplissement, je tiens à remercier ma famille et mes proches.

Résumé du travail

Ce travail de fin d'études a pour but d'étudier une édition des Jeux olympiques de l'ère moderne, celle de Tokyo 2020. Inédite à bien des égards, elle a été sujette à de nombreuses nouvelles considérations qui remettent encore en doute le modèle olympique qui prône le marketing des villes hôtes, par l'architecture. Certaines éditions ont désormais une réputation ternie, car elles ont laissé aux villes hôtes des dettes économiques, écologiques et spatiales considérables. L'objectif est donc de relever ces controverses et fragilités du modèle pour les articuler avec la discipline de l'architecture. Pour ce faire, ce sont les outils de l'architecte qui sont utilisés. Au fil du travail, plusieurs méthodologies ont été employées. D'abord, un cadre théorique est posé pour mettre en parallèle les Jeux olympiques avec des concepts sociaux et architecturaux. Ils sont ainsi assimilés à l'hétérotopie de Foucault et aux méga-événements. Ensuite, une étude globale de la ville et de sa culture est effectuée. Toujours en lien avec les Jeux de 2020, soit le cas d'étude et pour répondre à la problématique du travail : « Quelles leçons architecturales doit-on tirer d'une édition vierge de spectateurs et comment est envisagée la reconversion des sites ? »

Le corps du travail débute alors par l'analyse des Jeux de 1964, car la capitale japonaise a déjà été hôte des olympiades une première fois et que le discours de l'Héritage étant central dans la stratégie de 2020. Ensuite, le programme de la ville candidate est analysé ainsi que les premières controverses qui s'y adjoignent. Le stade a fait couler beaucoup d'encre, car son architecte, Kuma, n'est pas le lauréat du concours. Le processus a donc été retracé après une note sur le rôle véritable de cet édifice, dont les coûts ont explosés. La deuxième partie du corps de texte est un inventaire des sites utilisés, établi pour les expliquer brièvement et entrevoir leurs stratégies de reconversion. Un retour sur celui-ci montre que des efforts sont réellement faits mais qu'il est difficile de prévoir l'avenir quant à l'attrait des Japonais pour le sport. Par la suite, une cartographie des controverses et de la pluralité des acteurs est réalisée sur base des travaux de Yaneva. Bien que cette cartographie puisse servir de conclusion dans l'analyse de l'édition, une note critique termine le travail. Les cérémonies, véritables symboles de la fragilité du modèle sont utilisées pour ne pas oublier le taux inédit d'inoccupation du lieu. Pour conclure, certaines pistes d'interdiction de bâtir de nouvelles infrastructures ou de mobiliser de trop nombreuses ressources sont évoquées. À plus long terme, une analyse post-olympique pourrait continuer ce travail pour en tirer des conclusions plus pragmatiques sur la reconversion des sites utilisés et ainsi classer l'édition comme succès global ou comme véritable échec d'un modèle olympique bousculé par une situation sanitaire inédite.

Plan du travail

Préface	p. 3
Remerciements	p. 4
Résumé du travail	p. 5
Glossaire	p. 10
Introduction	p. 13
- Choix du sujet et parcours d'écriture	p. 14
- Enjeux et problématique	p. 16
Méthodologie	p. 21
- L'inventaire comme méthodologie	p. 22
- L'architecture étant une discipline de terrain	p. 24
- L'architecture étant une discipline de conception	p. 25
- Les travaux de Yaneva comme départ d'une nouvelle méthodologie	p. 26
- Cartographier la controverse en architecture	p. 26
- Pourquoi s'intéresser à ces controverses en architecture ?	p. 27
État de l'art: cadre théorique et étude de cas	p. 32
- Cadre théorique	p. 32
. Approche théorique des méga-événements	p. 32
. Approche théorique de l'hétérotopie	p. 34
- Les leçons du passé	p. 37
. Barcelone 1992	p. 38
. Athènes 2004	p. 41
. Séoul 1988	p. 44
. Pékin 2008	p. 46
. Conclusion sur les éditions asiatiques	p. 50
- Ligne du temps, historique des éditions	p. 52
- Tokyo, développement d'une ville et d'une culture	p. 54
- Schémas de développement	p. 56
CHAPITRE 1 : Les Jeux olympiques à Tokyo en 1964 comme héritage de la candidature de 2020	p. 59
- Contexte et implantation des Jeux	p. 62
- Les conséquences et politiques de reconversion	p. 65
CHAPITRE 2 : Les Jeux olympiques à Tokyo en 2020, analyse du programme a priori	p. 67
- Analyse du programme sur base du dossier de candidature	p. 69
- Le rôle des stades, élément majeur de l'édition	p. 72
. Le concours et les candidatures	p. 73
. Les résultats et le début des premières polémiques	p. 73
. Le projet de Kuma	p. 75

CHAPITRE 3 : Les infrastructures des Jeux	p. 79
- Zone héritage	p. 81
- Zone baie	p. 82
- Inventaire des infrastructures	p. 83
- Retour et remarques suite à l'inventaire	p. 108
- Premier bilan un an après, selon le CIO	p. 109
- Conclusion de l'inventaire	p. 110
- Le Village olympique ; décryptage d'une hétérotopie	p. 111
Premier principe abordé ; l'hétérotopie selon la synchronie de la culture	p. 112
Deuxième principe abordé ; l'hétérotopie suppose une ouverture/fermeture	p. 113
Troisième principe abordé ; l'hétérotopie comme découpage du temps	p. 114
CHAPITRE 4 : Cartographie des controverses	p. 117
- Établissement et explication d'une cartographie des controverses	p. 118
- Développement des nouvelles controverses	p. 118
- Cartographie des controverses	p. 120
CONCLUSION : Décryptage de l'édition a posteriori, pertinence du modèle	p. 123
- Les cérémonies comme symbole de l'échec	p. 124
- Conclusion	p. 127
POSTFACE	p. 131
BIBLIOGRAPHIE	p. 133
LISTE DES FIGURES	p. 142

Glossaire

Avant de démarrer le travail, il me paraît pertinent de fixer quelques définitions et abréviations qui rendront la compréhension du travail meilleure et sa lecture plus fluide. Voici donc quelques termes centraux qui seront souvent employés et leur définition/abréviation. Ceux-ci sont de deux natures différentes. Premièrement les termes relatifs aux Jeux olympiques et à leur organisation. Deuxièmement, les grands concepts abordés dans le cadre spécifique de ce travail. Bien qu'ils soient débattus dans le corps de texte, ces premières définitions permettront une compréhension plus immédiate.

- Architecture iconique :

« La recette de l'architecture iconique peut se décrire assez simplement. Il s'agit d'ériger un édifice culturel spectaculaire afin qu'une ville se transforme sous cette impulsion nouvelle. De nombreuses villes occidentales ont adopté cette stratégie de régénération urbaine au vu de l'expérience de Bilbao, une ville d'Espagne qui a engrangé des retombées économiques intéressantes à la suite de la construction d'un musée par l'architecte Frank O. Gehry. Mais au-delà de sa nature stratégique, l'architecture iconique comporte un sens connoté profondément énigmatique. Si les édifices iconiques sont emblématiques de la production architecturale contemporaine, ils doivent bien dire quelque chose sur la société dans laquelle ils sont érigés. » (Ethier, 2015)

- Comité international Olympique (CIO) :

« Le Comité International Olympique, institué le 23 juin 1894 par Pierre de Coubertin, est une organisation de personnes volontaires ayant un même but : créer un monde meilleur, plus juste, grâce au sport. C'est la plus haute autorité du Mouvement olympique, avant les Fédérations Internationales de sports (FI) et des Comités Nationaux Olympiques (CNO). 90 % de son profit est redistribué au monde sportif (aux athlètes et aux organisations sportives, de haut niveau ou d'amateurisme, dans le monde entier). » (Olympics s.d.).

- Comité d'organisation des Jeux olympiques (COJO) :

« L'organisation des Jeux olympiques est confiée par le CIO au pays de la ville hôte ainsi qu'à la ville hôte elle-même. Dès sa constitution et jusqu'à la fin de sa liquidation, le COJO doit se conformer à la Charte olympique, ainsi qu'aux instructions de la commission exécutive du CIO. Le COJO commence ses travaux par une période de planification, qui se transforme en une période d'organisation pour aboutir à la phase d'exécution ou phase opérationnelle. » (Olympics, s.d.)

- Controverse :

1. « Discussion suivie sur une question, motivée par des opinions ou des interprétations divergentes. » (Larousse, s.d.).
2. « Les controverses sont considérées comme faisant partie intégrante de nombreuses caractéristiques de la pratique de l'architecture, de la conception et de l'utilisation. Le mot « controverse » est la meilleure façon de décrire les nombreux problèmes auxquels les administrateurs, les architectes, les chercheurs urbains et les citoyens doivent faire face au quotidien. La liste des problèmes de conception est interminable, tout comme les modèles variés et en constante évolution des incertitudes urbaines et politiques. C'est, en quelque sorte, le succès même de la conception architecturale qui a déclenché ce contre-coup massif. » (Yaneva, 2012).

- Éléphant blanc :

- « Un éléphant blanc est une réalisation d'un projet d'envergure, souvent prestigieuse et d'initiative publique, qui s'avère plus coûteuse que bénéfique et dont l'exploitation ou l'entretien devient un fardeau financier. » (academic, s.d.)
- « Un « éléphant blanc » désigne une réalisation d'ampleur, souvent conçue grâce à des fonds publics, mais qui se révèle ruineuse par son entretien ou son exploitation. Cette expression vient du bouddhisme. L'éléphant blanc, sacré, était une offrande prestigieuse dont la possession pouvait devenir coûteuse. » (HUSSONNOIS-ALAYA, 2021)

- Gated communities:** Un quartier résidentiel fermé, traduction possible de l'anglais *gated community* (pluriel : les *gated communities*) est un quartier homogène socialement, généralement habité par des populations aisées, clos, et accessible par un nombre minimal d'entrées gardées par un personnel privé. D'autres dispositifs de sécurité peuvent s'y ajouter (caméras, barrière, badge d'accès...). On parle aussi d'une enclave résidentielle fermée. (JBB, 2018)

introduction

Choix du sujet et parcours d'écriture

Le choix du sujet de mémoire avait déjà germé durant une année académique sans précédent. Le monde s'était figé, les rues étaient devenues désertes et les moyens de communication avaient considérablement été modifiés en basculant dans un monde quasi uniquement virtuel. On ne sortait plus, on ne pouvait plus sortir. Le monde entier avait connu une sorte d'arrêt sur image et quelle image. C'était la crise sanitaire qui avait paralysé le monde et nous plongeait dans une situation exceptionnelle. Le premier confinement en Belgique était décidé en mars 2020 pour éviter la propagation du CO-VID-19. Nous étions alors immobilisés, empêchés de nous déplacer sans motif valable, empêchés de fréquenter les espaces publics sans autorisation spéciale, renfermés et coupés de contact sociaux.

Le domicile était devenu le seul lieu principalement fréquenté. Que reste-t-il alors à faire pour un étudiant durant ces longues journées ? Comment se sortir d'une routine d'isolement, de cours en ligne et de manque de liens sociaux ? Bien que les études d'architecture soient aussi passionnantes que chronophages, la situation persistait et il me fallait trouver une échappatoire à l'écran rétro éclairé qui stagnait devant mes yeux au fil des jours. J'avais pourtant de la chance, la chance d'habiter une maison confortable, en plein milieu de la nature. Alors il fallait sortir, s'aérer et courir. Puis encore courir, tous les jours. Ma nature déterminée et un brin obstinée m'a poussé à me réfugier dans la course, pour en faire toujours plus, jusqu'à ce que la passion devienne une sorte d'obsession. Comment en venir à bout ? S'y intéresser toujours davantage.

Au même moment, le choix de la thématique et de la problématique de ce travail devait se concrétiser. L'étai se resserrait alors autour du sujet qui rassemblait cette nouvelle passion avec mes études. Toutes mes journées s'articulaient autour de l'architecture et du sport. La pratique du sport éveillait la curiosité sur l'univers qui l'entourait. L'objectif de réunir les deux était clair. Il s'agissait désormais de recentrer le sujet autour d'une réelle question d'actualité et qui met en cause certains aspects de la pratique de l'architecture dans une période sédentaire qui ne la permet quasi plus.

La situation sanitaire inédite que nous vivions et qui bouleversait notre façon de vivre, mais aussi de concevoir et de pratiquer l'architecture persistait. Le premier confinement avait duré jusqu'au mois de mai et le COVID-19 continuait de se propager dans le monde entier (De Marneffe, 2020). Dans les médias, s'il restait un peu de place au sein de l'actualité, c'est l'édition prochaine des Jeux Olympiques de Tokyo 2020(+1) et la diffusion d'images d'un Japon en pleine effervescence qui l'occupait. À l'instar d'un stade national fiambant neuf, c'est toute la communication de la capitale nippone qui montrait la ville sous son meilleur jour faisant parfois abstraction de la situation sanitaire. Elle voulait prouver au monde entier qu'elle était prête à se servir de cette organisation pour en retirer les bénéfices démographiques, économiques et touristiques nécessaires à sa politique de régénération urbaine mise en place dans les années 2010 (Languillon-Aussel, 2017). Les nombreuses questions et les débats animés qui seront développés autour de cette édition renforçaient l'intérêt que j'y portais. C'était dès lors décidé, le travail qui clôturera mes études allait s'y attarder.

Trouver la problématique n'était alors plus qu'une question de bon sens et de mise en lumière des questionnements qui m'animaient. Le sujet choisi est le résultat d'une relation entre ma subjectivité quant à ces enjeux et le contexte évoqué (Le Coquiec, 2020). En ayant fait le choix de suivre un master dans la filière de reconversion, je suis évidemment sensible aux notions de durabilité, d'empreinte environnementale et de réécriture. Celles-ci étaient justement au coeur de ces débats concernant des Jeux dont la tenue était sans cesse remise en cause. Quel avenir entrevoir pour ces infrastructures ? Davantage encore durant la période incertaine dans laquelle nous étions immergés ? Comment expliquer que l'on mobilisait toujours autant de ressources alors que les rapports climatiques sont toujours plus pessimistes ? Les pressions politiques et lobbyistes nous font oublier que les ressources de la Terre ne sont pas inépuisables et qu'elle ne peut être un territoire à capacité d'absorption illimitée. Notre façon d'habiter celle-ci et de la solliciter n'est plus compatible avec l'urgence climatique (Charbonnier, 2020). L'axe de recherche était trouvé : interroger ces pratiques de création d'architectures destinées à un événement éphémère, mettre en lumière la fragilité de ce modèle d'instantanéité au moment où le monde s'arrête. Comment envisager la reconversion d'un site qui ne sera quasiment pas utilisé et où l'architecture vouée à la communication sera consommée différemment des autres éditions ? Pour simplifier la tâche et la compréhension d'un sujet qui serait alors trop vaste pour un mémoire de fin d'études, il m'a fallu trouver un moyen d'articuler l'abondance de données et d'informations qui s'offraient à moi. Cette problématique de reconversion et des polémiques qui entourent ce genre d'événements feront l'objet d'une cartographie, véritable outil de l'architecte.

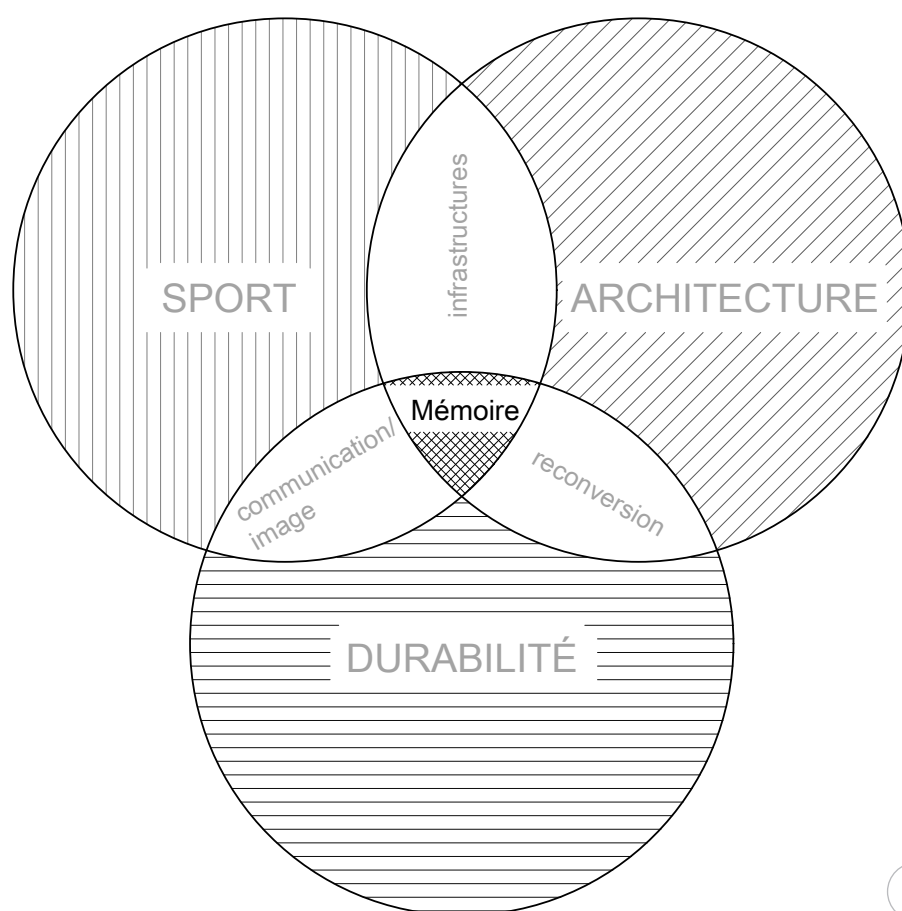


Figure 2: Schéma d'organisation. Source. Réalisé par Adrien Vanwerst, 2022.



Enjeux et problématique

En décembre 2019, alors que personne ne présageait les événements futurs, le Japan Sport Council (JSC) s'est félicité d'achever le nouveau stade qui servirait d'emblème pour les Jeux olympiques (J.O.) de Tokyo. Ceux-ci devaient alors se tenir au mois de juillet de l'année 2020. Un concert inaugural était organisé au sein même de l'antre de l'architecte japonais Kengo Kuma (« Le Stade Olympique de Tokyo se dévoile enfin au monde entier », 2019). Le Japon se réjouissait alors de pouvoir accueillir les Jeux olympiques de 2020 et se servir de cet événement pour promouvoir son image d'un pays en plein renouvellement urbain (Tokyo 2020 Olympic Games Bid Committee, 2012). Cependant, le même jour, les premières alertes sont données par une équipe médicale en Chine concernant un virus ressemblant au SRAS (« China's first confirmed Covid-19 case traced back to November 17 », 2020). La suite, était un enchaînement d'événements et de décisions qui tentaient de ralentir la propagation du désormais nommé « COVID-19 » et qui en conséquence, remettaient sans cesse en cause la possibilité de la tenue des Jeux sous la forme « classique ». Peu de temps après, les opposants aux Jeux étaient déjà nombreux et dénonçaient les dépenses croissantes, les ressources mobilisées et l'empreinte carbone record alors que la situation sanitaire ne présageait guère d'amélioration. L'actualité venait renforcer leurs convictions d'un modèle problématique.

Une mesure organisationnelle inédite du CIO, est alors prise par le gouvernement central japonais le 24 mars 2020 avec l'annonce d'un report de l'édition à l'année 2021. Une décision « éclairée, bien que difficile, prise d'un commun accord par toutes les parties concernées », selon le CIO (2020). Et ces parties traitent d'enjeux et d'organisations différentes. Le CIO, comité d'organisation, la ville de Tokyo et le gouvernement japonais ont dû se mettre autour de la table à de nombreuses reprises pour acter ce genre de décision inédite qui bouleverse chacun de leur programme. Il s'agit en fait d'une demande du Premier ministre du Japon, Shinzo Abe, récemment décédé, au CIO qui l'a acceptée. Ils décident néanmoins de ne pas modifier le nom de l'édition qui restera : « Jeux Olympiques de Tokyo 2020 » (Guillou, 2020). Un an plus tard et dans un contexte mondial et sanitaire lourd, la situation ne s'améliorait pas. La propagation du virus et les nombreux décès entraînés ne décroissaient pas (De Marneffe, 2020). Alors, la décision prise par le CIO et annoncée par le gouvernement japonais le 8 juillet 2021 a été le plus interpellant. Les rumeurs allaient déjà de bon train quand le président de Tokyo 2020 (désormais Tokyo 2020(+)), Seiko Hashimoto a mis fin à tout suspens et a déclaré que les organisateurs allaient devoir « adresser un message fort et facile à comprendre dans la perspective de la lutte contre la propagation du virus » (2020). Avec une annonce de la fermeture de toutes les infrastructures au public désormais officielle, qui renforce la décision déjà actée auparavant d'empêcher la venue des spectateurs étrangers, c'est tout le modèle qui est bouleversé. Précédemment à cette décision drastique, les questions fusaient déjà sur la pertinence d'un modèle olympique n'étant plus en accord avec les politiques écologiques et durables actuelles. Certains scientifiques se posaient des questions majeures déjà il y a plus de 10 ans et encore aujourd'hui telles que : « les projets olympiques et leurs infrastructures bâties de toutes pièces pour l'événement en un temps-record sont-ils toujours en accord avec l'époque ? (Machemehl & Robène 2014) ». Ou encore, « comment la réaffectation de ces sites qui a modifié considérablement le tissu urbain (Schut & Terret, 2008) est-elle envisagée et ceux-ci concordent-ils toujours avec les besoins des habitants et de la ville à plus long terme ? ».

En effet, c'est ce modèle olympique fragile qu'il me semblait nécessaire d'aborder dans le cadre de mon mémoire de fin d'études. Les enjeux actuels, les problèmes démographiques croissants, les alertes climatiques et tous les discours écologiques ne concordaient certainement pas avec les moyens considérables mis en place pour un événement très éphémère. Pourtant, ces considérations sont loin d'être récentes. Depuis les années 70, les villes optent pour l'utilisation de l'architecture dans le but d'acquérir une identité narrative et distinctive, cela peut être explicité comme une starification du champ architectural (Chadoin, 2014). Cette considération est encore renforcée dans le cadre de l'organisation des Jeux et du concours international qu'ils impliquent (Biau, 1992). Le recours à des « archi-stars » et les dépenses engendrées pour le design des nouveaux édifices prouvent que l'esthétique du produit fini est capitale dans le marketing urbain de plus en plus présent mondialement (Chadoin, 2014). En suivant l'évolution des différentes éditions, il est facile de se rendre compte que les Olympiades sont le reflet total de ces enjeux qui évoluent au fil des époques. Depuis l'origine antique des Jeux, en passant par la relance en 1896, jusqu'à aujourd'hui, ils sont la vitrine idéale pour montrer les ambitions, les avancées et mettre en scène des nouveaux espaces qui seront des logos identifiables. (Gold & Gold, 2017). Les retombées économiques dues au tourisme, à la vente des billets et au merchandising, constituent habituellement un véritable coup d'accélérateur pour les villes hôtes en termes de développement urbain.

Cependant, en s'intéressant au sujet, on constate rapidement qu'au-delà de cet embaumement, la réalité est souvent toute autre une fois l'effervescence retombée. Les stades et les infrastructures peinent parfois à trouver une véritable utilité dans les mois ou années qui suivent l'événement. Ils sont alors perçus comme de véritables éléphants blancs pour les habitants et décideurs des villes hôtes. Ce concept d'éléphant blanc signifie que ces hyper-infrastructures désirées et rêvées sont abandonnées dans les mois ou dans les années qui suivent ce souhait (Machemehl & Robène, 2014) parfois donc assimilé à un caprice. Or, la quête perpétuelle d'espace et les difficultés économiques de certains pays ne laissent que peu de place à ce genre d'aberration dans le futur. Ce qui soulève encore davantage d'interrogation, c'est que les villes hôtes en ont conscience et semblent chaque fois le prendre en compte dans le discours novateur et écologique qu'elles renvoient au monde entier. Mais les éditions, de plus en plus chères, de plus en plus grandioses ne laissent pas entrevoir la disparition de ce marketing urbain que l'architecture des infrastructures met en scène. Cette utilisation esthétique et de communication de l'architecture se traduit par le retour de la monumentalité et le développement du star-system dans la sphère architecturale. L'architecture est liée à la représentation du pouvoir, par l'intermédiaire de monuments prestigieux et iconiques qui marquent l'espace (Chadoin, 2014). La starification du champ architectural soulève des débats qui animent mon regard critique sur l'utilisation de la profession.

A posteriori, ce questionnement est d'autant plus interpellant et intéressant si on ajoute la dernière composante, à savoir qu'il n'y aurait certes aucun spectateur à Tokyo pour assister aux Jeux mais pas plus dans la ville, dans les hôtels, ni même dans les infrastructures du nouveau réseau viaire fraîchement inauguré pour l'événement.

Dans le cadre de ce travail de fin d'études, il s'agit alors de transformer ce sujet et cette problématique en une question de recherche concrète et stimulante. Pour ce faire, les premières recherches et documentations ont débuté et les premiers articles triés puis décodés.

L'objectif poursuivi était de confronter la théorie des écrits scientifiques à la communication sur les Jeux dans les médias pour comprendre les enjeux organisationnels de cet événement. Ce sujet spécifique est issu d'un questionnement plus large sur les Jeux olympiques en tant qu'événement dont les enjeux dépassent largement le caractère sportif et qui mérite d'être plus largement débattu.

Toutes ces recherches ont véritablement été évolutives, car elles se sont déroulées parallèlement à l'évolution sanitaire et parallèlement à l'organisation de l'événement. En effet, comme précédemment expliqué, le choix du sujet s'est fait en amont du report de l'édition tandis que le suivi et la rédaction ont pu se faire au fur et à mesure pour se terminer plus d'un an après la clôture des Jeux. La comparaison entre objectifs et premiers bilans a pu donc être faite. Cela par rapport aux volontés du comité organisateur mais aussi aux objectifs en matière de reconversion des sites à court terme. Cette particularité a rendu ce travail intéressant mais aussi fastidieux. Rédiger sur une situation en constante évolution n'est jamais évident. De plus, le caractère récent des faits entraîne un manque de recul et d'articles scientifiques sur la finalité. Cette considération, bien qu'elle constitue une difficulté, m'a conforté dans l'idée que le travail pourrait être intéressant car pas encore suffisamment abordé. Les écrits qui explicitent le modèle olympique ne manquent pas. Ces dernières années, une émergence d'une nouvelle littérature et des nouvelles études sur les Jeux et l'ensemble de leur organisation est apparue (Gold & Gold, 2017). Chaque édition a fait l'objet d'une critique par des scientifiques et les articles sur les différents thèmes qui s'articulent autour des Olympiades sont nombreux. Au sein de ceux-ci, c'est souvent le modèle olympique lui-même qui est le sujet principal d'écrits. Les reportages, livres ou articles que j'ai pu consulter pour ce travail abordent la thématique générale des éditions ou alors portent sur l'étude d'un objet architectural. L'objectif de cette recherche est différent. Elle ne vise pas à relever des faits, ou à étudier un site de manière descriptive, mais à les confronter en abordant plusieurs thématiques et méthodologies en relation avec la discipline de l'architecture.

L'ensemble de ces constats et de ces préoccupations a donc mené à élaborer un travail qui clôturera cinq années d'études et qui a pour titre : **« TOKYO 2020(+1): Analyse critique de l'édition et cartographie des controverses du modèle olympique. Quelles leçons architecturales tirer d'une édition vierge de spectateurs et comment est envisagée la reconversion des sites ? »**

L'objectif sera donc, grâce à mes connaissances théoriques et pratiques d'architecture, de prendre position, après analyse, face au modèle olympique en vigueur. De le décrypter, comprendre le rôle central que joue l'architecture et de le critiquer. Comment le gigantisme architectural dénoncé depuis plusieurs années continue de faire rêver les villes en quête de reconnaissance ? (Machemehl & Robène, 2014). Au-delà d'un travail, il s'agissait pour moi de me plonger dans un modèle de communication destiné au grand public où l'architecture est au premier plan. En effet, une fois l'attention mondiale pour un lieu retombée, les conceptions architecturales sont séparées du contexte qui a initié leur construction. Que reste-t-il donc de leur valeur iconique ? Quel sens attribué à ces objets ? (Wergeland, 2012)

Dans un souci de compréhension et de chronologie des éléments majeurs dans les décisions prises, une ligne du temps s'annexe à ci-dessous. Celle-ci est non exhaustive et se concentre sur les décisions qui impactent directement les Jeux en tant que tels, car le but du travail n'est certainement pas l'analyse de la crise sanitaire et l'énumération des mesures de celles-ci.

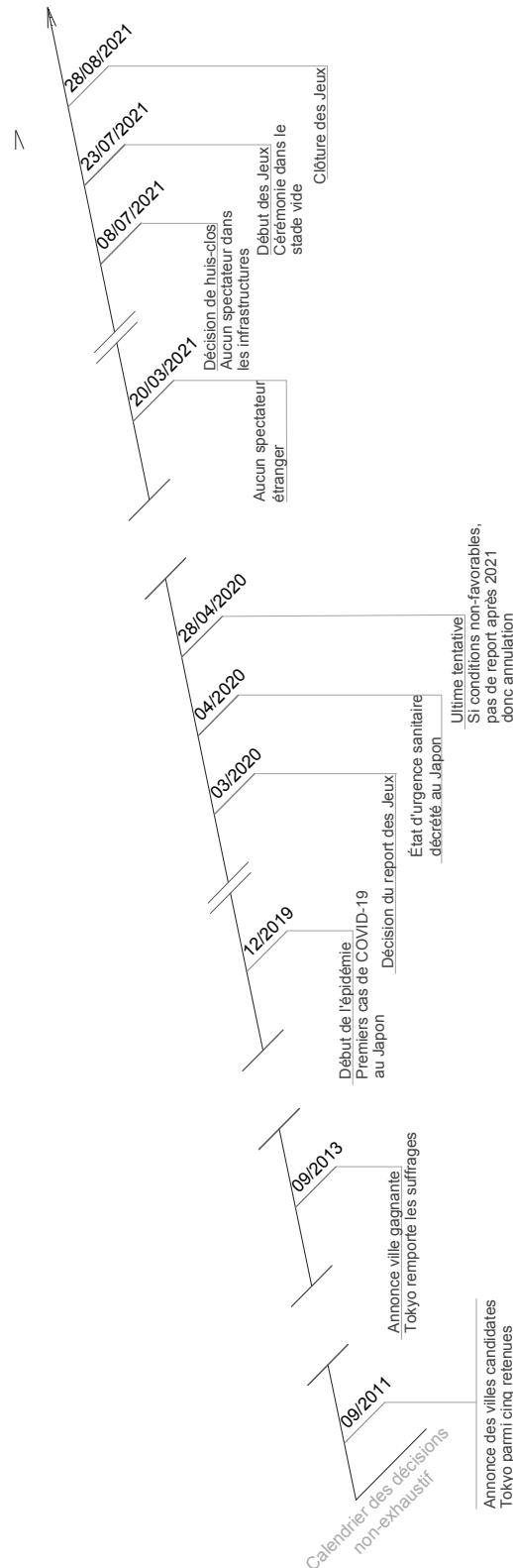


Figure 3: Ligne du temps, chronologie des événements. Source. Réalisé par Adrien Vanwerst, 2022.

méthodologie

L'inventaire comme méthodologie

L'architecture étant une discipline de documentation, lors de l'élaboration d'un travail de fin d'études, il paraît essentiel de se pencher sur la manière d'articuler l'aspect théorique du mémoire avec la pluralité des disciplines que l'architecture et sa formation offrent. L'enjeu de ce travail est donc de se servir d'une littérature scientifique, déjà riche pour accumuler des savoirs qui serviront de base à la création d'objets propres à l'architecte. C'est en fait ma curiosité pour un sujet qui m'a fait entreprendre les recherches et me documenter. Assez vite et grâce à l'hyper-accessibilité des informations sur les différentes plateformes et sur l'internet, j'ai pu me forger une opinion sur quelque chose qui se distingue des communiqués et discours des comités organisateurs officiels souvent trop peu objectifs. J'ai ainsi pu créer un dossier complet de coupures de presse, d'images, de déclarations et d'hypothèses qui prendra la forme d'une partie intégrante du mémoire. L'article de Kennif & Levesque (2021) a été essentiel pour élaborer ma méthode de recherche, il m'est paru pertinent pour clore un cycle de 5 années d'études qui mettent en relation théorie et création de projets. Cet article a été le fondement premier de l'établissement de ma méthodologie de recherche.

« Faire l'inventaire implique de creuser les occurrences d'une chose donnée, sans relâche, parfois jusqu'à l'obsession. Mais l'obsession de quoi, au juste ? Obsession pour tout ce qui attire la curiosité et la maintient, pour ces choses qui, par leur apparence banale, leur habileté à faire partie du décor ou des questions de faits, cachent des histoires bien plus complexes ; obsession pour la documentation, le questionnement et la connaissance de ces choses qui trop souvent se soustraient à notre regard. Non pas parce qu'elles sont anodines, mais bien parce que leur organisation et la portée réelle qu'elles ont sur nos manières d'être et de faire nous échappent. » (Kennif & Levesque, 2021, p.8) Cette introduction de l'auteur explique parfaitement les raisons qui m'ont poussé à choisir cette méthode. Ce choix s'est fait à un moment où l'hyper-accessibilité évoquée frôlait la sur-information. L'inventaire permet alors d'appréhender ces données avec plus de rigueur pour traiter les informations qui se sont avérées être pertinentes et la manière dont elles l'ont été dans le travail. Dans le cadre de cette recherche, il permet de récolter, d'assembler, d'interroger et d'identifier certains aspects précis de l'objet étudié. Ce, pour rendre compte de la réalité investiguée et l'apporter à la connaissance générale. Cataloguer toutes ces informations, les catégoriser puis nommer ces catégories tout en établissant des liens entres-elles, trouver en quoi les observations parlent d'un mode de concevoir l'architecture, comment ce mode participe à des enjeux socio-culturels et comment ceux-ci sont déterminants dans l'occupation de la ville et du territoire, sont une succession de tâches qui permettent à une information simple du quotidien de se positionner dans l'objet d'étude et de le relier à ce dernier (Kennif & Levesque, 2021).

Les premières démarches de recherche ont donc consisté en la recherche de documentation scientifique et médiatique. Cela dans cet ordre particulier afin d'établir un cadre théorique et de rassembler les savoirs nécessaires à la connaissance approfondie du sujet pour ensuite pouvoir décrypter les articles médiatiques et proposer un regard critique sur ceux-ci. La littérature scientifique concernant l'étude des Jeux olympiques sous un angle architectural et urbain est en fait assez conséquente. Cependant, il s'agit souvent soit de comptes-rendus des éditions et de l'étude du développement urbain qui leur succède soit de critiques des éditions qui se sont passées il y a assez longtemps, avant que les enjeux démographiques, écologiques et durables d'aujourd'hui ne soient si alertant.

L'objectif a donc été d'établir un inventaire non-exhaustif, mais le plus complet possible des dispositifs architecturaux de l'édition pour servir de base à la réponse à la problématique. Pascale Bédard (2020) définit le but de l'inventaire comme : « Traduire la réalité sensible en données interprétables, rationaliser le foisonnement ». Ce foisonnement du réel est aussi ce qui constitue la limite même de l'inventaire, car il est quasi infini dans une ère d'ultra-communication, de sur-information et dans une ville en mouvement perpétuel, comme Tokyo. Ses objets, ses formes, ses passages, ses infrastructures et surtout ses habitants, leurs mouvements et pratiques instaurent un mouvement continu des choses, de la vie et de l'occupation des lieux. Car la ville « bouge et se transforme par et dans l'action des collectivités, dans leurs relations à l'environnement. » (Kennif & Levesque 2021) Il s'agit donc d'une sorte d'état des lieux à un moment précis, de figer les éléments, établir un moment statique dans la frénésie pour analyser une donnée, ici un événement particulier. C'est d'abord l'acte de documenter, observer et relever les traces laissées par l'objet d'étude puis ensuite inscrire ses traces, les organiser, les articuler et leur donner un sens nouveau pour proposer de nouvelles solutions et agir sur l'objet lui-même. En d'autres mots, une traduction, interprétation de la réalité sensible en faits interprétables (Kenniff & Lévesque, 2021)(Bédard, 2020). La finalité sera donc évaluée et interprétée au cours de l'élaboration du travail, des trouvailles et de la documentation sur le sujet qui s'enrichit de semaine en semaine.

Cette adaptation de la forme finale au cours du travail s'est avérée particulièrement vraie et plus conséquente qu'envisagée. En effet, deux raisons alimentaient cette évolution constante. Premièrement, comme évoqué précédemment, les Olympiades de Tokyo, avaient lieu en même temps que l'entièreté des différentes étapes du travail de fin d'études. Le sujet avait été fixé au cours de la pandémie, mais avant les décisions majeures, les recherches ont eu lieu dans un climat incertain et l'écriture durant les Jeux, et même après. Les différentes considérations faisaient sans cesse évoluer le travail et sa finalité tant les rebondissements étaient nombreux. Deuxièmement, l'exercice du TFE a été véritablement chronophage, en parallèle avec des études qui l'étaient tout autant. Ainsi, durant la dernière année de mon cycle, trop peu de temps pouvait être consacré à la recherche/création/écriture. Bien que toutes les possibilités étaient exploitées, j'espère profondément que ce « morcellement » du processus ne se ressentira pas dans la lecture. L'inventaire comme méthodologie m'a alors aidé à rassembler les informations à tout moment sans que le découpage des périodes de travail ne s'en ressente trop.

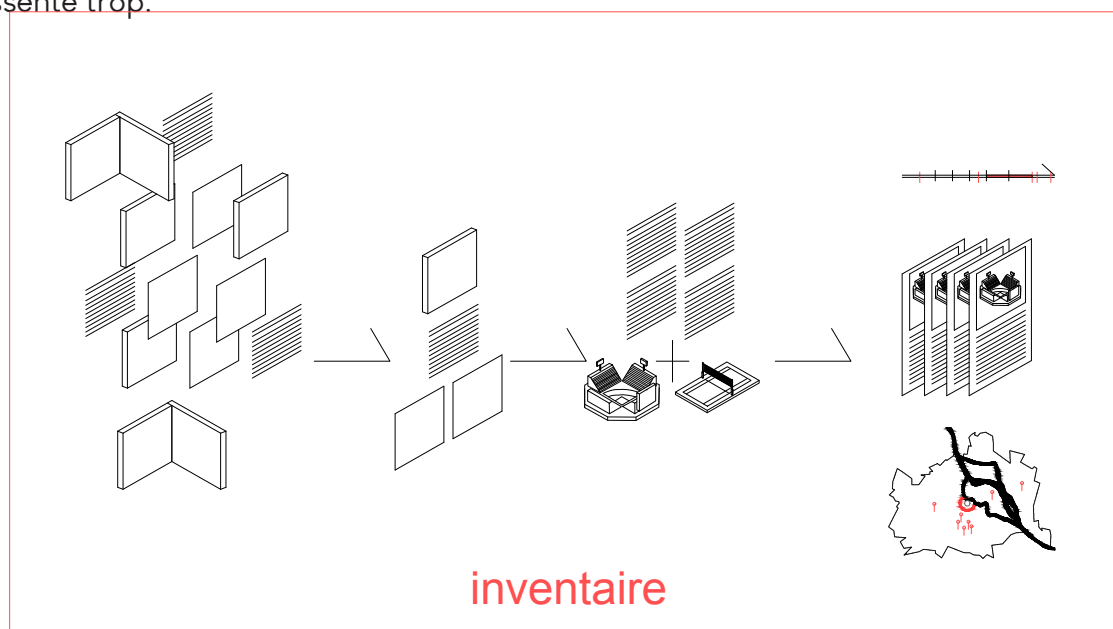


Figure 4: Schéma de l'inventaire. Source. Réalisé par Adrien Vanwerst, 2022.

L'architecture étant une discipline de terrain,

l'objectif initial était évidemment de me rendre sur place pour enrichir, analyser et documenter mes recherches et ensuite élaborer le travail sur base d'un vécu. Le bâti Olympique, le stade, les aménagements et le village sont des espaces qui se vivent de l'intérieur pour être compris de la meilleure des manières. Comme le signifie Yaneva (2012) dans ses études de terrain, le bâtiment est difficilement compréhensible en se posant uniquement des questions externes telles que : « Que signifie ce bâtiment ? Que veut dire l'architecte ? ». Cette vision extérieure peut constituer une difficulté dans l'appréhension de l'étude. L'idéal aurait assurément été de laisser le bâtiment me guider, m'emmener dans son intérieur, dans ses circuits et me prêter aux intensités des rythmes et m'immerger dans les flux. Expérimenter, toucher les surfaces, pratiquer et vivre ces espaces. Les questions à se poser seraient internes aux lieux et plutôt : « Comment fonctionnent ces bâtiments ? Comment ont ils été conçus pour fonctionner ? »

La représentation des bâtiments est trop souvent statique, avec la photographie notamment et ne laisse pas paraître les aspects intérieurs (Latour & Yaneva, 2008). Ainsi, l'objet physique se qualifie avec l'esthétique et devient une image plate et non-dynamique. Malheureusement et au détriment certain de la pertinence du travail premièrement envisagé, la possibilité d'un voyage a rapidement été retardée puis abandonnée en raison de la situation sanitaire. Dans un premier temps, une visite sur les lieux avant l'exercice d'écriture a été exclue. Ensuite, l'espoir d'un voyage début 2022 était tout de même toujours permis bien que la méthodologie aurait certes été adaptée et différente. Il aurait alors été question d'un parcours à travers les sites pour réaliser un compte-rendu de leur état de reconversion, de leur exploitation post-olympique ou de « retour à la normale ». Cependant, une décision du premier décembre 2021, qui interdit l'entrée sur le territoire de tout ressortissant étranger sur le territoire a noyé la dernière lueur de cet espoir. Cette annonce bouleversait alors la suite du travail. Il a fallu trouver un moyen de détourner la contrainte au service de la problématique, abandonner l'idée de pratiquer l'espace, mais envisager tout de même de l'appréhender. Il a fallu répondre aux nombreuses interrogations des personnes qui ont eu connaissance du travail et dont la première question était « Tu es alors allé sur place ? » « Non, impossible ». Mais le sujet est trop important et passionnant que pour être abandonné. Cette contrainte, bien qu'elle soit conséquente, devait servir au travail. Finalement, l'architecture n'est souvent qu'une réponse à des contraintes que nous appelons le contexte, le programme, le budget ou les délais. Ce qui fait l'architecture, c'est la faculté de tirer profit de celles-ci pour débiter un travail qui s'adapte et permet de répondre aux besoins actuels et futurs. Ce changement de méthodologie a été défini uniquement après une longue réflexion et beaucoup de remises en question.

Un constat de base a été que les infrastructures sont souvent destinées à être iconiques, phénoménales et surtout consommables. Le comité organisateur, le pays hôte et un grand nombre d'acteurs de l'organisation se servent de celles-ci et de leur architecture symbole pour communiquer sur l'événement et le promouvoir. Il s'agira alors d'analyser l'événement en prenant le point de vue du spectateur mondial lambda, en y ajoutant la casquette et la curiosité de l'architecte. Si l'espace ne peut pas être pratiqué, il s'agit de comprendre comment il est projeté au monde entier. La manière dont les organisateurs mettent en avant leurs bâtiments phares et les différents symboles de l'édition étant pleinement représentatifs de l'édition.

Finalement, cette situation a été commune à toute personne qui s'est intéressée, même de loin et passivement à l'édition vierge de spectateurs, occupants et consommateurs. Alors même s'il est difficile de concevoir de travailler sur un lieu que nous ne connaissons pas, que nous n'avons pas eu la possibilité de parcourir, l'impossibilité de s'y rendre rend cette contrainte incontournable mais obligatoirement adaptable à ce type de travail. Bien que la finalité aurait sans doute été tout autre en ayant pu pratiquer l'espace, celle-ci s'est construite, comme évoquée, au fil du travail alors rien ne sert de s'y arrêter plus longuement.

L'architecture étant une discipline de conception,

la production d'artefacts m'a paru nécessaire à l'aboutissement du travail final dans la forme qu'il avait désormais pris. C'est pourquoi, plutôt que de me limiter à une simple accumulation de pages de textes, il m'a semblé intéressant de produire des outils qui pourront servir à une meilleure compréhension du modèle. D'abord via une carte conceptuelle des liens entre les acteurs de l'événement et les controverses que cela a engendré. Car la complexité des intervenants et la multiplicité des liens méritent une clarification, au service de la compréhension du projet architectural olympique. Comme le souligne Yaneva (2012), ces enjeux sociaux, environnementaux ou politiques, associés souvent à des controverses traitent d'expertise urbaine. Et c'est parce que les couches sont complexes qu'elles méritent d'être traitées et expliquées avec des outils qui sont propres aux architectes, urbanistes et théoriciens. La pratique de l'architecture au quotidien traite aussi de ces enjeux, de ce réseau d'acteurs autour d'un projet central qu'est l'objet créé. Et c'est cette richesse qui, si elle est facilement compréhensible fait la réussite d'un projet. De plus, il est important de souligner que les objets bâtis, les édifices et les infrastructures sont des acteurs à part entière du projet olympique. Ainsi, ils interviendront et seront mis en relation avec d'autres réseaux qui communiquent au sein de l'ensemble du projet olympique.

Afin d'éviter toute confusion et de clarifier les propos précédents et qui suivront, établissons une définition commune du terme acteur dans le cadre de ce travail, qui n'aurait pas sa place dans le glossaire qui, lui, est davantage général. Le terme « acteur » désigne les entités autonomes qui jouent un rôle important dans la fabrication de l'architecture. Ils peuvent être de natures complètement différentes. En effet, il peut s'agir d'individus (un architecte, un ingénieur, un entrepreneur, etc.), de collectifs (le public, la nation, etc.), ou de représentations visuelles (un plan, un dessin, une maquette, des chiffres budgétaires, etc.) (Latour, 2005). Ces considérations sont issues d'une théorie de Bruno Latour qui s'est avérée déterminante à un moment du travail. En effet, la théorie de l'acteur-réseau prend en compte comme acteurs en plus des humains, les objets ou les discours et ce sont eux qui déterminent le succès ou non d'un projet innovant. Il ne dépend plus seulement des caractéristiques intrinsèques de cette innovation, mais de l'ensemble du réseau qui relie les acteurs malgré leur hétérogénéité (Akrich, Callon, Latour, 2006). Ces liens et leur analyse constitueront donc une première base de donnée qui servira dans l'outil réalisé.

Les travaux de A.Yaneva comme départ d'une nouvelle méthodologie

Quand un architecte ne peut pratiquer un lieu qu'il souhaite pourtant étudier, il tâche de se servir d'outils pour l'appréhender. Souvent, ces outils sont de la même nature, des plans et des cartes. Ainsi, à l'échelle du lieu et de l'événement, une cartographie pourrait répondre à certains besoins de cette étude. Plutôt que de cartographier simplement les sites, travail déjà effectué par d'autres et ne nécessitant que peu d'approche théorique, l'objectif ici sera d'y adjoindre le cœur de la problématique, les controverses et la critique de la pertinence du modèle. Pour ce faire, les travaux d'Albena Yaneva, qui ont succédé à ceux de Latour, se sont avérés plus qu'importants dans cette recherche à un moment où le doute sur la forme du travail s'installait. La lecture de son ouvrage « Mapping controverses in Architecture » a pu me réorienter sur la finalité du travail que je désirais être un outil de service et de compréhension pour les architectes ainsi que pour les personnes qui s'intéresseraient au sujet plutôt qu'un simple descriptif de l'événement et de son contexte. Ce chapitre va donc constituer une partie importante et son interprétation constituera l'objet final, avec l'inventaire évoqué précédemment. Ici, je tâcherai de développer les principes et intérêts théoriques pour plus tard, les appliquer dans la production.

Cartographier la controverse en architecture (Yaneva, 2012)

Commençons par introduire les concepts et les points les plus importants pour aborder la cartographie de la controverse. D'abord, énonçons les aspects primordiaux de ce principe : les controverses sont avant tout des phénomènes complexes qui impliquent toutes sortes d'acteurs hétérogènes. Les suivre au fur et à mesure qu'elles se déroulent comme c'est le cas dans ce travail débuté avant l'événement et achevé un an après la fin permet de démêler les couches sociales et politiques qui sont d'habitude cachées dans l'architecture. La cartographie des méandres de l'architecture permet de mieux les appréhender.

Des premières intentions à l'occupation des lieux, un bâtiment n'est jamais une entité statique et simplement symbolique, mais réellement la partie émergente de flux et de trajectoires nombreuses et diverses. La complexité dépasse la symbolisation que l'on leur attribue souvent, encore plus lorsqu'ils appartiennent à un ensemble complet où l'image qu'ils renvoient semble primer, comme c'est le cas pour les Jeux. Le bâtiment accueille non seulement l'événement, mais le compose réellement. Il n'est donc plus seulement un artefact architectural immobile, brut et technique et il ne devrait plus être proposé comme consommable et disponible directement, sans avoir idée des étapes par lesquelles il est passé et qui ont modifié fondamentalement sa finalité. (Yaneva, 2012). En plus de ces considérations, la multiplicité des acteurs dans ce domaine est sans cesse grandissante. En effet, ce phénomène déjà croissant dans le secteur de la construction et de la conception en général, l'est encore plus dans les cas d'événements mondiaux qui impliquent autant d'organismes et d'intervenants différents. En plus d'être plus nombreux, ils sont aussi issus de différents domaines. L'architecture se lie au social, à l'économique, à la technique ou encore à la politique. Ce maillage entre disciplines constitue le nouveau processus de création, bien loin de ce que l'on avait l'habitude de penser. Cette symbolisation et cette multiplicité des acteurs engendrent toujours des désaccords, des différents entre les partis et donc cela donne lieu à ce qui est défini comme des controverses.

Pourquoi s'intéresser à ces controverses en architecture ?

Ces controverses ne sont pas nouvelles dans le domaine de l'architecture, capable de transformer et d'influencer le comportement des sociétés. Même si parfois peu abordées dans cette discipline dont le rôle dépasse la simple représentation. Comment peut-on alors encore ne pas la considérer pleinement en attribuant simplement à un bâtiment un seul nom d'architecte ? Comment peut-on simplement la voir comme une science ou une technologie introvertie ? Ce temps devrait être révolu et dans le cas de ces Jeux de Tokyo 2020(+1), le stade par exemple ne peut plus simplement être considéré comme « l'oeuvre de Kengo Kuma ». Cela est le cas dans tous les projets tant l'architecture n'est plus, comme évoqué juste précédemment, uniquement une discipline d'architecte. Elle est désormais un processus long, impersonnel et unique au cours duquel un édifice s'envisage, se débat, se compose, se recompose, se modifie, se (re)qualifie, se bâtit et se vit (Yaneva, 2012). Ces étapes non-exhaustives sont effectuées par un nombre considérable d'acteurs humains ou non-humains, qui apportent chacun leurs compétences et qui souvent sont transférés au second plan. Comme s'ils étaient au verso de la plaque dorée avec le nom de l'architecte apposée sur le coin inférieur de son oeuvre.

Le projet initial est souvent bien loin de la forme finale et ces changements restent inconsiderés par le public, notamment par les spectateurs des Jeux du monde entier. Les étapes du processus de design et de création intéressent généralement peu le grand public qui admire le résultat d'un objet fini et final. Pour Tokyo 2020(+1), les controverses sont restées peu abordées tant le facteur sanitaire a occupé les médias. La cartographie de celles-ci pour les sites olympiques permettra de les mettre en avant pour comprendre et retracer le cheminement auquel ils ont dû faire face pour arriver au produit fini. Il s'agit véritablement d'une enquête aussi lente que minutieuse qui a notamment nécessité, parmi d'autres, l'étape de l'inventaire évoquée plus tôt. Dans le cas de ce travail, cet inventaire et la consultation de sources multiples seront donc utilisés pour la création de cette carte des controverses des J.O. Ces multiples sources sont issues de divers articles (scientifiques ou non), divers livres, divers médias, etc. pour multiplier les points de vue et positionnement des acteurs. Plus les sources sont nombreuses, plus les points de vue divergent et plus le travail devient conséquent et bénéficie de chance d'être cohérent. Car cette hétérogénéité est davantage importante que mon point de vue personnel et que mes hypothèses dans l'optique de la recherche-conception. Ainsi, l'objectif poursuivi est de décrypter et de ne pas systématiser le raccourci trop souvent fait entre l'architecture et le symbolisme au travers la cartographie.

Clôtons cette méthodologie par un schéma explicatif du travail. Il s'agira donc d'étudier les éditions précédentes pour en dresser un bref résumé et comprendre les grands enjeux. Ensuite, l'inventaire des infrastructures et de leur documentation servira à dresser des fiches descriptives des bâtiments de jeux. Enfin, une sélection des édifices les plus marquants de l'édition sera incluse dans la cartographie des controverses de Tokyo 2020(+1). Ces étapes seront constamment mises en parallèle avec le concept d'hétérotopie qui m'a semblé applicable et pertinent pour mieux appréhender l'objet global du site olympique. Ainsi, grâce à ces différentes recherches théoriques et pratiques, le modèle olympique sera décrypté au mieux, les enjeux architecturaux d'un tel événement seront discutés et la reconversion des sites étudiée.

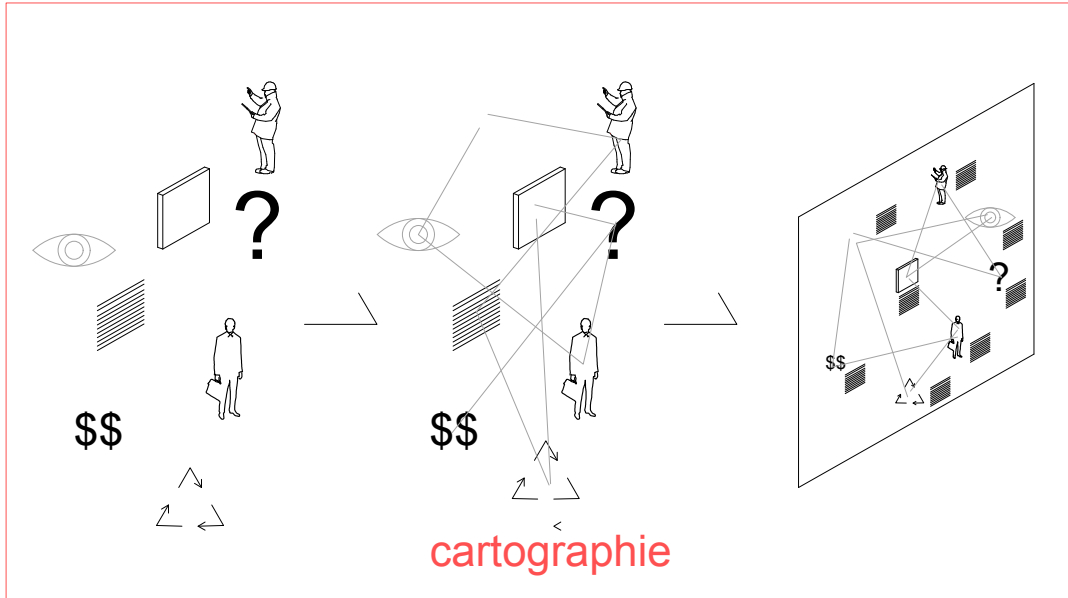


Figure 5: Schéma de la cartographie. Source. Réalisé par Adrien Vanwerst, 2022.

état de l'art
cadre théorique
et étude de cas

Ce chapitre sera constitué de quatre grandes parties pour poser le cadre du travail et parcourir les éléments nécessaires au développement de la réponse à la problématique. Son écriture a été primordiale, car il m'a fallu me plonger dans un univers peu connu au moment des premières démarches. Bien que l'univers sportif, des stades arènes, de la célébration me soit relativement familier, le Japon l'était beaucoup moins. La tentative avortée de m'y rendre a nécessité davantage d'attention sur l'étude de la culture, des quartiers et du fonctionnement de la ville. D'abord, c'est le terme « méga-événement » qui sera explicité et appliqué au cas des Jeux olympiques. Par la suite et en essayant de m'inscrire dans la continuité du propos, j'articulerai les premiers dires avec le concept d'hétérotopie de Michel Foucault. Après ces deux notions davantage théoriques, ce sont des faits davantage pratiques qui seront posés. En effet, je m'intéresserai aux Jeux olympiques précédents avec un historique non-exhaustif qui parcourt les éditions marquantes des dernières décennies. Pour terminer ce tour d'horizon, il s'agira de m'attarder à la ville qui m'intéresse dans le cadre de ce travail, soit Tokyo.

Approche théorique des méga-événements

Application du concept aux cas des Jeux olympiques

Pour débiter le cadre théorique, le concept des méga-événements est une notion clé dans cette étude de cas. Les Jeux olympiques dans leur considération moderne font partie intégrante de ce qui est communément appelé les « méga-événements ». Ils sont développés ici avec une articulation permanente aux Jeux et ce qu'ils entraînent. Ces derniers sont notamment définis par Ritchie & Smith en 1991 comme des manifestations festives ponctuelles ou récurrentes avec une durée déterminée à l'avance, dont l'envergure est internationale et dont l'objectif encouru est de renforcer l'attractivité touristique et urbaine des lieux qui les accueillent. Outre les foires et les expositions, les événements sportifs de grande envergure en sont de beaux exemples modernes (Hall, 1989). Leur particularité est que, bien que leur tenue soit éphémère, leur impact sur la ville est lui perceptible à très long terme car de taille importante. Ces mégas-événements représentent ainsi beaucoup d'intérêt politique, financier et économique à différentes échelles car ils sont perçus comme des catalyseurs de développement dans divers domaines (Hiller, 1998) (Vo Thanh, Kirova & Dareous, 2014) (Merlin, 2020). Une seconde définition de Roche (2000), complétant celle du chapitre précédent, est intéressante à ajouter : « Les méga-événements sont des événements culturels, commerciaux ou sportifs de grande envergure qui ont un caractère « dramatique », un attrait populaire de masse et une importance internationale. Elles sont généralement organisées par des combinaisons variables d'organisations gouvernementales nationales et d'organisations non-gouvernementales internationales et peuvent donc être considérées comme des éléments importants dans les versions « officielles » de la culture publique ». Par ce caractère populaire et international, ils déclenchent évidemment des débats et discours entre différents groupes à différentes échelles (Kelly, 2009). Ces débats et conflits, car ils existent, rendent ce travail possible. Ils seront donc étudiés et cartographiés pour être compris. De plus, au sein de ces catalyseurs urbains, le patrimoine et l'héritage jouent un rôle crucial dans la recherche d'une nouvelle identité. Les organisateurs et planificateurs doivent faire les choix de ce qui est montré et ce qui est caché. Cela prouve que l'on est toujours bien dans l'ère post-moderne dans l'organisation de grandes manifestations internationales.

Ensuite, les méga-événements ont un effet immédiat sur le patrimoine plus ancien qu'ils supplantent ou modifient directement. En effet, ils ont le pouvoir de modifier les héritages physiques tels que les parcs urbains autour des sites et de monuments emblématiques notamment (Dimmer & Solomon 2019). Souvent, et cela a été le cas pour Tokyo, ils se servent des aussi édifices et aménagements du passé pour accueillir du public ou une épreuve sportive en revalorisant ce qui peut l'être. Le dossier de candidature de Tokyo 2020 (Tokyo applicant City, 2012) mettait considérablement cette notion d'héritage en avant pour espérer accueillir une nouvelle édition des Jeux.

Ces méga-événements s'inscrivent dans une continuité bien plus générale qui concerne divers domaines. Dans cette ère, on peut attribuer le préfixe « méga- » à bien d'autres mots en rapport avec le sujet de ce travail, notamment celui qui concerne le plus l'art de bâtir, soit le projet d'architecture. En effet, ces méga-événements sont souvent en étroite relation avec des méga-projets.

Depuis qu'ils sont devenus un spectacle planétaire, les méga-projets en sont le vecteur principal de communication des spectateurs. Mais ces outils de marketing présentent aussi des faiblesses et dérives **még**alomaniaques des auteurs de projet. Celles-ci peuvent être l'ignorance, le rejet de la responsabilité, l'endettement suite à la mauvaise estimation des coûts financiers, sociaux et environnementaux (Machemehl & Robène, 2014). Dans ce cas spécifique de Tokyo et déjà exprimé par les deux auteurs dans leur article de 2014, la surestimation des recettes peut entraîner de graves conséquences pour la survie économique, sociale et culturelle de la ville hôte. Son objectif est, grâce à ces icônes architecturales, espérer attirer des investisseurs et des touristes après les jeux. Pour ce faire, le spectacle est l'élément fondamental. C'est donc par écran interposé, encore plus cette année, que se joue une partie des retombées matérielle et symbolique pour la ville. (Machemehl & Robène, 2014).

Approche théorique de l'hétérotopie

Application du concept aux cas des Jeux Olympiques

Dans le cadre théorique de ce travail, il me semble primordial de situer les Jeux olympiques dans la pensée collective et de les associer au concept d'hétérotopie. Pour commencer, définissons le principe et expliquons pourquoi il est intéressant de la développer dans le cadre de cette recherche. L'hétérotopie est introduite et répandue par le philosophe Michel Foucault dans la seconde moitié du siècle précédent. Elle est définie comme la matérialisation et le caractère réel de l'utopie qui elle, appartient au monde des idées. Il s'agit donc d'un lieu réel et précis qui existe physiquement sur la terre, déterminable géographiquement et temporellement sur une carte et qui répond aux mêmes caractéristiques que l'utopie. Un espace où les limites ne sont pas matérialisées géographiquement, mais inventées et avec lesquelles les sociétés sont familières. Ainsi, le caractère utopique d'une société, d'un monde idéal a maintenant une composante matérielle et mesurable : l'hétérotopie. Ce sont ces lieux de tous les possibles, profondément différents mais bien réels, des contre-espaces inventés par l'homme où l'idéal est localisé (Foucault, 1967). Michel Foucault a défini 5 principes pour mieux cerner ces lieux-autres. Nous en développerons ici quatre, qui sont les plus cohérents dans le cadre de l'étude avant de les relier à l'événement olympique.

Le premier principe développé ici mentionne que l'hétérotopie est présente dans tous les groupes humains bien qu'elle prenne des formes profondément différentes et qu'elle évolue au cours du temps. Ces hétérotopies peuvent parfois caractériser les peuples et ces lieux sont souvent réservés aux déviants de la société (maison de retraite, prison, asile). De ce principe, nous pouvons retirer que ces lieux appliqués à la vie quotidienne sont destinés à une catégorie de personnes distincte. Dans ce cas, il s'agit d'accueillir et de réunir tous les individus qui prêtent un intérêt particulier pour le sport. Les athlètes, entraîneurs, journalistes, bénévoles sont donc rassemblés par et pour le sport. Les Jeux sont qualifiés comme le paroxysme de l'accomplissement sportif. Ils prennent place dans ces lieux, à un moment-autre, qui existent car ils sont fréquentés par ces mêmes personnes. Sans l'attrait du monde entier pour ce genre d'événement, les sites olympiques ne verraient jamais le jour. Ils sont donc définis par l'intérêt qu'ils suscitent pendant le temps qu'ils le suscitent. Avant, ils n'existent pas, après, ils n'existent que dans une autre mesure, un système secondaire qui est comme résiduel. L'enjeu de ce travail est donc à la charnière de ce moment où, trois semaines après avoir vu le jour, le lieu-autre tente malgré lui de redevenir un lieu comme les autres. Ce passage n'est pas un retour à la normale, car la normalité n'a jamais existé pour ce type d'espace et constitue donc un sujet intéressant à développer. Il est une tentative d'intégration. Ce questionnement est aussi le fondement du second principe.

En effet, ce deuxième principe développé ici stipule que les sociétés peuvent faire disparaître l'hétérotopie qu'elles avaient précédemment constitué. Le philosophe illustre son propos dans son oeuvre en abordant le cas du cimetière, exemple le plus évident. Avant, il se situait au coeur de la cité puis les croyances se sont amenuisées et les cimetières ont disparu du centre de la ville pour se déplacer en périphérie et progressivement disparaître du quotidien. Dans le cas des Jeux olympiques et pour compléter ce qui a été précédemment expliqué, on ne sait pas évidemment déplacer ces lieux ou les cacher.

Il faut néanmoins les faire disparaître, les dissoudre en les incorporant à une ville qui fonctionnait avant leur arrivée et qui, dans l'idéal collectif devrait être améliorée grâce à eux. Mais la reconversion n'est pas toujours simple et la dissolution d'après-utilisation laisse parfois un mélange hétérogène entre les espaces de la ville et les espaces conçus pour l'événement. Ceci est une considération primordiale qui m'a poussé à envisager ce travail, d'autant après un master en reconversion, réécriture ou la question de l'après-construction était sans cesse abordée.

Le troisième principe développé est lié à la composante temporelle. Les hétérotopies, comme les hétérochronies contiennent un découpage du temps. L'objectif encouru pour les sites et les villages olympiques est de constituer un espace de tous les temps, pour le rendre hors du temps. Illustrons cela avec l'exemple d'un musée pour pouvoir appliquer le concept aux Jeux olympiques. Le musée renferme dans un lieu à part des oeuvres de différentes époques, de tous temps, hors du monde extérieur et qui ne fonctionne pas en synchronie avec le découpage temporel du dehors des limites. Il possède donc son propre découpage temporel, qui ne s'accorde avec aucun autre. On appelle cela une hétérotopie éternitaire. Et elle s'oppose à l'hétérotopie chronique comme les foires, qui se peuplent une ou deux fois par an pour ne pas exister en dehors de ces périodes. Si on réfléchit l'événement Olympique dans cette optique, on peut le définir comme hétérotopie éphémère. Elle naît d'abord après des années de préparation, fonctionne avec son propre espace-temps puis idéalement, se dissout sans plus jamais être reconnue comme telle, si ce n'est comme lieu fonctionnel qui est occupé pour remplir sa fonction première, sportive, hôtelière ou autre.

Le dernier principe développé ici qui sera ici illustré est l'isolement des « autres lieux » par rapport au monde extérieur. Par principe, ils ont toujours un système d'ouverture et de fermeture qui les isole par rapport à l'espace environnant. En effet, on ne rentre pas facilement dans ces lieux qui sont bordés d'une limite qui les définit. On y pénètre donc par contrainte, invitation ou après avoir effectué une série rites par exemple. Cela a été le cas pour le village olympique et tous les sites qui ont été fermé au public le temps du report de l'édition. Pendant un an, soit la durée du report, tous les lieux qui devaient s'animer à un instant précis, prévu de longue date se sont vus barricader de barrières pour les rendre impénétrables et les figer pendant une période donnée. Comme si on les emballait pour les dévoiler seulement quand le moment sera venu. La consommation du lieu s'est vue décalée, et tout ce qui s'y rapporte également. L'entretien a dû être effectué pour que l'édifice soit prêt le jour-j, la sécurité assurée, la maintenance de la technique tenue à jour. Cela exemplifie donc parfaitement que l'hétérotopie n'existe qu'à partir du moment où elle est ouverte à l'occupation. Si elle reste isolée infiniment et que personne ne la pratique, alors elle perd un des principes même qui la fonde, elle n'a plus lieu d'être. Pendant la période du report des jeux, les lieux autres attendaient d'accueillir des pratiquants et de s'animer pour exister. Un an plus tard, l'édition démarrait, mais aucun spectateur ne pénétrait dans les enceintes sportives. Le contrôle était donc total, l'accès ultra-réglémenté. Ce déroulement inédit renforçait l'attribution du caractère hétérotopique autant qu'il déformait le caractère utopique du lieu.

Aussi, dans le programme Tokyo Applicant City, précédemment analysé, on peut lire des volontés en termes de sécurité qu'il est cohérent de relever dans le cadre de cette application du concept de Foucault au village. Dans le paragraphe « Sécurité à la conception », il est possible de lire cela : *« Seront mis en oeuvre dès les premières phases de conception ; selon ces principes, la construction de barrières de protection complètera les barrières naturelles existantes sur le site afin de renforcer l'efficacité du contrôle de la zone et de ses accès. Tous les sites des Jeux seront sécurisés du début de leur construction ou de leur rénovation jusqu'après la Cérémonie de Clôture des Jeux paralympiques. La protection des sites sera assurée grâce à des systèmes complexes de détection d'intrusion, des dispositifs de surveillance vidéo utilisant les dernières techniques d'analyse d'images, et des centres de commande sur site équipés de technologies avancées en liaison directe avec le Centre de commande de la sécurité olympique. Ce dispositif de sécurité permettra de détecter en temps réel les tentatives d'intrusion et de faire intervenir rapidement les agents parfaitement entraînés de la sécurité olympique, avec le soutien des officiers de police. Le risque d'une intrusion dans les installations olympiques est évalué comme Très Faible. »* (p.49). Ainsi, on constate une véritable volonté de créer un monde à part, difficilement pénétrable sauf grâce à un accès privilégié qui permet la filtration des personnes autorisées à pratiquer l'espace. Cet espace clos, du début des travaux à la cérémonie de clôture des Jeux prouve cette dimension de fermeture/ouverture de l'hétérotopie du site olympique.

Que serait-il arrivé si la décision du 28 avril 2020 avait dû être retenue ? Comme évoqué plus tôt, celle-ci stipulait qu'après le report, si les Jeux ne pouvaient pas se dérouler durant l'été 2021, ils seraient purement et simplement annulés. Comment justifier, pour un pays en reconstruction, les dizaines d'infrastructures qui malgré avoir nécessité des ressources considérables, n'auraient eu aucune raison d'avoir été bâties ? Elles n'auraient, en raison de cette politique d'ouverture fermeture, pas du tout été pratiquées durant la période qui justifiait leur construction. Pour 2020(+1), on assiste à un cas bien particulier qui n'a pas eu de précédent et qui a dû éveiller bien plus de monde à la fragilité extrême d'un modèle olympique hétérotopique.

Les leçons du passé

Après avoir posé le cadre théorique ainsi qu'explicité la symbolique des Jeux et afin de comprendre et d'appréhender davantage l'impact et les conséquences que peuvent avoir l'organisation de grands événements tels que les J.O. sur une ville, le travail débutera par une illustration de quelques cas marquant dans l'histoire. Je m'attarderai avec plus de précision sur les éditions des Jeux qui ont eu lieu sur le continent asiatique. À savoir Séoul en 1988 et Pékin en 2008. Le troisième cas, celui de Tokyo 1964 aura un chapitre qui lui est consacré, car il a profondément influencé l'édition de 2020(+1). Certaines notions seront néanmoins déjà abordées pour pouvoir tirer une brève conclusion sur les pays hôtes d'Asie de l'Est pour comprendre en quoi ils sont déterminants et différents des autres éditions. Ensuite, l'objectif n'étant pas un exposé historique exhaustif, concernant les éditions occidentales, nous nous intéresserons uniquement aux éditions les plus significatives de l'histoire des jeux « post-industrielles » en termes de développement urbain, réussi ou non. Pour faciliter la lecture du travail et son développement par rapport à la problématique asiatique, l'ordre chronologique ne sera pas respecté. Deux exemples européens seront d'abord développés, un modèle qualifié de réussite et un modèle qualifié d'échec. Une ligne du temps est néanmoins réalisée pour replacer les différents cas développés dans l'ordre et des schémas représentatifs de l'utilisation contemporaine des infrastructures sont joints.



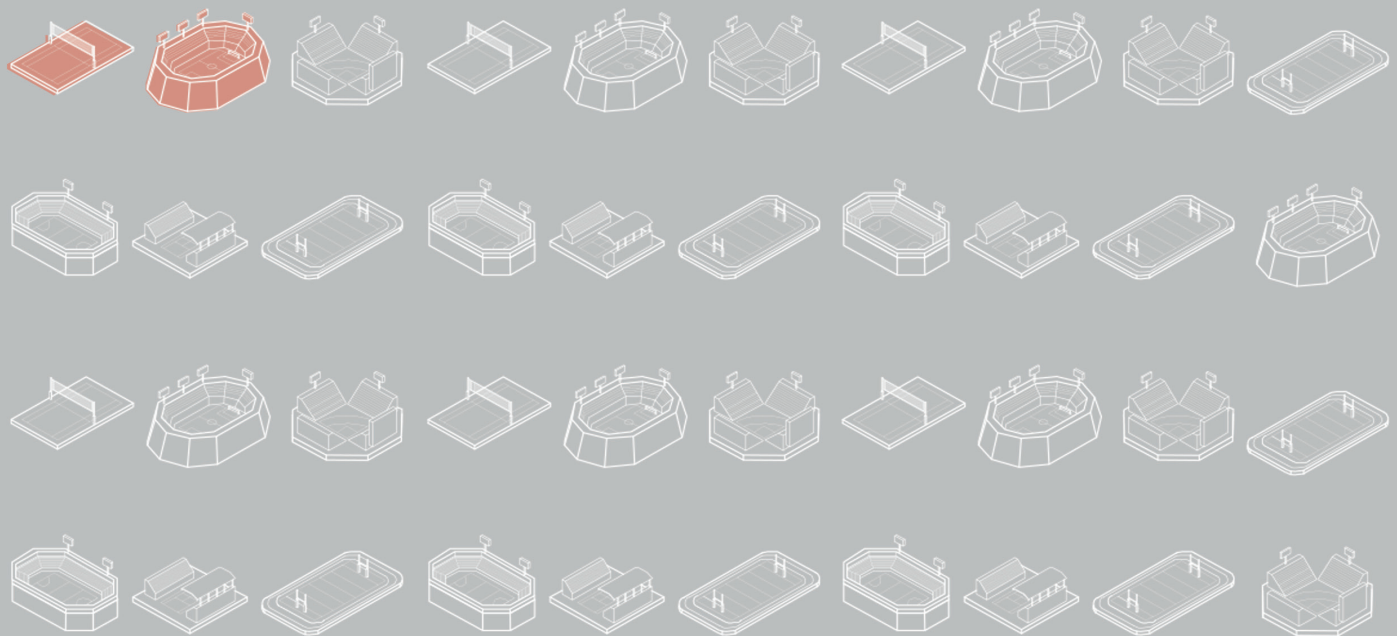
Figure 6: Front de mer de Barcelone. Source. Busquets, 2005

Barcelone 1992

S'il y avait une seule édition à mettre en avant comme exemple de réussite en termes de bénéfice du renouvellement urbain, cela serait celle de Barcelone en 1992. La ville espagnole s'est véritablement servie de l'organisation des jeux comme levier majeur dans son développement, et ce, malgré le coût très lourd et les dettes tardivement remboursées (Dumont, 2019). Avec cette stratégie de réflexion sur l'aménagement urbain, à l'échelle de la ville, Barcelone s'est distinguée des précédentes éditions et est perçue toujours aujourd'hui comme l'exemple réussi de l'organisation à l'échelle municipale mais aussi dont l'héritage est très qualitatif à l'échelle locale avec un juste équilibre des différents usages. Tant locaux avec des nouvelles résidences, des équipements et commerces de proximité que métropolitains avec des immeubles de bureaux, des équipements de loisirs et des noeuds de transport entiers. Cela suggère qu'il s'agit du modèle le plus proche de la satisfaction des besoins urbains au début de ce siècle (Koch & Medrano, 2022). Pour illustrer l'importance de cette dualité entre planification d'un méga-événement sportif et urbanisme, il est important de relever que seulement 17 % des coûts et investissements allaient véritablement aux infrastructures et aux éléments sportifs tandis que 83 % étaient destinés à l'amélioration urbaine (Gold & Gold, 2017). La quasi-totalité de la quarantaine de sites utilisés pour l'occasion est toujours en service après 30 ans. « Seuls » deux édifices ne sont plus utilisés à ce jour. Et ceux-ci ne font pas partie des quinze nouvelles infrastructures bâties de toutes pièces pour les jeux, mais bien d'édifices sportifs issus d'une reconversion (Merlin, 2020). Les autres continuent donc d'accueillir des événements sportifs internationaux et à être fortement fréquentés par le public.

De plus, la ville continue de s'adapter pour éviter de faire de ces espaces bâtis des lieux abandonnés et « spatiophages ». Un récent exemple vient illustrer ce propos : en 2015, la zone du parc olympique de Barcelone s'est transformée en parc à thème grâce à des investisseurs privés. On assiste donc à une réelle volonté de renouvellement et à un plan d'investissement sur le long terme. Le coût de cette reconversion est estimé à 20 millions d'euros, mais rapporterait jusqu'à 53 millions d'euros par an et a aussi permis la création de 240 emplois (Bernardi, 2014). Quant au village situé dans la Marina, il accueille aujourd'hui des logements privés, des appartements pour les touristes, des bibliothèques, des bureaux, et même un campus universitaire (Ajuntament de Barcelona, s.d.). De plus, comme à Tokyo, l'objectif était de valoriser le front de mer et la baie. La zone portuaire, anciennement constituée de hangars a été remplacée par des lieux de culture et de loisirs pour les touristes notamment. La ville s'est donc servie de cet événement pour mettre fin à l'expansion urbaine engendrée par le développement industriel et pour densifier ses pôles en créant ainsi de nombreuses relations et des liens entre la ville et les Barcelonais (Dumont, 2019). On peut donc affirmer que la double stratégie des autorités catalanes s'est avérée payante et que l'héritage laissé est positif.

Néanmoins, certaines ombres au tableau sont moins connues, mais quand même à relever. Ce développement urbain soudain et conséquent a occasionné certains problèmes. Les nouvelles infrastructures de logements ont été très prisées par des investisseurs fonciers riches. Ceux-ci les ont réservés à une population aisée, la mixité sociale a donc été décroissante dans certains quartiers prisés car les logements sociaux ont été délocalisés. Le front de mer, plus bourgeois, voit le prix de ses logements augmenter et la population changer. Ces quartiers sont donc le théâtre d'une gentrification. La fiambée immobilière est donc à articuler avec la nouvelle stratégie de la ville qui mise sur les activités tertiaires et de loisirs. L'endettement de la municipalité rompt l'équilibre entre les secteurs privés et publics, la vente des espaces convoités entraîne une table rase des lieux riches d'un passé industriel, donc identitaires. Cette spéculation immobilière est certainement à la base de la crise hypothécaire de 2008, à laquelle Barcelone n'a pas échappé (Ballester, 2018). Bien que les écrits prouvent principalement le succès de l'édition de 1992, en s'y intéressant davantage, on peut trouver certains effets néfastes à long terme.



40 infrastructures
38 toujours utilisées
2 désormais **abandonnées**



Figures 7 et 8: Aménagements olympiques. Source: Ajuntament de Barcelona, s.d. <https://www.barcelona-metropolitan.com/features/6-ways-the-1992-olympics-transformed-barcelona/>

Sur ces illustrations, nous pouvons apercevoir deux sites olympiques. Premièrement, le bassin Montjuïc qui date de la première moitié du siècle dernier, mais qui, grâce à son positionnement stratégique dans la ville ainsi que les séquences et vues qu'il offre aux sportifs et aux spectateurs, a été choisi comme point stratégique et a été sujet à une reconversion pour les jeux de 1992. Il constitue toujours aujourd'hui un lieu de rassemblement et fréquenté par les sportifs. Deuxièmement, El Poblenou est une infrastructure désormais symbolique qui signifie le renouveau d'un quartier complètement rénové. En effet, il est passé d'une friche industrielle, surnommée « le Manchester Catalan » à un quartier attrayant, déparée de sa voie ferrée qui divisait l'espace de la baie et dynamisée par le village olympique. L'architecture agit comme repère dans la ville et signifie ce renouveau. (Sylvestre, 2020)

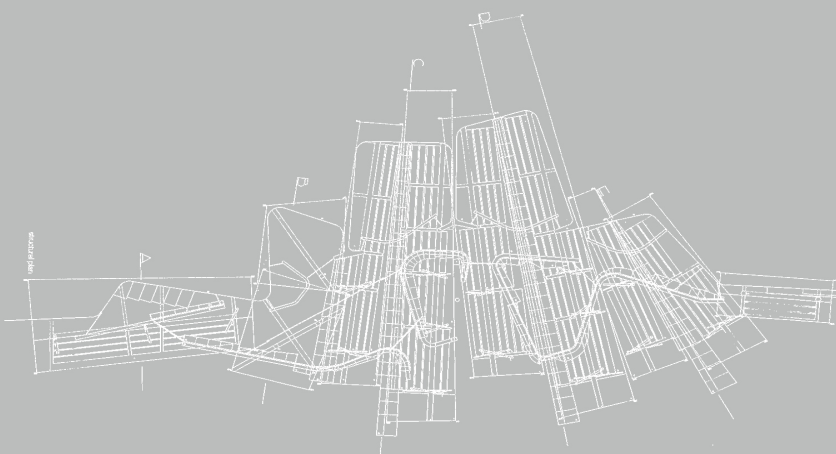


Schéma de développement structurel le long de la baie de Barcelone. Les urbanistes ont adopté une stratégie concentrique pour condenser les sites tout en exploitant au maximum la côte. (Qu & Spaans, 2009).

Figure 9: The Olympic zones in Barcelona . Source: Busquets, 2005



Figure 10: Podium au cœur du stade. Source: Yannis Behrakis, s.d.

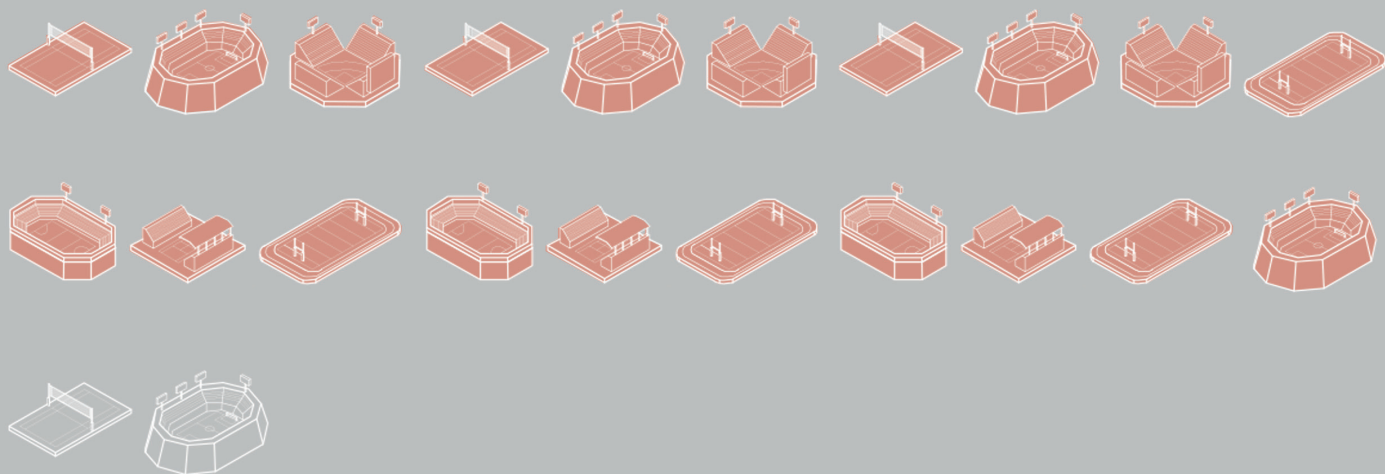
Athènes 2004

Bien que la principale infrastructure, le stade, soit encore utilisée à ce jour, on peut considérer l'édition de 2004 comme un échec historique majeur en termes de reconversion pour la ville, et même pour le pays entier (Merlin, 2020). Les immenses espaces bâtis et les modifications urbaines qu'ils ont engendrés dans la capitale grecque sont désormais des terrains vagues, laissés à l'abandon. On peut constater un triste bilan de 20 sites abandonnés sur les 22 construits pour l'événement (Wergeland, 2012). L'architecture de ceux-ci, imposée à une ville qui avait des ambitions de développement clairs et à ses pratiquants laisse donc un héritage lourd que le pays peine à encaisser (Mignon, 2014). Dans ce cas-ci, la reconversion du stade olympique apparaît néanmoins comme une réussite, car il est aujourd'hui toujours utilisé par le club de football de la capitale. Il est même un exemple de reconversion car l'édifice a connu plusieurs vies. Bâti en 1982, pour les championnats d'Europe d'athlétisme, les autorités grecques ont ensuite décidé de le rénover pour 2004. Avec l'objectif de faire de cette rénovation un succès et du stade, un symbole du renouveau grec, le pouvoir politique a choisi l'architecte star Santiago Calatrava pour se charger du dossier du complexe reprenant notamment ce stade, l'OAKA (Wergeland, 2012). La stratégie de la Grèce était donc semblable aux autres éditions dans le fait d'attribuer le projet du stade à un architecte connu mondialement, pour faire un bâtiment qui relève du caractère du « grandiose », de la « monumentalité instantanée ». Ce terme est défini par William JR Curtis (1996) pour : « Expliquer les caractéristiques et effets rhétoriques de l'architecture d'une ampleur écrasante, qui est souvent une marque des installations olympiques ». Cette symbolique du stade et ce qu'elle engendre sera analysée et décryptée dans un chapitre prochain, avec l'exemple évocateur de Tokyo 2020.

Par contre, les autres édifices, sont à proprement parler de véritables éléphants blancs. Leur entretien annuel a coûté pas moins de 600 millions d'euros entre 2004 et 2009 et la facture gonfle de 50 à 100 millions d'euros chaque année (Bernardi, 2014). Même si le village olympique sert aujourd'hui de logements sociaux pour 2200 familles, Morice (2015) démontre dans son ouvrage qu'il est décentré des pôles majeurs de la capitale et qu'il est mal desservi. Les sommes dépensées ont ainsi plongé l'état grec dans la crise économique qu'on lui a connu (Malone, 2008).

Machemel et Robène (2014) relèvent dans leur article que ces Jeux d'Athènes ont coûté deux fois plus cher qu'initialement prévu. En plus d'avoir laissé des gigantesques éléphants blancs, ils ont créé des îlots de gentrification et des ghettos (Beguin, 2008). La résonance des Jeux est si importante qu'ils sont devenus, un moyen d'acquiescer de la légitimité médiatique pour certains groupes privés ou publics, bien que le CIO ne reconnaisse pas cette dérive.

Voici donc le triste « héritage », sous forme d'un court inventaire photographique, laissé par les Jeux d'Athènes 2004. Les images semblent bel et bien parler pour elles-mêmes : l'abandon de ces infrastructures créées, à court terme, des lieux vierges de toute occupation. La nature semble reprendre ses droits alors qu'elle a été détruite pour la construction de centres sportifs qui n'ont justifié leur utilité que le temps de l'événement. L'entière des ressources mobilisées l'a été en vain. Ces images, lourdes de sens représentent une des « faces cachées », ou en tout cas « non-exposée » des conséquences post-organisation des Jeux. Il est pertinent de noter également que l'édition a fait chuté le nombre de villes candidates à l'organisation des Jeux après l'avoir vu croître lors de l'édition de Barcelone 1992 (Koch & Medrano, 2022).



22 infrastructures
2 toujours utilisées
20 désormais **abandonnées**



Figures 11, 12, 13 et 14: Installations olympiques. Source: REUTERS/ Yannis Behrakis, s.d. <https://www.slate.fr>



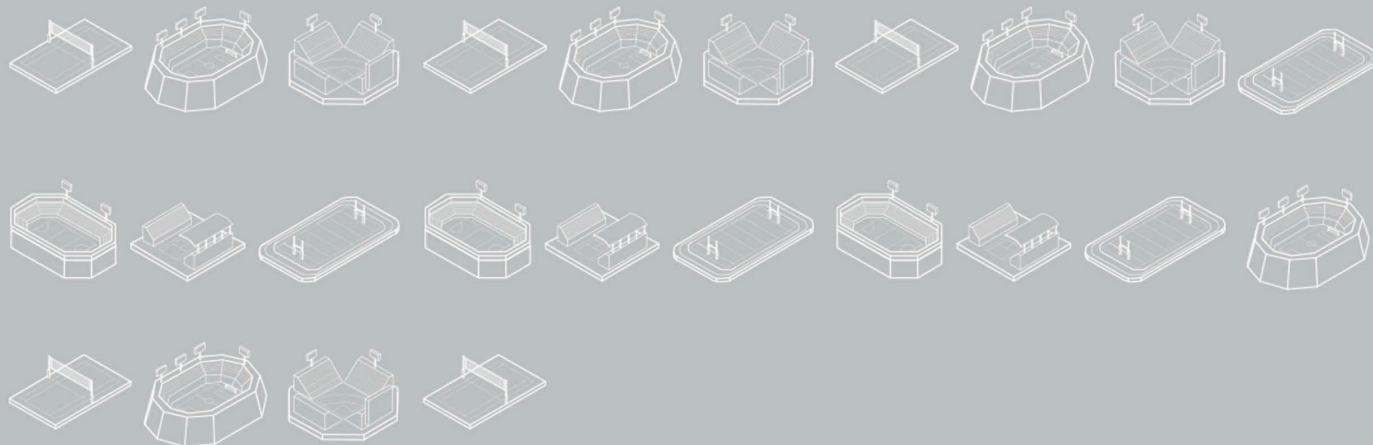


Figure 15: Village Olympique. Source: Martijn Giebels, s.d. <https://architectureofthegames.com>

Séoul

1988

Cette édition n'a que peu explicitement influencé les jeux de Tokyo 2020(+1). Cependant, son organisation en terres asiatiques est relativement importante pour comprendre l'héritage du passé olympique. C'est pourquoi dans un objectif de clarté du travail, seulement quelques éléments centraux clés seront abordés et développés. Il est important de relever que Séoul 1988 est la dernière édition des Jeux olympiques qui a respecté le budget de 2 milliards de dollars initialement prévu pour son organisation (Machelmel, 2014). La Corée du Sud, contrairement à toutes les villes hôtes qui lui ont succédé, ne s'est donc pas endettée sur des décennies pour rembourser le budget olympique et a donc réellement pu tirer profit de son organisation. Cela est dû à une certaine sobriété dans l'édition. Au lendemain d'une guerre civile (1950-1953) qui a marqué et divisé le pays de l'intérieur et terni son image de l'extérieur, l'objectif d'un profond renouveau était de réaffirmer et de montrer le caractère unique de ses traditions culturelles, et ce, malgré une tendance à la modernisation de type occidentale. Le pays et les jeux ont donc été considérés comme une sorte d'hybride entre orient et occident. Et cette influence de l'ouest est clairement celle des Etats-Unis, car ils ont fortement encouragé la Corée du Sud à se présenter comme candidate (Collins, 2011). Ensemble, ils voulaient prouver que la Corée était, après le Japon, le second modèle asiatique réussi de développement économique et politique. Les Jeux étaient l'occasion rêvée de moderniser la ville selon les standards internationaux et occidentaux. En effet, la transformation du pays, économiquement et politiquement fragile vers un capitalisme libéral et démocratique « à l'américaine » s'est faite rapidement et lui a permis de s'afficher avec succès sur la scène mondiale. Les USA ont également demandé à Séoul de s'inspirer de l'édition nipponne de 1964 qui s'est révélé être un exemple de réussite pour le continent asiatique et à Tokyo de les aider dans cette tâche (Collins, 2011). On se rend donc bien compte qu'au-delà d'un enjeu propre à chaque pays, c'est tout le continent asiatique qui s'exposait aux yeux modernistes du monde occidental. L'importance de l'aspect culturel pour le pays s'est explicitement retrouvée lors des cérémonies d'ouvertures et de clôture des jeux. Et cet hybride traditionnel-moderne s'est remarqué dans les éditions asiatiques des Jeux qui lui ont succédés. Cependant, les infrastructures affirmaient le caractère moderne nouveau. En témoigne le Jamsil Olympic Stadium (fig.15) et ses 100.000 places disponibles à l'époque, exemple signifiant du gigantisme architectural nouveau (Machelmel, 2014). Il a été érigé, comme la plupart des infrastructures, dans le quartier de Jamsil, symbole de la réussite du renouveau urbain de l'édition. Le bord du fleuve Han a lui aussi été développé et constitue toujours aujourd'hui un lieu d'attrait touristique majeur (CIO, 2020).



24 infrastructures
24 toujours utilisées
0 désormais **abandonnées**



Figures 16, 17 et 18: Village Olympique. Source: Martijn Giebels, s.d. <https://www.architectureofthegames.net>



Figure 19. The Seoul Olympic Stadium by the Han River in Seoul. Source: Stevens Fremont, s.d. <https://www.olympics.com>



Figure 20: Photographie, impression jet d'encre. À l'intérieur du Nid d'Oiseau (Beijing). Source. Jean-Maxime Dufresne & Virginie Laganière, 2014.

Pékin 2008

Les Jeux olympiques de Pékin sont intéressants à développer dans le cadre de ce travail pour plusieurs raisons. Évoquons simplement le contexte historique et géopolitique avant de débiter, en rappelant que le pays communiste a vu naître le dossier de candidature durant un moment particulier : la répression de la violence pendant la révolution culturelle, qui a menacé d'effacer les objets culturels, aujourd'hui considéré comme un patrimoine important (Collins, 2011). Ce rappel nécessaire étant fait, développons pourquoi l'édition de la capitale chinoise de 2008 peut être considérée comme similaire à l'édition de la capitale japonaise de 2020(+1). Premièrement, les volontés de reconversion étaient fortes, mais celles-ci devaient faire face aux politiques chinoises de faire de Pékin une ville ultramoderne, d'avant-garde. Deuxièmement, l'héritage laissé est conséquent et très partagé. Troisièmement, le stade national Olympique, construit pour l'événement par Herzog & De Meuron est aujourd'hui au cœur de nombreux débats, fait la aussi semblable à celui de Tokyo. Avec l'exemple de cette photographie d'un stade déserté, où une dame d'entretien est seule au milieu de l'immense structure de béton qui morcelle un paysage bien différent en arrière-plan. L'espace était autrefois occupé par les traditionnels quartiers hutongs, rayés de la carte et du territoire pour les Jeux (Dufresne & Laganière, 2014). Développons plus en profondeur chaque point.

La culture asiatique, notamment en termes d'aménagements du territoire est différente de celle que l'on connaît dans les villes occidentales. L'Asie avait fort à prouver dans l'organisation de ces Jeux, car elle avait accueilli uniquement les Jeux de Tokyo en 1964, Séoul en 1988 et plus rien depuis. L'envie d'affirmer l'entrée du continent dans l'ère de la modernité et de transformer le visage vieillot de la Chine était donc très grande (Augustin, 2009). Le pays veut se servir des Jeux pour élever le statut de la Chine au rang de grandes puissances mondiales. En témoignent les moyens inédits mis en place, soit 44 milliards de dollars et son slogan évocateur : « Bienvenue à Pékin, un seul monde, un seul rêve ». Pour ce faire, les stratégies des acteurs politiques et économiques étaient basées sur trois axes majeurs : le remodelage urbain, l'amélioration des réseaux de transport et l'attractivité touristique (Augustin, 2009). Les Asiatiques utilisent donc le pouvoir représentatif de l'architecture en la plaçant au centre des démarches. Ils veulent prouver leur internationalisme et leur modernité grâce à cinq édifices d'architectes reconnus mondialement.



Figure 21. Cube d'eau. Source. PTW architects, s.d.



Figure 22. CCTV Tower. Source. OMA, s.d.



Figure 23. Beijing international airport de Foster & partners. Source. N.Young, s.d.
<https://www.archdaily.com>



Figure 24. Centre national des arts du spectacle de Paul Andreu.
Source. CC Licence, s.d. <https://www.wikipedia.com>

« Le cube d'eau », soit la piscine olympique par le bureau australien PTW architects. En plus d'un design innovant, il se veut écologique grâce à un système de récupération des eaux de pluie et de filtration de la lumière naturelle notamment. Le bardage permet l'entrée de davantage de lumière et de chaleur, ce qui entraîne une diminution de 30% des coûts de l'énergie (PTW architects, 2013).

« CCTV TOWER », par l'illustre Rem Koolhaas. L'architecte étant un des symboles de l'architecture iconique, a été presque naturellement choisi pour concevoir le « siège central chinois de la télévision (CCTV) ». Cette conception est qualifiée d'une architecture d'image médiatique et convaincante (Patteeuw, 2019). Bien que cette tour ne soit pas directement liée aux infrastructures olympiques, elle a été bâtie en pleine période de modifications urbaines en vue de la tenue de ces Jeux. Il s'agit donc bien là de la création d'un des symboles de renouveau du visage de la Chine au-delà de ses frontières.

« Beijing capital International Airport », le nouveau méga-aéroport par le bureau anglais Foster and Partners. L'aéroport est la porte d'entrée du secteur touristique pour assister aux Jeux olympiques et le gouvernement a bel et bien compris qu'il avait fort à jouer en lui donnant une image particulière. C'est donc un symbole de la puissance économique et du grandissime. Sur le site du bureau d'architecture, on peut trouver cette description évocatrice : « Achievé comme porte d'entrée de la ville pour la vingt-neuvième Olympiade en 2008, le terminal international de Pékin est le bâtiment aéroportuaire le plus grand et le plus avancé au monde – non seulement sur le plan technologique, mais aussi en termes d'expérience des passagers, d'efficacité opérationnelle et de durabilité. Conçu pour être accueillant et édifiant, il est également un symbole de lieu, son toit aérodynamique en plein essor et sa forme de dragon célébrant le frisson et la poésie du vol et évoquant les couleurs et les symboles traditionnels chinois. » (Norman & Fosters, 2008) Les intentions pour la Chine de renouveler son image sont donc claires si on considère l'édifice pensé pour transporter 46 millions de passagers par an (Augustin, 2009).

« Centre national des arts du spectacle », ou l'opéra de Pékin, réalisation de l'architecte français Paul Andreu vient s'ajouter à la liste des bâtiments iconiques de la ville. Sur un site de 12 hectares, s'élève depuis 2007 ce dôme voûté de titane et de verre. Il répond au besoin de renouveau de la ville en devenant un véritable temple avec son identité propre et reconnaissable. Le projet est une oeuvre aussi politique qu'iconique et a été largement soutenu par la Commission nationale et les autorités chinoises (Lincot, 2011).

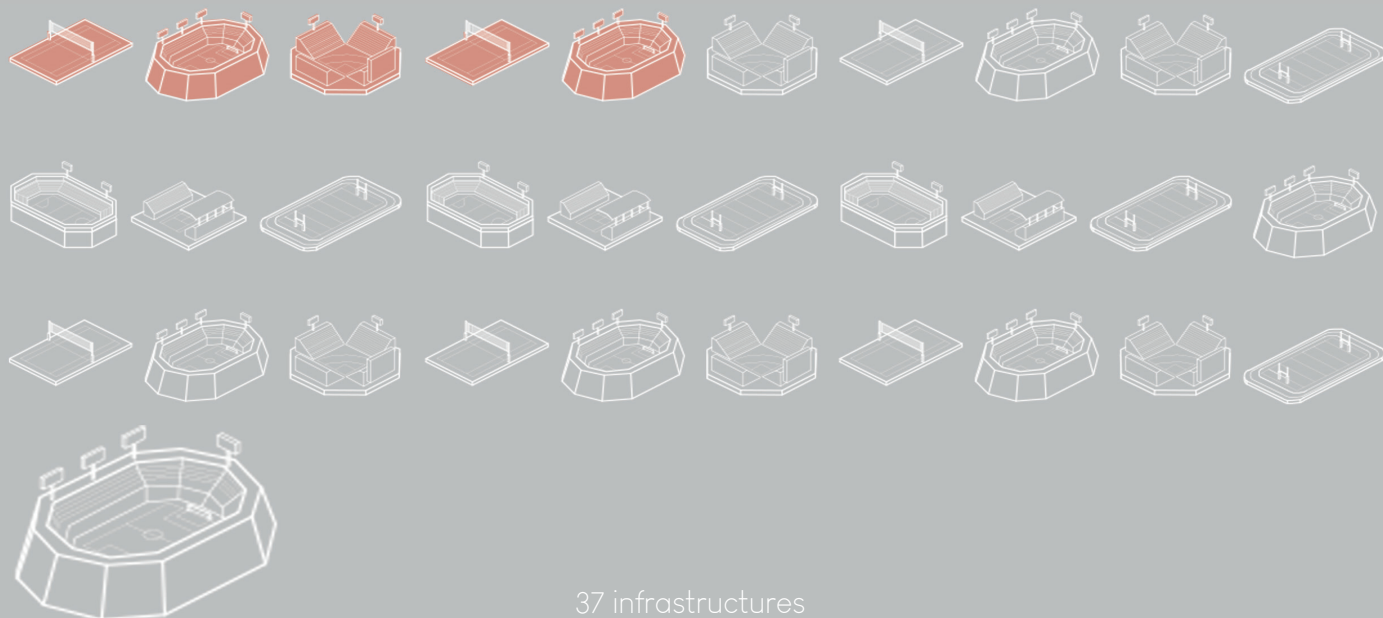
Par sa localisation, juste à côté de la place Tian'anmen, son implantation sur terrain plat et vierge, son coût de 300 millions d'euros et son principe semblable à l'architecture « logo », cet édifice constitue lui aussi un symbole fort de communication en vue des Jeux olympiques de 2008.

« Bird's Nest », le stade en nid d'oiseau (fig.16 et 24) par les architectes suisses Herzog et de Meuron constitue le point d'orgue de ces bâtiments destinés à être des symboles d'une Chine en pleine transition. Cet édifice notoire avec une capacité de 91.000 places est constitué de 50.000 tonnes d'acier entremêlées aléatoirement aux poutres de béton, d'où le surnom de « nid d'oiseau ». Véritable prouesse architecturale, aucun poteau vertical n'a été utilisé pour la structure. Le concours, bien que controversé, était lancé avec une véritable intention de spectacle, de diffusion et de communication, faisant fi des critiques du budget consacré qui dépassa 400 millions de dollars (Broudehoux, 2009). La reconversion a été envisagée au mieux, mais difficilement effectuée. Des contrats étaient signés avec des grands clubs sportifs internationaux et chinois, la gestion était remise à un actionnaire semi-privé, le stade devait être réduit en capacité et s'adjoindre d'un hôtel, un musée, un restaurant et un centre commercial (Augustin, 2009). Aujourd'hui, bien qu'il stade soit toujours utilisé, l'entretien de celui-ci est extrêmement coûteux pour la capitale chinoise. L'attrait touristique diminue peu à peu et cette architecture médiatique s'est rapidement essouffée. Cette obsolescence prématurée est monnaie courante, aussi bien si on considère son aspect symbolique que sa fonctionnalité car basée sur la consommation instantanée (Broudehoux, 2009).

Si on s'intéresse maintenant à l'héritage laissé par ces jeux à la ville en matière de développement du territoire et d'urbanisme, on pourrait en conclure qu'il est plutôt positif. L'objectif de la capitale était de créer une ville en lien avec le passé et basée sur la durabilité et l'écologie future. Pour exemple, les industries polluantes d'acier de Shougang délocalisées et remplacées par de nombreux espaces verts en centre-ville (Augustin, 2009). Ses réseaux de communications ont aussi connu une avancée forte avec l'extension du métro, des transports en commun et de la liaison avec le nouvel aéroport.

Mais comme c'est souvent le cas pour les précédentes éditions, la réalité sociale est relativement à l'opposé de la nouvelle image communiquée par la ville. Pékin tablait sur une communication autour de trois objectifs majeurs : le remodelage urbain, l'amélioration des réseaux de transport et l'augmentation de l'attractivité touristique. L'objectif est de proposer un urbanisme haut de gamme pouvant répondre aux questions de gestion du patrimoine, de lutte contre la pollution, d'ultra densité urbaine, de transports qui pourrait servir de modèle aux autres villes. Cependant, la réalisation de ces objectifs a des revers sociaux et une augmentation des inégalités (Augustin, 2009). En plus du patrimoine culturel détruit, plus de 300 000 personnes ont été délogées et ont vu leur maison détruite. La construction du stade a nécessité des expulsions forcées de quartiers entiers en démolition, ou l'exploitation de travailleurs migrants venus d'autres régions du pays (Dufresne, 2017). Avec cela, on assiste évidemment à un accroissement des inégalités sociales, un capitalisme économique contrôlé par l'état et de nombreuses affaires de corruptions. L'objectif du travail n'est pas de s'étendre sur le cas de Pékin, mais plutôt d'énoncer simplement ces faits. Les polémiques sont encore plus fortes à cause du passé dictatorial et autoritaire du pays (Augustin, 2009).

L'héritage laissé par les infrastructures sportives est lui aussi peu convaincant, car la beauté et le grandiose des infrastructures semble peiner à combler le manque d'intérêt des Chinois pour le sport (Augustin, 2009). Le nombre, chaque fois conséquent, des médailles ne s'explique en effet pas par la quantité, mais plutôt par la qualité des athlètes, formés comme des élites dans des écoles spécialisées. On pouvait compter en 2008, 37 sites de compétition. Douze étaient construits entièrement pour l'occasion, onze étaient issus de rénovations d'infrastructures existantes, et huit étaient temporaires.



37 infrastructures
32 toujours utilisées
5 désormais **abandonnées**



Figures 25, 26 et 27: Infrastructures olympiques à Tokyo. Source. AFP/ Greg Backer, s.d. <https://www.edition.cnn.com/>



Figure 28. Post-Olympiques, algues dans le fleuve (Beijing). Source. Jean-Maxime Dufresne & Virginie Laganière, 2014.

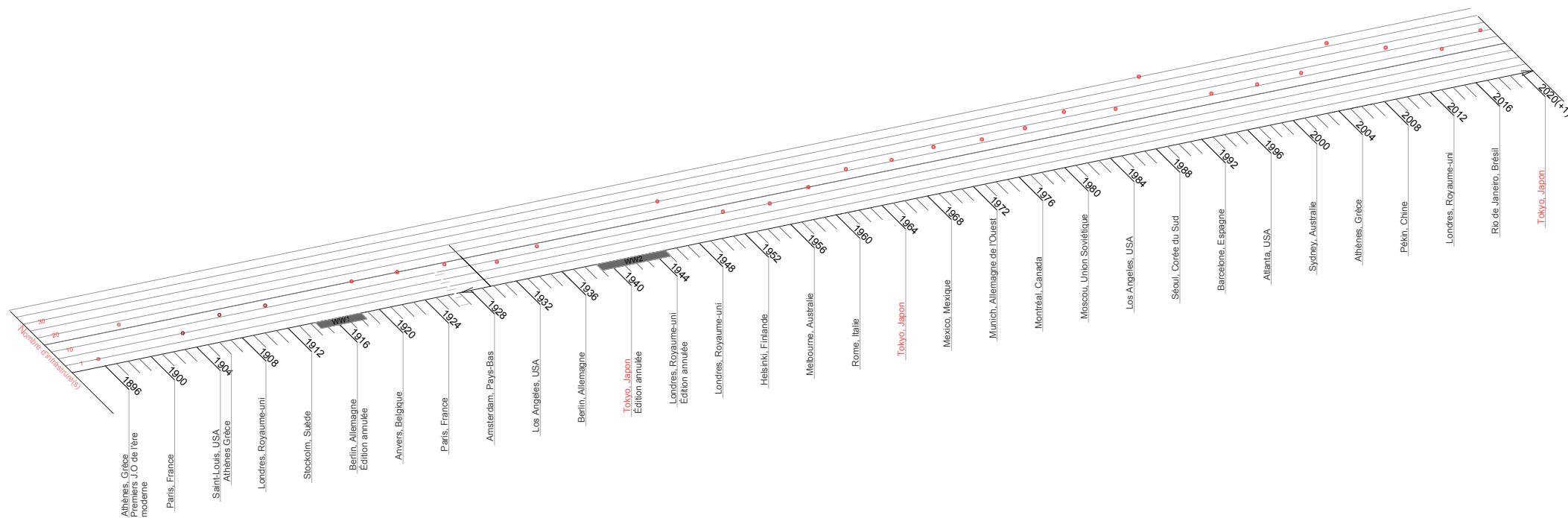
Conclusion sur les éditions asiatiques

Il semble à présent pertinent de résumer les dispositions et décisions prises par les pays asiatiques pour en déceler les similitudes, les différences et les influences sur Tokyo 2020. Historiquement d'abord, comme nous l'avons vu, les contextes géopolitiques étaient tendus et sont à prendre en compte. Ensuite, les discours actuels sur ces Jeux sont intimement liés au processus du capitalisme mondial qui prend toujours plus d'importance durant le 20^e et 21^e siècle. Ils ont néanmoins pu trouver leur place car, le développement économique mondial a évolué en passant des termes « occidentalisation » à « modernisation » et désormais « mondialisation ». Ces processus universels, auparavant réservés aux pays développés de l'ouest sont maintenant applicables à l'ensemble du globe. L'organisation de grands événements et les modifications urbaines, technologiques et démographiques ont donc un rôle capital pour les villes et pays en pleine expansion. Les Jeux olympiques d'Asie sont primordiaux pour les villes hôtes, car ils définissent symboliquement leur place au sein du système mondial (Collins, 2011). La Chine, grâce à ses nombreuses installations ultra-modernes, voulait faire changer le dogme de l'occident en tant que mesure repère sur le baromètre du développement et du succès mondial et y est largement parvenue. Ce modèle développé internationalement et remis en cause par les autorités chinoises est appelé théorie de la modernisation. Il a pour principe que la modernité des pays en développement est mesurée sur une échelle créée par l'occident. Cette critique a entraîné la réaction de l'ouest qui a tendance à aisément décrier et à dramatiser les éditions asiatiques des Jeux, car il craint que son monopole sur le capital mondial soit fragilisé et se déplace vers l'est (Collins, 2011). À l'opposé, les officiels asiatiques louent leurs éditions et communiquent davantage sur tous les aspects positifs des éditions. Tout au long du travail, il a donc été primordial de confronter les sources pour approcher le phénomène le plus objectivement possible tant les discours diffèrent parfois.

Pour Séoul 1988, Pékin 2008 et Tokyo 1964, nous le verrons, ils ont utilisé leur culture traditionnelle pour se démarquer et représenter leur statut national, à part entière aux yeux du monde. Bien que ces éditions soient louées pour leur capacité à rentrer dans les règles universelles de l'olympisme, elles ont souvent été critiquées, car elles revendiquaient trop leur nationalisme et s'y égaraient. Les tensions entre l'orient et l'occident ont, en effet, été renforcées par l'organisation de ces Jeux, car l'axe du pouvoir s'est déplacé et l'hégémonie capitaliste des pays développés a diminué. Néanmoins, cette caractéristique a fait la particularité de ces Jeux et les a démarqués de l'occident. Pour la population et les pouvoirs en place des villes asiatiques hôtes, il s'agissait de reconstituer une mémoire collective de cette culture nationale au moment où elle se perd dans des valeurs nouvelles du développement économique et de la modernisation ultra-rapide. Ils jugent en fait que cette influence de la culture et de la civilisation asiatique sur la croissance mondiale est minimisée et occultée par l'occident. L'accent était donc mis sur le régionalisme. Ils se sont servis de cette différence comme force et l'ont constamment revendiquée. En plus de cette célébration du prestige national, les Jeux olympiques asiatiques ont donc eu une autre fonction ; celle de la promotion du statut international des villes hôtes. Cette double fonction est rendue possible notamment grâce à l'image qu'elles veulent renvoyer par l'architecture des monuments bâtis pour l'occasion (Collins, 2011).

Alors si les éditions asiatiques des Jeux restent certes minoritaires, avec seulement huit organisations (Tokyo 1964, Sapporo 1972, Séoul 1988, Nagano 1998, Pékin 2008, PyeongChang 2018, Tokyo 2020(+1) et Pékin 2022) sur les 58 de l'ère moderne, elles constituent selon le CIO, le triomphe du discours asiatique et la preuve que l'olympisme peut affirmer sa valeur de l'universalité et de son appartenance au monde entier face à l'impérialisme de l'occident. Ce discours universaliste a été adopté de deux manières différentes par les trois pays organisateurs. Là où le Japon et la Corée ont trouvé une manière plus douce pour affirmer leur montée en puissance respective, la Chine quant à elle a véhiculé une image d'ultra-modernité, d'avancées technologiques tout en s'opposant aux modèles américains et européens. Nous verrons comment cela a influencé l'organisation de Tokyo 2020(+1) et quelles stratégies l'édition moderne de Tokyo a adopté. Quoiqu'il en soit, le discours universaliste olympique a toujours été articulé autour de la pratique occidentale et du capitalisme. Peut-être ces nouvelles éditions (2020 et 2022) seront une manière de transformer le discours en acte et de former une nouvelle culture d'un olympisme véritablement mondial ? L'adoption des valeurs et concepts de l'ouest par les pays asiatiques n'est pas uniforme et incontestable, et plutôt que le changement doive se faire à l'est en se rapprochant du modèle de l'occident, que signifierait pour le Mouvement olympique d'ouvrir davantage l'Olympisme au reste du monde et de l'orient à l'avenir ? Cette question est majeure au XXI^e siècle, où l'Asie en plein essor pourrait éclipser l'occident plus tôt que prévu (Collins, 2011).

Ligne du temps, historique des éditions



Cette ligne du temps a une double lecture. Elle permet non seulement de faire un tour d'horizon sur l'historique des éditions avec l'attention attirée sur celles qui nous intéressent mais aussi d'y adjoindre le nombre d'infrastructures qui s'y trouvaient. En analysant celle-ci, on peut voir que les Jeux se sont principalement déroulés dans les pays développés de l'hémisphère nord. Les éditions sont quasi exclusivement nord-américaines et européennes, preuve que l'organisation nécessite un développement accru et un accès au phénomène de la mondialisation. Concernant les infrastructures, le nombre est globalement croissant, bien que le nombre de disciplines présentes aux Jeux le soit aussi. Il est donc difficile de tirer des conclusions de cette analyse bien que l'augmentation du nombre d'infrastructures entraîne une augmentation du budget global. Concernant ce budget, il a été difficile de trouver des sources officielles pour en faire un bilan, il en ressort cependant une croissance considérable entre les éditions. Cette ligne du temps a donc une utilité d'analyse globale de l'historique mais n'a pas pour but d'être source de conclusion pour le travail.

Tokyo, développement d'une ville et étude d'une culture

Une fois la thématique des Jeux olympiques introduite via un historique loin d'être exhaustif, il est désormais important de s'intéresser à Tokyo en tant que ville et de comprendre l'identité culturelle de ses habitants, les Tokyoïtes. L'objectif de ce chapitre sera donc d'exposer un aperçu global de l'extension de la ville au cours du temps pour en comprendre le fonctionnement. Aussi, il s'agira de s'intéresser aux différents quartiers majeurs, de leur ambiance, leur identité culturelle, sociale et économique. Pour une compréhension plus aisée, des schémas de principe viendront illustrer ceci. Les travaux de Kengo Kuma, architecte du stade Olympique de Tokyo ainsi que de Mr Languillon-Aussel, chercheur à l'Institut français de recherche sur le Japon de la Maison franco-japonaise de Tokyo et auteur de nombreux travaux sur Tokyo et les J.O. ont notamment servi au développement de cette analyse.

Avec 38 millions d'habitants, Tokyo est la mégalopole la plus densément peuplée au monde (La dépêche, 2017). Fortifiée au 15^e siècle, la ville s'appelait anciennement Edo et s'est développée très rapidement pour devenir dès le 18^e siècle une des villes les plus peuplées au monde. Aujourd'hui et depuis 1868 est la capitale du Japon. Démographiquement, la population est néanmoins vieillissante, le taux de natalité est en baisse. Économiquement, le bilan n'est guère plus glorieux car en déclin avant les Jeux (Kuma, 2021). Historiquement, la ville a dû faire face à plusieurs catastrophes naturelles ou anthropologiques qui ont détruit la plupart de la ville. Évoquons le tremblement de terre de 1923, séisme de magnitude 7,9 qui a réduit la ville en poussière. Aussi, la Seconde Guerre Mondiale qui a vu le Japon être un des acteurs principaux. L'ensemble du bâti a été détruit, sauf les rares bâtiments en béton armé. Après ceux-ci, la ville a profité de l'essor de la révolution industrielle pour se reconstruire rapidement. Cette histoire particulière a eu comme conséquence que les dernières générations d'habitants ont connu une expansion rapide de leur ville sans réel héritage de bâtiments historiques. Les autorités nippones tentent donc mettre en place différentes stratégies pour les sensibiliser à une conservation du patrimoine car la culture asiatique, contrairement à celle que l'on connaît en Europe, ne considère pas la ville comme produit culturel collectif (Yamazaki, 2010). En effet, selon les propos de l'historien Suzuki et l'architecte Isozaki, dans le film de 2010, un édifice acquiert une valeur suffisante universelle pour envisager sa préservation qu'après qu'il ait existé pendant plus de 50 ans au sein du quotidien des habitants. Ce qui accroît d'autant plus ce phénomène est que les Japonais n'ont pas vraiment conscience de ce problème car souvent, ce sont les organes de presse étrangers qui dénoncent cette faiblesse dans la sensibilisation au patrimoine historique bâti et sa non-valorisation. La preuve en est qu'un seul bâtiment est repris au patrimoine mondial à l'UNESCO de Tokyo, il s'agit donc du seul à être protégé. C'est pourquoi le patrimoine urbain et architectural s'est appauvri progressivement. Les édifices iconiques modernistes n'ont pas été mis en avant et sont carrément passés inaperçus car cette architecture était considérée comme éphémère et en constant changement (Dimmer & Solomon, 2019). L'étude des modifications de ces considérations suite à l'organisation de grands événements tels que les Jeux olympiques est donc intéressante de par son capital et sa planification urbaine, architecturale et historique différente de ce que l'on connaît en occident.

Pour plonger encore un peu plus dans l'univers culturel japonais, parcourons les différents quartiers qui ont accueilli des infrastructures pour les Jeux et décrivons leur univers et caractéristiques grâce au livre de Kuma (2021): « Une vie d'architecture à Tokyo ». Y seront situés et illustrés des interventions des architectes Kuma et Tange, les stades Nationaux de 1964 et 2020, pour appréhender leurs univers, l'ampleur de leur oeuvre et l'héritage que chacune a laissé.

L'arrondissement de **Shinjuku** est un quartier culturel avec des immeubles de bureaux et parcs corbuséens verdoyants. Au début des années 1980, il devient la vitrine architecturale de Tokyo avec ses nombreux gratte-ciel dont le siège du gouvernement de Kenzo Tange. Dès le début du siècle, cette architecture verticale est désapprouvée car assimilée au manque de rationalité dans l'état d'esprit des Tokyoïtes à l'époque de la croissance soutenue post-industrielle.

L'arrondissement de **Mejiro** est un quartier exceptionnel et calme à Tokyo. Il inclut la cathédrale Sainte-Marie de Tange, d'une forme inédite en hyperbole.

L'arrondissement d'**Ikebukuro** se situe au nord de la capitale. Il est reconnu pour être un quartier austère et obscur, notamment près de la gare car on y retrouvait la prison de Sugamo auparavant. Aujourd'hui, volonté de faire face à ce déclin en attirant la jeunesse. Pour ce faire, Kuma notamment s'inspire de la nature et de l'histoire du quartier pour y créer des édifices municipaux en accord avec les enjeux actuels.

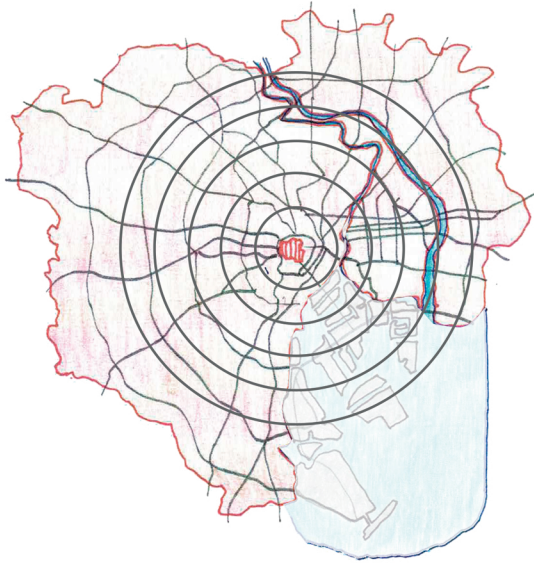
L'arrondissement de **Ueno & Yanesen**, très animé notamment grâce à son marché se trouve lui dans le nord-est. Anciennement, il était appelé Kimon, soit « porte du démon ». D'illustres bâtiments et infrastructures s'y érigent tels que le Zoo d'Ueno, le musée national de Tokyo, la galerie des trésors d'Horyu-ji, la bibliothèque internationale de littérature, les archives nationales d'architecture moderne ainsi que deux bâtiments d'Ando.

L'arrondissement de **Tsukiji & Shinbashi**, à l'est du plus grand quartier de Tokyo, Ginza. Abritait jusqu'à 2018, le plus grand marché du Japon mais celui-ci a été délocalisé vers Toyosu pour la construction d'une autoroute facilitant l'accès au village Olympique (davantage d'explications seront données plus loin dans le travail). On y retrouve le siège de Dentsu par Tange. Shinbashi quant à lui, est un quartier culturel célèbre pour les geishas.

L'arrondissement de **Tokyo Ouest**, abrite de nombreux campus universitaire et de nombreuses interventions de Kuma.

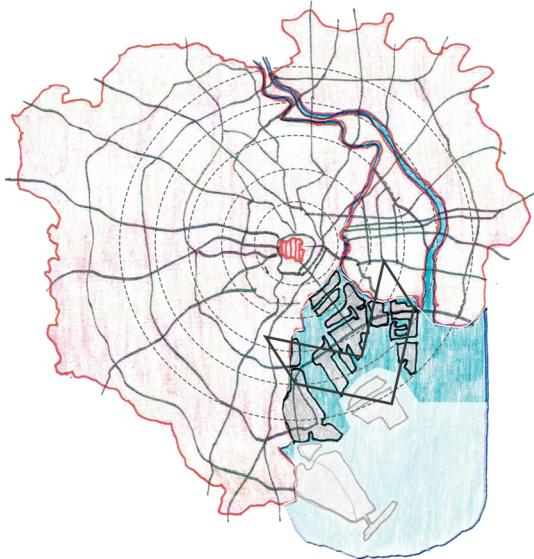
L'élément rassembleur de tous ces lieux est le Yamanote. Il s'agit d'un réseau de train qui transporte deux millions de passagers par jour depuis les banlieues jusqu'à l'hyper-centre. Il est véritablement structurant dans le paysage urbain car s'étend en circonférence autour du centre qu'il désigne officieusement. Les gares le long du trajet sont pour la plupart des oeuvres architecturales (Shinjuku, Ikebukuro, Mejiro) et même centrale dans le projet olympique car une nouvelle sera construite pour l'événement (Languillon-Aussel, 2018)

Schémas de développement



Le développement de la ville de Tokyo se fait en plusieurs étapes au cours de son histoire. Seulement quelques considérations plus modernes seront développées ici, dans le but de comprendre la relation de la ville historique avec l'extension vers le front de mer, mais pas de retracer un historique de la ville qui ne servirait pas à la compréhension du travail.

Le coeur historique est mis en évidence ici en rouge, il s'agit du quartier de Chiyoda qui est l'hyper-centre de la ville. Dans son histoire moderne, la ville s'est développée concentriquement à celui-ci et s'est largement étendue pour faire face à l'explosion de sa démographie à la fin du siècle précédent (Lecroart, 2002). Des centres secondaires se sont alors développés au sein de chaque quartier.



Ensuite, c'est le front de mer qui apparaît comme la meilleure manière d'étendre le territoire de la capitale. Cette politique d'aménagement est une exploitation de la baie comme nouveau territoire et siège de grands projets de développement urbain. Cela engendre une croissance de l'importance de la zone portuaire et ainsi des relations internationales. Ces terrains artificiels, gagnés sur la mer sont sujets à des projets de grande envergure pour la ville et sont un véritable succès (Lecroart, 2002).



L'extension de la baie ne cesse de s'accélérer et les différentes îles deviennent des nouveaux centres urbains et industriels. Ils sont reliés à la ville grâce à des infrastructures viaires et sont donc partie intégrante du centre-ville de la capitale. La construction du nouvel aéroport facilite aussi les connexions internationales.

En quelques mots, l'extension des terres vers la mer crée des territoires artificiels appropriables librement. Ainsi, le développement peut se faire selon les volontés et les stratégies des autorités, parfois au dépit de l'aspect durable.

Figure 30. Schémas de développement. Source. Réalisé par Adrien Vanwerst, 2022.

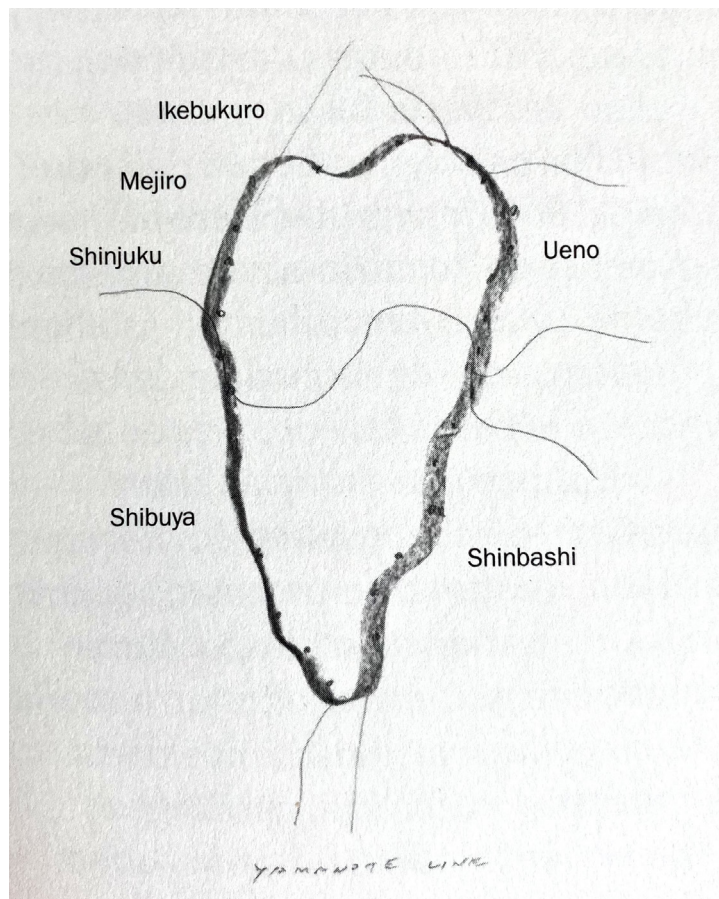


Figure 31. Schéma de la Yamanote line. Source. Photographie du livre: «Une vie d'architecte à Tokyo» Kengo Kuma, 2020.



Figure 32. Schéma de la ville de Tokyo. Source. Réinterprétation personnelle d'un schéma libre de droits, 2022.

chapitre 1:
les Jeux Olympiques à Tokyo en
1964 comme héritage de la
candidature de 2020

Comme évoqué précédemment, les premières olympiades dans la capitale japonaise ont eu lieu en 1964. Celles-ci, en plus d'avoir permis à Tokyo de passer au premier plan dans la vitrine mondiale, ont laissé un héritage majeur à la ville pour l'organisation des Jeux de 2020(+1). L'objectif de ce chapitre sera donc d'exposer les bases des politiques et stratégies architecturales et urbaines mises en place par les autorités à ce moment-là puis de faire un inventaire des infrastructures qui ont accueilli des épreuves sportives. La notion d'héritage est prépondérante dans ce travail et cette précédente édition en est l'événement le plus marquant.

C'est en 1959 à Munich que la mégapole japonaise apprend qu'elle sera la ville hôte des XVIII^e Olympiades de l'ère moderne. Les autorités de l'époque ne sont pas peu fières car le continent asiatique accueillera cette grande fête du sport pour la première fois de son histoire. Ils serviront donc de modèle de modernisation pour un continent tout entier (Collins, 2011). Cependant, la ville avait déjà remporté le concours auparavant. En effet, en 1936, le CIO lui confiait déjà l'organisation des Jeux de 1940. Peu après, la tenue de cette édition sera bien sûr rendue impossible par le conflit mondial dans lequel le Japon est fortement impliqué, la Seconde Guerre. Pourtant, ces Jeux étaient une véritable révolution pour l'histoire. Les autorités organisatrices déclaraient à l'époque dans les sessions du CIO (1933): « Bien que l'Olympisme doive être étendu à toutes les races du monde, les Jeux olympiques n'ont été organisés qu'en Europe et aux États-Unis. Pour que l'Olympisme devienne vraiment universel, il faut que les Jeux se déroulent en Asie, qui a la plus grande population du monde ». Cette stratégie de l'universalisation a donc fonctionné même si « non concrétisée » à ce moment-là. L'édition avortée de 1940 devait être le début d'une véritable nouvelle ère pour les jeux en s'organisant sur un nouveau continent. Cela s'est bel et bien avéré vrai, car comme évoqué, les derniers Jeux de Berlin ont marqué la fin de l'ère moderne et le début d'un basculement vers l'ère post-moderne. L'importance de ce basculement prouve bien entendu déjà l'émergence de l'Asie comme acteur principal d'une mondialisation croissante.

Vingt-quatre ans plus tard, le pays compte donc fortement sur cette nouvelle victoire pour prouver qu'il était totalement remis de la guerre et qu'il peut se reconstruire rapidement après avoir été réduit en poussière. L'objectif encouru était de signifier sa ré-émergence sur la scène internationale (Gold, Gold & Margaret, 2016). Pour ce faire et en se calquant sur la réussite de l'édition ambitieuse de Rome 1960, les autorités décident d'investir des sommes colossales dans les infrastructures et les aménagements des sites.

Cela constitue également une opportunité pour prouver leur puissance économique et symboliser leur modernisation (Kessler, 2021). Les aménagements urbains sont donc très conséquents et vont permettre à la ville de se renouveler complètement. Aussi, les améliorations en termes de transports ont été un élément clé dans la réussite de l'édition. En effet, les Japonais ont inauguré, l'année d'ouverture des Jeux, leur premier train à grande vitesse dans la ville, le Shinkansen (Kessler, 2021). La volonté est donc de miser sur le progrès en allant toujours plus vite, toujours plus loin. Tokyo 1964 voulait représenter un Japon « américanisé » soucieux du développement économique. Cette modernité se retrouvait aussi dans l'emploi de nouvelles technologies telles que la télévision ou le satellite.

Comme nouvelle preuve de l'importance de l'architecture urbaine dans la conception du programme olympique, les autorités avaient décidé de lier les objectifs futurs de la ville avec les travaux pour les Jeux. Le plan décennal du développement de la ville fut alors fusionné au plan des propositions spécifiques à plus court terme des Jeux de 1964 (Gold, Gold & Margaret, 2016). Ceux-ci prévoyaient de répondre aux besoins du développement de la capitale jusqu'au début du siècle suivant avec un budget colossal pour l'époque de 2,7 milliards de dollars. Dans celui-ci, étaient compris quelque 10 000 logements, des hôtels, l'amélioration de la zone portuaire, des transports et des dispositions en matière d'hygiène. Les Jeux ont donc agi comme un véritable catalyseur et accélérateur des ambitions de la ville (Essex et Chalkley, 1999).

Néanmoins, à cette vision novatrice du « progrès urbain et technologique », s'est ajoutée la stratégie culturelle, cause du succès de la candidature. Le Japon voulait garder son identité culturelle en plus de tous les travaux de grande ampleur. Cela leur a permis de se démarquer des adversaires. Tokyo avait misé une nouvelle fois sur la culture de la tradition en mettant l'identité nationale au cœur du projet (Collins, 2011). En effet, ils se sont calqués sur leur précédente candidature, lauréate pour l'édition avortée de 1940. Incluant principalement les arguments entre tradition et volonté d'inclusion dans l'universalisation de l'olympisme. Cela aura pour effet de combler l'écart entre l'occident et l'orient en prônant le pacifisme et la démocratie après la succession des conflits et son passé militarisé (Collins, 2011). Pour résumer, ces deux précédents succès du Japon dans la course à l'organisation des Jeux olympiques peuvent s'expliquer par une stratégie intéressante et différente de celle des pays occidentaux : une mise en avant de son capital culturel et historique très riche, complétée d'une volonté de se servir des J.O. comme méga-événement pour aider à son développement économique. Cela s'est nettement reflété dans l'espace et dans l'architecture des lieux (Tag-sold, 2010). Fait supplémentaire, plus léger mais important à souligner, par rapport à toutes les éditions précédentes, Tokyo ne s'est pas contenté d'une simple décoration de la ville. Tous les éléments représentatifs de l'édition étaient éphémères mais réfléchis. Même les simples drapeaux par exemple ont réellement été pensés pour arriver à une cohérence, une unification des infrastructures sportives et olympiques. De la signalisation, à l'habillage des sites et à la décoration des rues, la communication autour de l'image renvoyée est primordiale. Pour ce faire, une véritable conception grâce à un design de l'artiste Kamekura qui a dessiné tout le visuel unifié symbole d'une communication bien rodée et réfléchie.

Contexte & implantation des Jeux

Le choix des lieux pour accueillir les différents sites est une décision stratégique que les autorités se doivent de longuement discuter. Il peut s'agir d'un quartier que la ville souhaiterait revaloriser, d'un lieu laissé à l'abandon, d'un lieu que l'on souhaite exposer, ou d'un site au futur prometteur. Pour l'organisation de l'édition de 2020(+1) à Tokyo, une ville en quête permanente d'espace, il se situe à l'ouest de la ville. Il a nécessité la destruction de quartiers jugés désuets (Dimmer & Golani Solomon, 2019). L'architecture de celui-ci a pu elle aussi jouer un rôle capital dans la représentation culturelle et mondiale dans la ville car elle a été propulsée au-devant de la scène internationale du jour au lendemain (Dimmer & Golani Solomon, 2019). L'image des trente nouveaux sites olympiques et des treize sites majeurs allait être diffusée aux quatre coins du monde et devenir la nouvelle représentation du Japon dans les yeux du public intercontinental. Le choix d'implantation s'est principalement porté sur trois quartiers proches, le parc Meiji, le Yoyogi sports centre et le parc des sports de Komazawa. Par la compacité géographique des différents lieux et du village, quarante minutes maximum étaient officiellement nécessaires entre les six principaux sites d'hébergement des infrastructures sportives (CIO, 1964).

Le parc du Sanctuaire de Meiji, dédié au premier empereur du Japon, a été presque naturellement désigné pour accueillir les infrastructures principales de l'événement. Car la symbolique de la tradition japonaise était au centre de l'édition, l'objectif était donc de montrer comment les couches symboliques de l'architecture et de l'espace visaient à mettre en relation l'histoire et la modernité tout. Il contenait donc certaines infrastructures telles que le stade, le village et les gymnases. Ce choix significatif, car historique à bien des égards, est cohérent avec la politique japonaise évoquée précédemment de mettre en avant la culture traditionnelle en la mettant en relation avec la modernité montante du pays. Ce parc est situé au centre-ouest de la métropole, non loin du Palais Impérial et jouxte les quartiers de Shibuya et Shinjuku. Il a été bâti en 1868 comme symbole de la modernité et mettait fin à 200 ans de pouvoir strict et d'inclusion par rapport à l'occident. Dès 1920, l'enceinte est dédiée au sport avec la construction du stade et y accueille l'annuelle journée sportive nationale dès 1924. Déjà pour les jeux annulés de 1940, il devait accueillir les épreuves phares dans un stade qui serait reconstruit pour l'occasion. Malgré les critiques formulées par les ultra-nationalistes qui craignaient pour la dimension sacrée du lieu. L'édition avortée bénéficiait donc déjà de ses propres polémiques. Les couches historiques successives se sont encore démultipliées avec la quasi-totale démolition du terrain pendant la guerre puis l'occupation du site comme zone militaire de l'armée américaine jusqu'en 1958. Bien qu'il n'avait qu'une centaine d'années à l'époque, il était déjà chargé d'histoire et constituait donc le lieu idéal pour accueillir les nouvelles infrastructures (Tagsold, 2010).

Au coeur de ce sanctuaire, deux interventions se sont démarquées des autres et sont devenues des symboles dans la ville. Il s'agit du Gymnase de Yoyogi et de son annexe par Kenzo Tange (1913-2005). Il faut attribuer le statut d'acteur principal de la transformation de Tokyo dans les années 50-60 à l'architecte, prix Pritzker de 1987. Il était en effet la figure connue du paysage architectural japonais de l'époque. Avant les Jeux, il avait déjà signé d'illustres édifices profondément ancrés dans le patrimoine culturel du pays, tels que la cathédrale Sainte-Marie de Tokyo, son Hôtel de ville ou la préfecture de Kagawa à Takamatsu.

Le choix de Tange pour les projets phares de l'édition n'était alors pas anodin. Il avait une manière différente de concevoir, il était toujours préoccupé par mettre ses édifices en relation avec le contexte historique du lieu.

Par exemple en signant le musée commémoratif d'Hiroshima dans les années 50, bâtiment moderne aux allures de l'architecture de Le Corbusier ou de Mies Van der Rohe. Tokyo voulait donc créer ce lien implicite avec le bombardement historique. Pour la conception du gymnase, Tange avait osé une courbe de toit, qui paraissait suspendu entre les deux tours de béton et qui avait nécessité des études de génie civil très poussées. Il prônait et anticipait une verticalité audacieuse des nouveaux édifices japonais qui jusqu'à présent se contentaient d'un ou deux étages en bois. Avec ces nouvelles technologies, le Japon prouvait qu'il pouvait rattraper son retard de modernité sur l'occident. Néanmoins, le concepteur a pris en considération l'architecture moderne jumelée à celle des temples et sanctuaires du 18e. Comme le pavillon doré de Toshodai-ji par exemple, où l'emploi des poteaux est influencé par une technique de faîtage historique. De plus, les gymnases étaient en étroite relation avec le sanctuaire Meiji et donc aux racines présumées de la modernité (Tagsold, 2011). Ces édifices sont donc l'exemple parfait de comment Tange allie la technique de pointe et l'architecture traditionnelle japonaise (Kuma, 2021).

Concernant le stade national Olympique, il a été bâti en 1957 pour pouvoir accueillir les Jeux asiatiques l'année suivante. Le stade de 1920 évoqué précédemment avait été détruit pour faire place au nouveau. Contrairement à ce qui était d'habitude une évidence, ce stade n'a pas été l'emblème des jeux. Par son architecture banale et conventionnelle, il n'a suscité que très peu de débats. Les critiques architecturales et des citoyens n'étaient guère plus nombreuses que les éloges. Outre son caractère fonctionnel, il ne remplissait pas d'autres tâches de communicationnelle ou symbolique (Tagsold, 2011). Cette éventualité de double fonction sera évoquée dans un chapitre autre. Outre ces deux édifices majeurs, peu de lieux d'accueil seront sujets à des explications. Signalons simplement qu'ils ont été construits de toute pièce pour la plupart tandis que le village olympique de 1964 se constituait d'immeubles et de bungalows déjà existants. En effet, ils étaient utilisés comme camp d'entraînement par les soldats de l'armée impériale pendant la guerre. Ensuite, ils ont servi d'hébergement pour les forces aériennes américaines pendant l'occupation du Japon par les États-Unis avant d'être rendu au pays à l'approche des Jeux. L'ensemble constituait donc l'illustration symbolique de la transformation d'une nation occupée à un pays pacifique et ouverte au monde (CIO, 2020).

Ce ne sont pas uniquement les infrastructures olympiques qui ont servi de symboles de la modernité. Partout dans la ville, des centaines de nouveaux immeubles avaient soudainement poussé et transformé l'image de Tokyo dans les années qui précédaient les Olympiades. La première ligne du révolutionnaire Tokaido Shinkansen, le TGV japonais, avait été inaugurée neuf jours seulement avant l'ouverture de la compétition. Le train était le plus rapide au monde à cette époque et permettait notamment de rejoindre la ville d'Osaka deux fois plus vite qu'auparavant. En tout, l'ensemble des constructions des différentes interventions totalisaient 10.000 nouveaux immeubles de bureaux et d'habitations, plus de 100 kilomètres de nouvelles autoroutes dont certaines suspendues comme le Shuto Expressway, le nouvel aéroport international de Haneda, une nouvelle rame directe qui relie cet aéroport au centre-ville, 40 kilomètres de nouvelles lignes de métro et quatre nouveaux hôtels cinq étoiles (Withing, 2014).

À plus grande échelle encore, le quartier entier de Shinjuku a été modernisé, paysagé et relié par le métro au coeur de la ville. Il est ensuite devenu un pôle majeur et moderne pour la ville (Machemehl & Robene, 2014). Le réseau de canalisation a lui aussi renouvelé, car il a été le sujet de dysfonctionnements. Ces travaux sont loin d'être anodins, car la symbolique qui est derrière est forte : « Ce que ces critiques ont tendance à omettre, cependant, c'est le niveau symbolique des améliorations. Par exemple, le renouvellement de la canalisation a pris un sens plus général. L'amélioration drastique des normes d'hygiène et la revitalisation du principal fleuve Sumida de Tokyo – qui avait émis une odeur assez forte auparavant – étaient également un rituel important d'auto-purification. Même les améliorations fonctionnelles de la ville se sont traduites par une acceptation de l'histoire récente du Japon. » (Sakurai, 1993)

La ville a profondément changé de visage pour l'occasion et l'ensemble des travaux a été conséquent et s'est achevé dans un temps record. Toutes les connectivités et la manière de se déplacer dans l'immense ville ont été optimisées. Somme toute, les autorités se sont réellement servi de l'événement pour déclencher une régénération urbaine considérable. Ce profond changement était bien nécessaire car la reconstruction de la ville au lendemain de la guerre s'était faite de manière précipitée. Pour le Japon, comme pour tous les pays ravagés par la guerre, il a fallu trouver un moyen de reconstruire de manière rapide. De plus, les années qui ont suivi ont été synonymes de l'industrialisation asiatique et donc la ville a connu une croissance considérable. C'est tout le tissu urbain qui a été refondu et repensé de manière comparable à aucune autre ville (Tagsold, 2011). Toute cette frénésie est rarement bénéfique pour une ville qui doit préférer le quantitatif au qualitatif. L'emploi du béton était primordial pour construire vite, haut et beaucoup. L'architecture moderne s'est donc imposée bien qu'elle était peu considérée par les Japonais auparavant. Tous ces faits prouvent l'importance des Jeux comme tremplin dans le développement urbain.



Figure 33. La stade olympique de Meiji en 1964. Source. Keystone/Reuters, s.d. <https://www.parismatch.com/>

Les conséquences et politiques de reconversion

Selon H.Hiller (1998), les conséquences à long terme de la mise en valeur de cette nouvelle modernité sont assez surprenantes dans les pays asiatiques et les chercheurs ne les considèrent pas assez (Tagsold, 2011). En effet, cette notion n'est que peu étudiée au Japon, comme nous l'avons vu dans le chapitre dédié au développement de la ville de Tokyo. Les bâtiments peinent à acquérir une valeur culturelle collective car peu envisagés sur le long terme (Isozaki, 2010). Pour envisager l'après-1964, il a fallu sensibiliser les Tokyoïtes à la préservation de leur patrimoine urbain et architectural qui était rarement envisagée après 50 années d'existence. Les autorités y sont parvenues en augmentant le capital traditionnel des bâtiments et en valorisant l'architecture de béton. Après les jeux, les infrastructures ont pu profiter du regain d'intérêt des Japonais pour le sport pour être utilisés (Leopkey, 2021). Ainsi, les oeuvres de Tange à Yoyogi ont été réutilisées pendant des décennies en accueillant de nombreuses compétitions internationales de hockey sur glace, basket-ball ou gymnastiques. Des concerts et grandes conférences y sont aussi organisés pour montrer le bâtiment au monde entier (CIO, s.d.).

Quant au village olympique, bien qu'il n'ait pas été construit uniquement pour l'événement, il n'a pas pu être tout à fait reconverti et il a dû être partiellement détruit pour le bien-être de la ville. Cependant, l'espace a été très bien revalorisé, car après des travaux de 1966 à 1971, la zone est devenue le parc Yoyogi, l'un des plus vastes de Tokyo. Certains bâtiments sont toujours debout aujourd'hui au sud-est du parc pour témoigner de la mémoire du dortoir olympique. Pour faire perdurer le souvenir, des graines apportées par les athlètes étrangers pendant les jeux avaient été plantées et constituent aujourd'hui un ensemble riche de différentes variétés d'arbres. Cette atmosphère particulière, où les étendues boisées donnent un peu d'ombre aux vastes parcs, donne lieu à des concerts, festivals, manifestations ou encore animations gastronomiques toute l'année (CIO, 2020).

Cette brève étude des Jeux de 1964 permet de comprendre les stratégies de Tokyo déjà au siècle précédent. L'objectif de se servir de l'accueil de l'édition comme catalyseur de développement urbain était déjà présent. Les autorités ont réellement voulu montrer que le Japon pouvait se reconstruire après la guerre et se mettre au niveau des grandes villes européennes et nord-américaines. Les édifices étaient pensés comme symboles de ce renouveau et étaient véritablement pensés pour durer dans le temps. L'architecture avait ce rôle symbolique de prouver que le pays était sur la voie du progrès. Les améliorations ont été nombreuses et il serait difficile de ne pas affirmer que cette édition n'a pas été bénéfique pour les habitants, la ville et le pays tout entier. L'étude est donc au service du chapitre suivant qui traite de l'analyse du programme des Jeux de 2020(+1). Cette transition entre une organisation et une candidature pour une autre, séparée par seulement une cinquantaine d'années, est importante à analyser. D'autant plus que les contextes de candidature et les aspects mis en évidence sont un peu semblables.



Figure 34. Construction prior to the Tokyo Olympics. Source Jiji, 1964. <https://www.nippon.com>

chapitre 2:
les Jeux Olympiques à Tokyo en
2020, analyse du programme
a priori

Au lendemain de la catastrophe nucléaire de Fukushima en 2011, l'histoire se répète au Japon. En 2013, c'est un pays meurtri et marqué qui remporte l'organisation des Jeux olympiques de 2020(+1). Comme 50 ans auparavant, il compte sur cet événement pour se relancer économiquement, démographiquement et culturellement. Cependant, les enjeux ont changé, autant que les discours qui entourent l'organisation des Jeux. Fukushima n'est néanmoins pas la raison principale qui a poussé Tokyo à se porter une nouvelle fois candidate. En effet, déjà en 2008, ils s'étaient portés volontaires pour l'organisation des Olympiades de 2016, mais cette candidature présentait des faiblesses. Une de celle-ci était le manque de soutien de la population japonaise (Languillon-Aussel, 2020). Finalement, la capitale du Brésil, Rio de Janeiro, a été préféré. Outre donc l'enjeu de revalorisation d'un pays meurtri, la candidature arrivait à un moment clé pour ville. En effet, les Jeux olympiques de 1964 ont créé presque de jour au lendemain, une grande partie des infrastructures de la ville. Tous ces bâtiments ont donc vieilli ensemble. Au début du 21^e siècle, la population vieillissante devait alors assumer toutes les rénovations en même temps. Les J.O. sont donc arriver à un moment opportun et coïncident avec ce cycle de réaménagement. Le tsunami de 2011 est néanmoins venu accentuer ce besoin des villes japonaises d'une reconstruction du bâti, mais aussi de l'identité nationale (Dimmer & Golani Solomon, 2019).

Analyse du programme sur base du dossier de candidature

Pour décrypter au mieux les politiques de l'organisation prônées par l'organisation, il s'agira dans cette partie du travail d'analyser le programme officiel du dossier de candidature : « Application File by the Tokyo 2020 Bid Committee for the Games of the XXXII Olympiad and the XVI Paralympic Summer Games (TOGBC) ». Cette analyse ne sera pas exhaustive et les thèmes abordés seront seulement ceux jugés utiles au travail. Ce programme de candidature a été étudié « isolément » du reste du travail mais sera parfois mis en relation avec les faits qui ont réellement eu lieu.

Tout d'abord, dès les premières pages du dossier, on constate un désir profond de la ville d'accueillir ce que nous avons précédemment défini comme « méga-événement ». Ils expriment leur souhait en le décrivant comme un rêve de longue date et leur permettrait de s'internationaliser davantage : « *ce serait une opportunité pour toute une nouvelle génération de Japonais de s'intégrer pleinement à la communauté internationale.* » (TOGBC, 2012 p.1). L'annonce de l'objectif, « *bâtir une communauté olympique* », est clair, ils se serviront de ces Jeux pour reconstruire un pays tout entier après qu'il ait été détruit par le tremblement de terre de Fukushima. Cela grâce au pouvoir du sport pour soutenir, rassembler et inspirer les populations après les moments compliqués (TOGBC, 2012 p.1).

Ensuite, dans les pages qui suivent, le comité organisateur justifie la construction de nouvelles infrastructures et annonce le bénéfice urbain, infrastructurel et de durabilité que les Jeux peuvent apporter à la mégapole. Il met en avant « *l'adéquation parfaite avec la stratégie d'urbanisme à long terme et les objectifs de développement durable définis* » (TOGBC, 2012 p.3). Après les Jeux et comme elles s'inscrivent dans ces objectifs à long terme, les infrastructures serviront aux habitants de la ville pour promouvoir le développement durable et en retirer des bénéfices sociaux, environnementaux et économiques. Cependant, et cela avait déjà été relevé dans le travail de recherche, l'attrait des Japonais pour la culture du sport n'est pas très conséquent. Ils misent davantage sur la qualité de leurs athlètes en créant une élite sportive plutôt que sur la quantité (Augustin, 2009). Cela constitue donc un risque important de création d'éléphant blanc, car si l'attrait des Japonais pour le sport n'est pas croissant, les infrastructures neuves peineront à trouver une justification.



Figure 35. Couverture du dossier Tokyo Applicant city. Source. JOC, 2014.

Concernant l'implantation des différents sites et la stratégie mise en place par l'organisation, elle est régie par différents principes simples (p.5):

1. Les athlètes au coeur des Jeux: le village sera érigé sur le front de mer, au milieu des infrastructures olympiques.
2. Deux zones thématiques (baie et héritage): les infrastructures de la ville seront réparties en deux zones distinctes. La zone Baie étant le front de mer et la zone Héritage étant l'implantation des sites de 1964.
3. Concept compact : 28 des 31 sites de Tokyo seront compris dans un rayon de 8 km. Ainsi, les déplacements des sportifs et du présagé public seront réduits.
4. Regroupement des sites en plusieurs noyaux : les sites seront regroupés dans certaines zones, toujours dans cette volonté de compacité.
5. Tous les hôtels alentour dans un rayon de 8 km : le public est (aurait été) lui aussi au coeur de l'action dans ces Jeux.
6. Mise en avant de l'héritage avec les sites de 1964 : par la réutilisation de certaines infrastructures iconiques.
7. Des sites de célébration ont été pensés pour les habitants de Tokyo et les supporters : unification de visuels pour créer une atmosphère cohérente et création de lieux de fête pour célébrer ensemble.

Tous ces concepts évoqués et discutés tout au long du travail font donc partie intégrante de la stratégie mise en place dès le début, dans le but d'accueillir les Jeux.

Les pages suivantes sont consacrées à l'explication du village olympique. Étant donné qu'il est au coeur d'une partie du développement de mon travail, j'énoncerai ici seulement quelques faits. Pour celui-ci, la durabilité est à nouveau mise en avant dans le programme de ville candidate. Le comité organisateur annonce toute une série de mise en oeuvre qui serviront à réduire l'empreinte énergétique : *« Des véhicules respectueux de l'environnement viendront compléter un réseau de sentiers piétons, permettant de rejoindre facilement toutes les zones du Village. Des systèmes de chauffage solaire et de production d'électricité solaire, de recyclage des déchets, et de réutilisation des eaux usées contribueront à atteindre un niveau de performance environnementale élevé, notamment grâce à des consommations d'énergie et d'eau réduites. »*

« A l'issue des jeux, le village deviendra l'esplanade des Nations de Tokyo un ensemble de résidences et services divers jouxtant des jardins publics. Des projets sont en cours pour faire de cette esplanade un important centre d'accueil éducatif et culturel pour les étudiants et les institutions du monde entier. Les espaces verts du bout de la péninsule, tournés vers la porte maritime de Tokyo, symboliseront durablement l'héritage des Jeux olympiques et paralympiques de 2020. » (TOGBC, 2012 p.13). L'avenir du village est donc envisagé même s'il connaîtra des difficultés dans les accords financiers publics/privés à cause du report de l'édition.

Toujours dans cette continuité de mettre en avant une politique écologique durable, les organisateurs y consacrent un chapitre. Ils y mentionnent deux plans de développement à long terme : *« La Grande Transformation de Tokyo – Plan de Développement à 10 ans »* et *« Tokyo Vision 2020 »*. Le premier plan date de 2006 et semble avoir été respecté dans les engagements écologiques qu'il nécessitait, car les émissions de carbone ont diminué entre 2000 et 2006 (TOGBC, 2012). Le plan *« Tokyo Vision 2020 »* lui succède et est envisagé en prévision de l'organisation des Jeux.

En accord avec le plan Tokyo 2020, tous les sites devront répondre à des normes strictes en termes de développement durable : recyclage, énergie verte, consommation en eau. Aucun espace naturel ni aucune forêt ne seront détruits pour la construction des sites et l'utilisation de matériaux locaux et recyclables est de mise. L'objectif est de faire de Tokyo 2020 des Jeux neutres en émission de gaz à effet de serre (TOGBC, 2012).

Bien que le domaine de l'architecture s'éloigne de la thématique suivante, il m'a semblé important de l'énoncer brièvement car elle a, finalement, eu un impact majeur sur les Jeux et donc sur ses infrastructures. En effet, le programme Tokyo Applicant City inclus un paragraphe « Services médicaux » et plus particulièrement « propagation de maladie infectieuse », on peut y lire : « Grâce à des standards élevés en matière d'hygiène publique, il n'y a eu aucune déclaration d'épidémie au Japon au cours des 10 dernières années. Les mesures pour prévenir les maladies infectieuses s'appuient sur la Loi relative à la quarantaine (1951) et sur la Loi relative aux maladies infectieuses (1998). La Loi relative à la quarantaine prévoit des mesures de sécurité aux frontières pour prévenir l'introduction de maladies infectieuses. Conformément à la Loi relative aux maladies infectieuses, lorsque les autorités locales et nationales repèrent le début de la propagation d'une maladie infectieuse, les citoyens japonais sont immédiatement informés et des procédures sont prévues pour traiter les personnes contaminées dans des hôpitaux spécialisés. » (TOGBC, 2012, p.45). Personne n'aurait évidemment pu prédire les faits sanitaires, mais il est intéressant de souligner que le programme olympique ait inclus des possibilités quant à la gestion d'une crise.

Une autre composante importante est le soutien du public. Tokyo a pris en considération le soutien de ses habitants quant à l'organisation de l'éventuelle édition de 2020 grâce à des sondages. Des positions majoritaires de soutien du peuple japonais ressortent des sondages. Ces considérations sont bien sûr à relativiser, car peu d'informations sur ces sondages et sur les personnes interrogées sont données. Quoiqu'il en soit, cela m'a semblé cohérent de les relever. 65,2 % des citoyens de Tokyo et 65,7 % des Japonais sont en faveur de l'accueil des Jeux olympiques et paralympiques de 2020(+1) à Tokyo. Ils énoncent aussi une éventuelle croissance de l'adhésion au fur à mesure que le public sera informé sur les projets de Tokyo pour les Jeux de 2020(+1) (TOGBC, 2012, p.85).

Pour finir, le budget des Jeux est aussi abordé. Les différents financements sont issus d'un partenariat public/privé. Le budget initialement prévu était de 4,5 milliards d'euros. Or, celui-ci a largement été dépassé. Soulevons également que les ventes de billets étaient censées rapporter 800 millions de dollars de recette et qu'ils n'auraient certainement pas été trop nombreux car les billets pour les événements sportifs se vendent très bien au Japon, traduisant le très fort intérêt des Japonais pour les spectacles sportifs (TOGBC, 2012, p.87). Parmi ces considérations, certaines se sont avérées vraies et réalistes, d'autres ont été totalement impossibles à tenir. Ainsi, on peut conclure cette analyse du programme olympique en signalant que le discours apporté par le comité organisateur est souvent encenseur et prône une organisation idéale dont le Japon sortirait évidemment toujours plus grand et plus fort. Ces considérations sont souvent relevées dans les discours qui précèdent les Jeux, car les villes candidates veulent pouvoir bénéficier de l'organisation de l'événement pour se montrer au monde entier et en ressortir de nombreux bénéfices économiques, culturels, touristiques et commerciaux. Soulevons néanmoins le budget annoncé de 4,5 milliards d'euros alors que rien que la construction du stade a coûté 1,8 milliard à elle seule. Cette considération montre le programme un brin ambitieux de « Tokyo Applicant City ».

Le rôle des stades, élément majeur de l'édition

Il serait impossible d'analyser l'édition a priori sans évoquer le stade olympique et toutes les controverses qui l'ont entouré. Pour ce faire, certaines notions théoriques seront également abordées pour comprendre réellement le rôle d'un stade dans l'organisation d'un méga-événement. Dans ce cas particulièrement, il a été au coeur de nombreuses controverses et a vécu de multiples rebondissements. Ainsi, il est primordial de développer ce chapitre en profondeur car il est en lien avec tout ce qui a été évoqué jusqu'à présent en termes de « communication architecturale » et de vitrine de la ville.

Bien qu'un des seuls contre-exemples soit explicité avec le cas des Jeux de Tokyo 1964, le stade joue un rôle primordial par son caractère iconique, dans l'organisation de tels événements. Comme une course à la monumentalité, il s'affiche toujours plus grand, impressionnant et technologique. Il est le vecteur de la communication, l'emblème de la représentation et le lieu du spectacle. Au-delà d'être le lieu de la pratique sportive par excellence, il est un lieu de rassemblement du public, des athlètes et des organes de presse pour les cérémonies ou les épreuves les plus populaires. Pour faire de l'objet fonctionnel un objet actant, l'architecture joue le rôle principal. La forme, l'emplacement, l'enveloppe ou encore la matérialité sont porteur de sens (Augustin, 2016). Le stade occupe un espace rare, recherché, une place d'honneur, dans la symbolique des Jeux. Son architecture n'est pas uniquement une réponse à un besoin mais sa forme informe car elle reflète de manière réelle et symbolique les volontés du pays hôtes. Elle est la production symbolique, capable de montrer des marqueurs sociaux, de se comparer aux autres pays. Cette production est la griffe architecturale d'un architecte qui contribue au marketing urbain à la concurrence internationale (Chadoin, 2014). On peut aisément associer ce discours au stade Olympique National de Tokyo 2020(+1). S'il est encre aujourd'hui au coeur du sanctuaire Meiji, il a bien failli avoir une tout autre image. En effet, il a été au coeur de débats très animés qu'il est nécessaire de mentionner.

On peut dorénavant se demander pourquoi le JSC, responsable des infrastructures a décidé de construire un stade alors que celui de 1964 était toujours debout. D'autant plus que Tokyo 2020 a beaucoup misé sur l'héritage du passé pour remporter le dossier, comme vu précédemment. De plus, il ne pouvait pas être considéré comme obsolète en seulement 50 ans et sa valeur patrimoniale était reconnue par les Tokyoïtes. Dimmer et Golani Solomon (2019) expliquent dans leur article que le JSC se justifie en affirmant que le stade montre malgré tout quelques signes de vieillissement et a du mal à se confronter aux nouvelles normes techniques. En effet, les normes sportives, sécuritaires ou encore sismiques dans le cas du Japon se sont drastiquement durcies. Néanmoins, des travaux de rénovation auraient pu régler ces problèmes si telle était la volonté. Mais si on s'intéresse d'un peu plus près à la question, on comprend que l'enjeu dépassait la technique pour s'avérer être d'ordre symbolique. Le JSC se justifie par le discours et la communication sur ce que ce nouveau stade représenterait pour la nation. Ils clament que le stade de 1964 a offert « un cadre propice à l'accueil du plus grand événement sportif au monde » et était le symbole de la naissance de la modernité et du progrès pour le peuple japonais. Ce discours est néanmoins contraire à ce que nous avons vu précédemment et le second plan qu'a occupé le stade au JO du siècle dernier. Ce décalage entre discours et réalité mérite d'être souligné, car le Japon a beaucoup misé sur la réalisation d'un nouveau stade comme emblème, logo de l'édition. Le nationalisme du 20e s'oppose avec le « brandisme » du 21e.

Le concours et les candidatures

Un historique des décisions semble primordial pour débiter ce chapitre, car bien que le projet final soit celui déjà évoqué, le début de l'histoire ne laissait pas la réalisation entrevoir celui-ci du tout. Au mois de juillet 2012, soit plus d'un an avant d'être déclarée ville hôte, le Japan Sport Council publie un concours international d'architecture pour le stade national. Pour présider le jury, c'est la figure mondiale de l'architecture japonaise Tadao Ando qui est choisie. Cela pour marquer la volonté du pays de se tourner vers la modernité tout en considérant le régionalisme critique, caractéristiques que l'on attribue souvent à Ando. Pour marquer encore un peu plus l'importance qu'aura ce stade, on peut citer parmi les autres jurés du concours modestement baptisé « Une lumière pour l'avenir de l'humanité », Norman Foster et Richard Rogers (Dimmer et Golani Solomon 2019). Les critères avancés par le comité et les autorités sont explicites. D'abord, le design doit répondre à des enjeux d'identité nationale avant d'être une réponse à une simple programmation du stade. Ensuite, son implantation est primordiale car le contexte du parc Meiji est riche et chargé d'histoire. Enfin, l'héritage et le patrimoine laissés par les Jeux précédents doivent constituer un point d'attention particulier. Le JSC cite souligne aussi en 2012: « Nous vivons dans une société mondiale en mutation rapide dans laquelle notre vie quotidienne est devenue de plus en plus complexe. Le XX^e siècle est aussi une époque où nous sommes pressés de répondre à d'immenses problèmes qui transcendent le royaume (...) tels que la surpopulation et l'épuisement des ressources, les problèmes énergétiques, le réchauffement climatique et d'autres anomalies de l'environnement terrestre lui-même ». La durabilité et l'attrait pour la mondialisation valeurs phares pour CIO sont donc elles aussi à prendre en compte. L'appel d'offres était lancé et 46 candidatures ont été reçues du monde entier.

Les résultats et le début des premières polémiques

C'est finalement Zaha Hadid, l'architecte star irako-britannique qui remporte le dossier. Le projet est un stade futuriste, numérique et aux courbes paramétriques du style largement reconnaissable de l'architecte. Ses réalisations lui sont propres, sa griffe architecturale évoquée plus tôt est une vision avant-gardiste de l'architecture du spectaculaire. Ses projets souvent ambitieux sont d'un langage commun, celui des ressorts et la dynamique de la modernité (Mossali, 1999). La volonté est de passer un « message fort qui transmettra le capacité technique du Japon au monde » (Goto, 2014). À peine l'annonce de la gagnante faite et alors que Tokyo n'a toujours pas été désignée comme ville hôte, les premières critiques s'élèvent. Une nouvelle fois après la candidature de 2016, le Japon ne bénéficie pas du soutien de ces habitants (Languillon-Aussel, 2017). Certains dénoncent une architecture certes identitaire mais loin d'être en accord avec l'identité nationale et qui nie complètement le stade précédemment existant. Les esprits s'échauffent parfois, de véritables manifestations ont lieu, des pétitions sont signées, les grands journaux du pays y consacrent de nombreux articles et les architectes du pays se joignent à ce mouvement. Pour exemple, Maki Fumihiko, éminence de l'architecture moderne japonaise et lauréat du Prix Pritzker est monté à la charge. Bien qu'il soit loin d'être reconnu comme conservateur, il dénonce le processus du concours qu'il qualifie d'opaque, fermé et ridicule (Maki, 2014). Les lacunes dans la conception, le programme, le budget, la planification urbaine, la communication et la participation sont aussi dénoncées. Le bâtiment est selon lui, hors d'échelle et porte préjudice au patrimoine de Meiji (Davies, 2015).

Un ancien cadre au ministère des Finances et ancien professeur à l'université de Keio s'est lui aussi insurgé des résultats et du choix de Zaha Hadid. Il dénonce un concept gonflé dont le problème beaucoup plus large, d'ordre sociétaire. Le projet manque de planification à long terme et de responsabilité, il va aussi plus loin dans ses propos en affirmant que cette opacité et « l'incapacité à changer de politique » sont « les tendances mêmes que les historiens ont citées comme facteurs clé ayant conduit à l'entrée du Japon dans la Seconde Guerre Mondiale » (Kato, 2015).

Dans les années qui suivent et au fur et à mesure de l'avancement de Tokyo dans sa stratégie d'organisation, les critiques ne cessent de croître. Et les coûts, déjà jugés exorbitants à l'annonce de projet vont clairement dans le même sens. Le bureau estimait le coût à 130 milliards de Yens (environ 1 milliard d'euros) au moment du concours en 2012, ce qui représente déjà le double du Londonien, le stade olympique le plus cher jusqu'à ce moment. Et cela ne va faire qu'empirer au fil du temps. En 2014, malgré une réduction de la surface de 20 % suites aux critiques sévères sur l'échelle et l'impact sur le contexte, l'aspect extérieur est modifié et la facture gonfle à 162,5 milliards de Yens (1,2 milliard d'euros). Un an plus tard, l'idée du toit rétractable est abandonnée, mais les budgets estimés ne vont pas à la baisse, ils atteignent même 260 milliards de Yens (2 milliards d'euros). Selon certaines estimations, les fondations monumentales des arches de structures de 400 mètres, jusqu'ici non prises en compte auraient fait exploser tous les records avec près de 400 milliards de Yens (3 milliards d'euros) à la fin du compte (Hideki, 2015). Sachant que 1 citoyen sur 6 vit sous le seuil de pauvreté, soit 719 euros par mois, on ne peut que dénoncer la situation et comprendre le peuple qui s'insurge face à ces chiffres. Outre les questions financières, face à cette montée de la colère du peuple japonais, l'ancien Premier Ministre Abe Shinzo annonce abandonner le plan actuel du nouveau stade national au mois de juillet 2015 juste avant de démissionner sous une pression trop forte. Dans la foulée, le Japon recommence le processus du concours, mais centre uniquement les candidatures sur les architectes du pays. Les offres sont beaucoup moins nombreuses et se limitent à quelques bureaux qui espèrent se démarquer face aux deux illustres hommes architectes Kengo Kuma et Toyo Ito. Ce dernier fait a toujours fait du stade une réelle volonté, car il s'était déjà présenté pour le premier concours et il avait aussi introduit une contre-proposition, qui préservait l'infrastructure existante, au projet de Hadid. Néanmoins, c'est Kuma qui remporte le dossier au mois de décembre 2015 avec une vision totalement différente de la précédente lauréate.

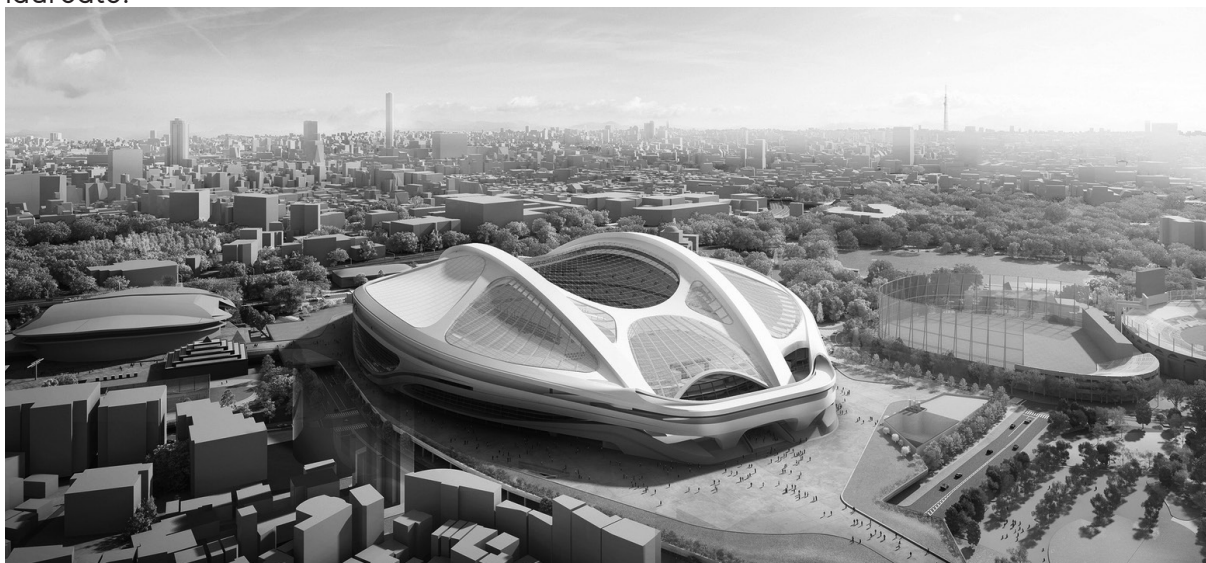


Figure 36: Projet pour le Tokyo Olympic stadium. Source: Zaha Hadid, s.d. <https://www.archdaily.com>

Le projet de Kuma

La vision de l'architecture de Kuma est fondamentalement différente de celle de Hadid et certainement plus en accord avec les volontés des autorités japonaises. Le design du stade ne se veut pas être de caractère « grandiose » mais est plutôt l'expression d'une japonisation discrète. Les matériaux sont naturels et le bois, véritable symbole du Japon, constitue majoritairement l'enveloppe. Le contexte est étudié et davantage considéré tandis que les défis de l'ère durable et post-croissance, tant présents dans les discours publics, sont compris et envisagés (Dimmer et Golani Solomon 2019). Ce projet de stade Olympique sera développé de manière la plus complète possible dans les paragraphes suivants, et cela sur base du livre de Kuma « Une vie d'architecture à Tokyo », de différents articles scientifiques et de presse japonaise.

Au coeur de la forêt de Meiji-Jingu, la construction a débuté en novembre 2016, après la succession de rebondissements évoqués, pour s'achever 36 mois plus tard, le 30 novembre 2019. La réponse au programme de Kuma est un édifice de 5 étages qui ne dépasse pas 47 mètres de haut avec pour objectif de se fondre dans le paysage naturel du parc. Il s'oppose donc à l'attrait quasi-obsessionnel pour une verticalité du 20^e siècle et au projet de Hadid et ses 75 mètres de haut. Il déclare dans son bouquin : « Le haut et l'imposant sont devenus incongrus » (Kuma, 2021). Les sièges sont alors placés le plus près possible du sol et la hauteur de la structure porteuse est réduite au maximum. Pour continuer dans cette démarche d'intégration au coeur du sanctuaire, il a fallu réfléchir à son utilisation de tous les jours et pas seulement durant les Jeux. Au quotidien et dans une volonté de mise en service pour la population qui fréquente le parc, un cheminement pédestre qui passe au sein du stade est imaginé. Au coeur de cette balade, le pourtour du stade est considéré comme un hall couvert de 850 mètres carrés élevé à 30 mètres du sol pour faire office d'observatoire et de lieu de contemplation de la forêt. Cette proposition, d'un lieu d'arrêt, de rapport à la nature contraste avec la proposition de Hadid et son centre commercial, ses bureaux et restaurants, mais est beaucoup plus en accord avec le contexte et la culture japonaise.

Le choix des matériaux a aussi été déterminant dans le projet de Kuma. Il a misé sur une enveloppe entièrement composée de bois et sur une structure hybride bois/acier pour la résistance globale et la mise aux normes anti-sismiques. Cette prédominance du bois et son usage en tant que matériau massif sont une expression moderne des techniques d'architecture traditionnelles du Japon. Pour aller encore plus loin dans la démarche d'ancrage au territoire, le bois est entièrement certifié local et est issu des 47 préfectures du pays. Il mise beaucoup sur sa gestion forestière grâce à des cycles de plantation/coupe/re-plantation raisonnés qui réagit au lendemain du siècle industriel qui s'orientait quasi uniquement sur le béton et l'acier. Les poutres de mélèzes et de cèdres supportent donc les 2000 tonnes du toit et habillent les façades et avant-toits. Ces éléments typiques font référence au plus ancien bâtiment en bois connu dans le monde, le temple Horyu-ji datant du 12^e siècle et sont constitués de planches de cèdre de 10,5 centimètres de large, soit la largeur des chevrons des maisons traditionnelles. Au-delà de l'aspect esthétique, ils ont un rôle de pare-soleil et pare-pluie pour l'utilisateur et pour le bois qu'ils surplombent. Des interstices sont laissés pour permettre à l'air de circuler et créer une aération naturelle sans climatisation, mise en oeuvre que l'on retrouve aussi dans les anciens bâtiments nippons. Cependant, ce discours novateur et durable contraste avec les accusations de certaines ONG.

Cette analyse du programme permet de prendre conscience des objectifs de la ville candidate pour l'organisation des Jeux. Or, comme cela a été le cas à plusieurs reprises, les objectifs sont parfois éloignés du résultat final. Il s'agit alors de relever ces objectifs pour pouvoir les mettre en parallèle avec les premiers résultats post-organisation. Le dossier analysé est le document officiel qui a fait que Tokyo a remporté le droit d'organiser les Jeux, il était alors primordial d'en relever les éléments intéressants dans le cadre du travail. Le choix de parler du stade dans ce chapitre pourrait se discuter, car il s'agit réellement d'une controverse comme celles analysées dans un chapitre ultérieur. Or, toutes ces considérations ont précédé les Jeux et l'objet « stade » était donc partie intégrante du programme « a priori ». Les débats et rebondissements qui ont suivi étant indissociables de cette étude de l'édifice, le développement des controverses s'est fait à cet endroit. Cela constitue aussi une entrée en matière et une transition pour le chapitre qui succède cette analyse du programme, soit l'étude des infrastructures. Le travail quitte donc l'analyse de tout ce qui précédait les Jeux pour entrer dans les considérations contemporaines à l'organisation.

Pour synthétiser la situation, résumons les principaux faits. La volonté du Japon de bénéficier d'un stade représentatif et iconique dans la ville avait amené à nommer le projet de « l'archi-star » Hadid comme lauréat. Reconnue pour son architecture particulière, futuriste et moderne, le design du stade était dans la lignée de ses précédents travaux. Bien que la construction de la nouvelle icône de la ville prévoyait déjà un budget conséquent, le retard successif et les modifications ont engendré une hausse considérable de la note finale. Face à la croissance des polémiques qui pointent notamment un manque de considération du contexte alentour, les politiques décident de réagir. Un concours est alors réorganisé avec uniquement des candidats japonais. Le 16 juillet 2015, Shinzo Abe annule le projet pour différentes raisons. Officiellement, c'est le coût disproportionné qui est invoqué, mais c'est une question plus géopolitique qui est réellement en cause. Zaha Hadid n'est plus autorisée à participer au second appel et seuls sont retenus en phase finale deux cabinets japonais : celui de Toyo Ito, et celui du lauréat, de Kengo Kuma, associé aux sociétés de construction Taisei Corp. et Azusa Sekkei Co. » (Languillon-Aussel, 2021). Kuma, la figure emblématique de l'architecture nationale, imagine alors un stade complètement différent de celui de Hadid. Son discours est davantage en accord avec la volonté de Tokyo de mettre en avant son patrimoine et sa culture traditionnelle. L'enveloppe en bois va dans ce sens. Bien qu'il soit plus en accord avec les enjeux écologiques, économiques et traditionnels, la résultante reste la création d'un édifice extrêmement coûteux, qui a nécessité énormément de moyens et d'énergie, mais qui est aussi le sujet de nombreux discours du renouveau de la ville par la création d'un emblème. Le stade, bâti de toutes pièces, a nécessité la destruction d'un bâtiment existant exerçant la même fonction, au même endroit, tout cela pour rester vide durant toute la durée des Jeux de Tokyo 2020(+1).

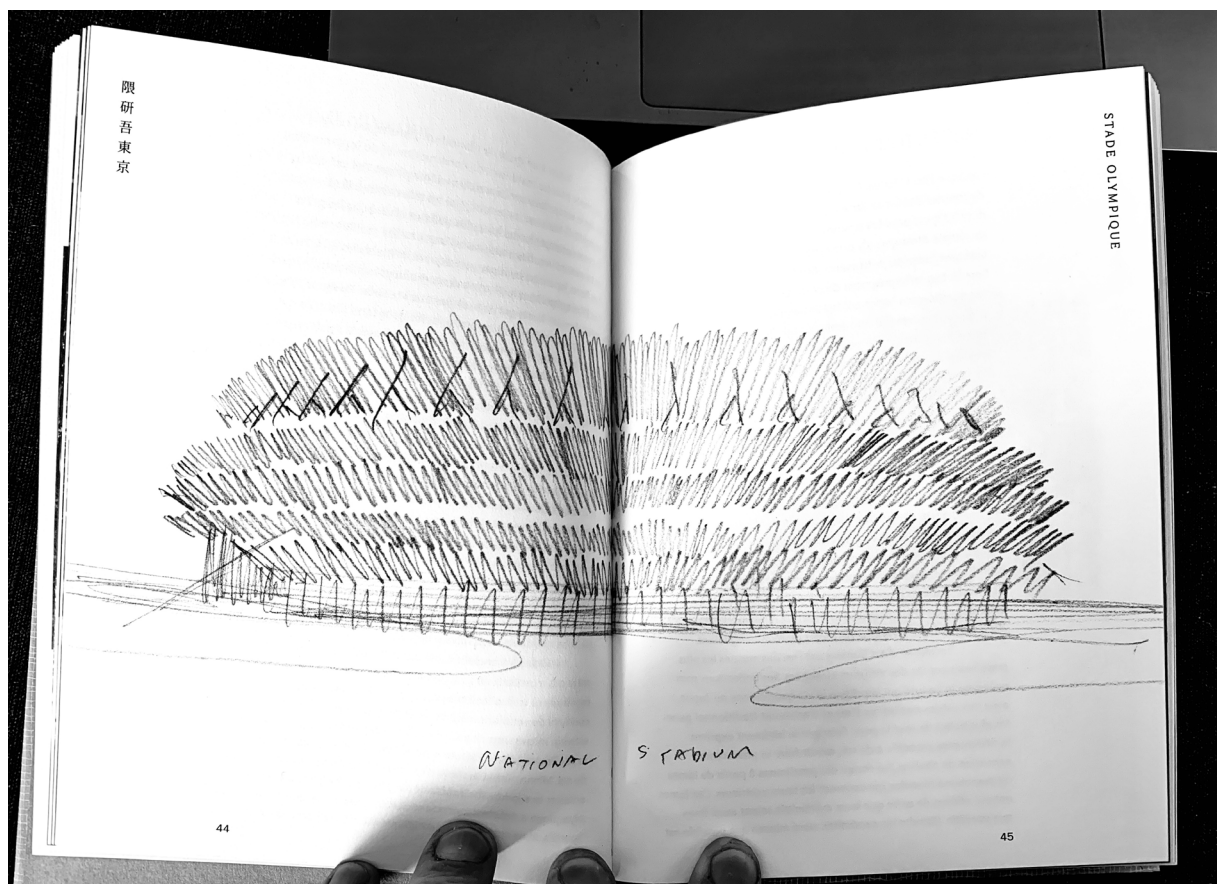


Figure 37: Croquis pour le Tokyo Olympic stadium. Source. Photographie du livre: «Une vie d'architecte à Tokyo» Kengo Kuma, 2020.

chapitre 3:
les infrastructures des Jeux
Olympiques

Si l'on s'intéresse désormais au plan d'aménagement global des sites des Jeux de 2020(+1), on remarque qu'il est issu une stratégie urbaine japonaise du début des années 2000 : le zonage. Ce terme de « zonage », bien qu'assez vaste dans sa signification et ses applications, son sens premier peut être aisément compris grâce à une carte ou un schéma simple. La ville est divisée en différentes zones et celles-ci sont régies à une politique d'aménagement particulière en fonction de son histoire, son évolution et du quartier lui-même. Un espace est désigné comme central et un périmètre précis clairement établi autour de ce centre. Dans celui-ci, des conditions, réglementations s'appliquent à l'ensemble des constructions malgré la possibilité de certaines dérogations. Ces normes ne sont entrées en vigueur qu'au début des années 2000 au Japon avec la politique de renaissance urbaine. Les autorités poursuivaient alors un objectif de développement à court terme, en accélérant les procédures d'autorisation d'aménagements. La ville de Tokyo a particulièrement été concernée par cette stratégie et l'a adaptée à son territoire (Languillon-Aussel, 2021). Les années 90 qui précèdent cette politique, sont assez moroses et l'économie est au ralenti. L'attention est donc mise sur sa restructuration. Le début du siècle rime alors avec une volonté de renouveau et d'une décennie dynamique. Dès 2002, le Japon met en place la politique de renaissance urbaine dans le pays entier. L'objectif poursuivi est donc une relance de l'activité foncière. Au départ de l'hypercentre, la ville s'est verticalisée. Cependant, dans cette conquête de l'espace et du rendement, une destruction des richesses du capital immobilier s'opère et est passée sous silence. Trois zonages, lois d'ordre national, se sont alors succédés dans le centre de la capitale depuis les années 2000. L'objectif poursuivi était de soutenir la construction et le marché de l'immobilier autour des endroits centraux comme la gare d'Ikebukuro. En 2010, la politique s'essouffait déjà malgré un nouveau zonage autour de l'aéroport. L'alternative est donc trouvée : les Jeux olympiques doivent venir accélérer à leur tour le développement de la ville (Languillon-Aussel, 2021). Preuve, une nouvelle fois, qu'ils constituent une réelle opportunité de modification urbaine profonde pour les villes. Malgré cet essoufflement, on remarque une concentration des infrastructures dans un espace restreint pour éviter une dichotomie des langages architecturaux entre les édifices de 1964. Deux zones principales au coeur du centre-ville sont distinguées : la zone « Héritage » et la zone « Baie ». La zone Héritage reprend en effet toutes les infrastructures de l'édition précédente des Jeux tandis que la zone « Baie » accueille la majorité des nouveaux édifices (Languillon-Aussel, 2021). En plus des sites dédiés aux compétitions sportives, on y retrouve également les sites au caractère immobilier, commercial et d'hébergement. Nous consacrons de plus amples explications à ces deux zones dans les paragraphes qui suivent. Pour des raisons d'économie de moyens, d'utilisation d'infrastructures existantes ou pour des conditions météorologiques plus favorables, des sites sont aussi délocalisés du centre-ville de Tokyo et ne font donc pas partie de ces deux zones.

Zone Héritage

Située à l'ouest de la ville, non loin du palais impérial, cette zone en périphérie immédiate des centres urbains abrite la quasi-totalité des sites des Jeux de 1964. Cet ensemble à haute valeur patrimoniale est constitué de 11 infrastructures pour l'organisation de 19 sports différents. Cette zone est primordiale dans la stratégie de communication de l'organisation de Tokyo 2020(+1). En effet, c'est l'aspect traditionnel qui est mis en avant et qui a servi à faire pencher la balance en faveur de la capitale pour l'organisation de ces Jeux. Une ville qui peut jouir d'un nombre aussi important d'édifices de qualité et hautement symboliques a un atout considérable dans un dossier de candidature. Comme le mentionnent Dimmer & Solomon (2019), cette annonce de Tokyo comme ville hôte a favorisé une réévaluation de ce patrimoine bâti bien que cette vision moderniste intéressait précédemment peu. À l'exception de certains universitaires, professionnels ou touristes passionnés. Ce basculement dans la considération des sites de 1964 est pertinent à relever quand on s'attarde à la manière dont la ville est passée d'un démantèlement des bâtiments modernes par manque d'intérêt à une mise en valeur dans le but de mise en avant de l'héritage du passé. Ce retournement de situation a permis la conservation d'un patrimoine bâti qualitatif et à la réutilisation de l'existant plutôt qu'à la construction de nouveaux sites qui seraient venus encore alourdir la facture économique et écologique. Cet héritage patrimonial joue donc un rôle crucial en tant que manifestation physique des nombreuses revendications sociétales et politiques (Ashton, 2012).

Les édifices qui constituent ce lieu seront repris dans l'inventaire ci-après.



Figure 38: Vue aérienne de la ville de Tokyo. Source. Google Earth. (2022). Google earth. <https://earth.google.com/web>.

En 2013, le plan d'urbanisation de Tokyo évoqué dans l'introduction de ce chapitre s'adapte aux événements. L'accueil et l'organisation des Jeux deviennent les éléments centraux du développement de la ville. L'ensemble des plans d'urbanisation et de zonage de la ville se consacre à l'étude des interventions dans le centre-ville, soit la zone de la baie de Tokyo. Entre 1964 et 2020, on assiste donc à un glissement de l'urbanisation d'ouest vers le sud, jusqu'au front de mer (Languillon-Aussel, 2018). La baie de Tokyo était un choix presque évident pour accueillir les nouvelles infrastructures sportives. La croissance démographique de la ville a engendré un besoin de terres considérable. La ville s'est alors considérablement étendue sur le pacifique qui est la seule issue possible pour accueillir de nouvelles zones constructibles. Le front de mer s'est vu greffer, au cours du temps, une succession de petites « îles artificielles » qui ont permis la construction de milliers de logements, bureaux, entreprises ou docks de transport. C'est surtout durant les années 80 que les investissements ont été les plus nombreux pour le développement de ces appendices (Strohmeyer, 2012). À l'opposition de l'influence patrimoniale de la zone Héritage, la zone baie a servi de lieu d'expression de la modernité et de l'innovation pour la ville. La construction de nouveaux lieux sportifs permettait donc d'exposer au monde ce qui pourrait constituer l'héritage de demain. En effet, une fois la frénésie passée, ils feront partie intégrante du paysage de la baie et constitueront donc un patrimoine olympique au même titre que les infrastructures de 1964 le sont aujourd'hui. Ils constituent alors une opportunité d'entrer dans la mémoire collective et jouent un rôle d'idéologie dans l'exercice de leur conception (Dimmer & Solomon, 2019). Le rôle des architectes, qui donnent un corps à ce qui constituera l'héritage de demain est périlleux dans l'exercice de sa conception. Bien que, comme évoqué, certains concepteurs voient une opportunité de se faire (re)connaître en imaginant des édifices hors contexte et un brin mégalomane, une intégration qualitative dans le tissu est une possibilité pour la ville de développer leur projet urbain. Le choix de la baie prouve donc l'objectif des planificateurs de faire de celle-ci, le nouveau centre de développement. On compte y pas moins de 15 sites qui ont accueilli 24 épreuves sportives différentes.



Figure 39: Vue aérienne de la baie de Tokyo. Source. Google Earth. (2022). Google earth. <https://earth.google.com/web>

Inventaire des infrastructures

Après une brève présentation des zones, voici un ensemble de fiches techniques qui reprennent les infrastructures des Jeux dans l'arrondissement de Tokyo. À celles-ci, seront jointes les stratégies de reconversion et diverses informations qui seront résumées et critiquées par la suite. Les Jeux olympiques de Tokyo 2020(+1) ont bénéficié de 43 infrastructures, situées dans l'entièreté du pays. La volonté du Japon était de se servir un maximum des sites déjà existants pour réduire le nombre de nouvelles constructions et donc le coût total et l'impact écologique de l'édition. Ainsi, « seuls » 9 sites sont nouveaux et permanents tandis que 25 sont implantés dans des infrastructures existantes et 9 sont temporaires et ont (ou avaient) pour vocation d'être démontés après les Jeux. Comme évoqué, l'inventaire de ceux-ci permet de fixer les choses dans l'espace et dans le temps, donc de parcourir tous les sites pour comprendre un par un, leur stratégie de reconversion. Par la création d'une série de fiches identiques pour tous les sites, situés sur une carte, les données trouvées au travers de divers médiums et ayant diverses formes sont traduites dans le même langage pour permettre une compréhension plus globale. Les fiches seront donc présentées comme ceci :

- Une image représentative du lieu
- Le nom officiel
- L'architecte ou les architectes
- La date d'achèvement
- La localisation ainsi que la zone
- La capacité pour se rendre compte du nombre de sièges laissés vides
- S'il s'agit d'un site existant, nouveau ou temporaire
- La discipline qu'il accueille
- Une rapide description générale
- Une note sur la stratégie de reconversion

Elles seront articulées et situées grâce à une carte du centre-ville et deux plus générales pour les sites excentrés. La globalité sera donc parcourue et les stratégies de reconversion énoncées.



Figure 40: Cartographie des infrastructures. Source. Réalisation de Adrien Vanwerst (2022).



Figure 41: Photographie du stade Olympique de Tokyo. Source: Tokyo 2020, s.d.
<https://olympics.com/>

1. NATIONAL OLYMPIC STADIUM

Kengo Kuma
 2020

Localisation : Shinjuku, Tokyo – Zone Héritage

Capacité : 68 000 places

Nouvelle construction pour les Jeux

Disciplines : Athlétisme + football + cérémonies

Notes : Comme évoqué, l'architecture a été pensée dans un souci de durabilité. La structure est faite notamment de bois local et s'est inspirée des temples anciens. Le propriétaire, le Japan Sport Council a déboursé 1,3 milliard d'euros pour façonner cet objet.

Reconversion : Le stade vient remplacer un édifice existant pour les Jeux de 1964 qui pouvait accueillir 48 000 spectateurs sans rénovation et loué pour l'héritage laissé à la ville. L'envie des autorités japonaises de construire un nouveau symbole pour la ville va finalement laisser derrière elle des dépenses colossales et des polémiques d'attribution marquantes. Aujourd'hui, soit plus de 3 ans après la date d'achèvement prévue, il n'a accueilli qu'un seul match de football avec spectateurs. Si l'on considérait une compétition par semaine depuis mars 2019, soit 175, le stade aurait pu accueillir 11 900 000 visiteurs. Il n'en a accueilli pas plus de 100 000 cumulés, soit 0,008 %. L'objet architectural est donc loin de remplir son contrat initial de repère pour les Japonais et les touristes. L'objectif à long terme est d'en faire un stade multi-usage.



Figure 42: Photographie du Tokyo Metropolitan Gymnasium. Source: Martijn Giebels, s.d.
<https://architectureofthegames.net>

2. TOKYO METROPOLITAN GYMNASIUM

Fumihiko Maki
 1952 – 1990 (rénovation)

Localisation : Shibuya, Tokyo – Zone Héritage

Capacité : 7 000 places

Héritage des Jeux de 1964

Discipline : Tennis de table

Notes : Bâti en 1952 puis rénové par un illustre architecte japonais lauréat du prix Pritzker, le gymnase est un édifice important dans la ville. Il a accueilli de nombreux événements internationaux de grande envergure.

Reconversion : Le bâtiment, propriété du gouvernement, semble être un exemple de reconversion réussi. De la moitié du siècle passé jusqu'à aujourd'hui, il a accueilli des manifestations de plusieurs natures, sportives ou culturelles. Déjà en 1964, il a accueilli les compétitions de gymnastiques. Une piscine dont le sol est modulable permet la multiplicité des usages, aquatiques ou non. À l'avenir, le gouvernement veut continuer à proposer sa polyvalence pour des compétitions sportives et des représentations culturelles.



Figure 43: Photographie du Yoyogi National Stadium. Source. CMD Ingenieros, s.d.
<https://architectuul.com/>

3. YOYOGI NATIONAL STADIUM

Kenzo Tange
 1963

Localisation : Shibuya, Tokyo – Zone Héritage

Capacité : 10 000 places

Héritage des Jeux de 1964

Discipline : Handball

Notes : Cette oeuvre majeure dans l'histoire de l'architecture de la ville a été construite pour les Jeux Olympiques de 1964 et s'est révélée être le symbole de l'édition. K.Tange, prix Pritzker et icône de l'architecture moderniste, a fait preuve d'une véritable prouesse d'ingénierie avec son toit suspendu et l'objet était le témoin du renouveau de la ville d'après-guerre. Un pavillon similaire a été bâti juste à côté.

Reconversion : Issu de l'héritage des Olympiades de 1964, l'édifice a accueilli les compétitions de natation avant d'être reconverti pour accueillir des compétitions « terrestres » plus populaires au Japon telles que celles de Hockey ou de basket-ball. Une fois de plus, la pluralité des usages permet davantage d'utilisation. À l'avenir, le stade continuera d'accueillir des événements sportifs de la sorte pour faire perdurer l'héritage du passé.

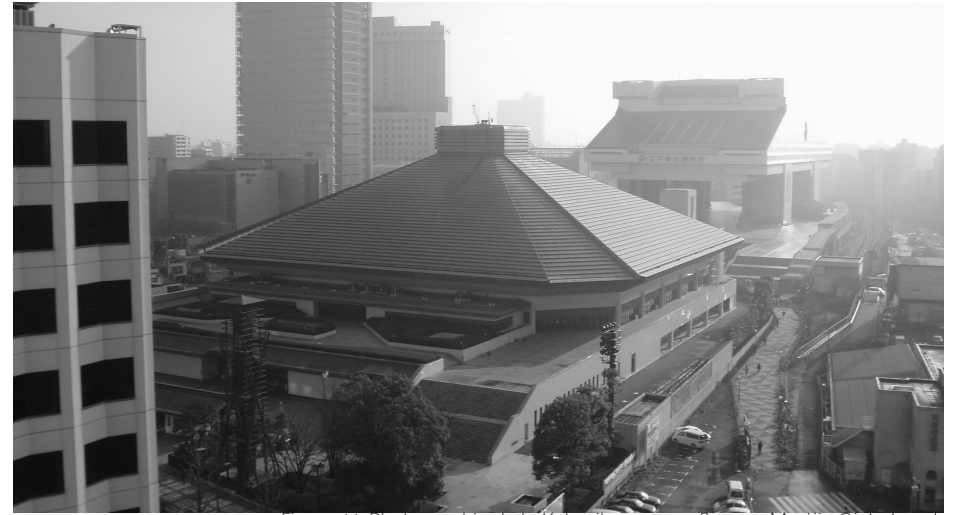


Figure 44: Photographie de la Kokugikan arena. Source. Martijn Giebels, s.d.
<https://architectureofthegames.net>

4. KOKUGIKAN ARENA

Kajima Corporation
 1985

Localisation : Sumida, Tokyo – Zone Héritage

Capacité : 7 300 places

Bâtiment existant

Discipline : Boxe

Notes : Bâtiment d'un cabinet tokyoïte important qui accueille des compétitions de Sumo et de catch toute l'année. À l'extérieur comme à l'intérieur, des références sont faites à l'architecture traditionnelle japonaise. Ce qui en fait un édifice prisé pour ce genre de compétitions, aussi grâce à la place privilégiée du spectateur dont la vue est plongeante sur le ring.

Reconversion : L'arène est utilisée depuis plus de 35 ans maintenant et continuera à accueillir diverses compétitions à l'avenir. Les Jeux olympiques n'ont pas affecté son fonctionnement et aucune reconversion ne sera nécessaire. Les moyens mis en place pour accueillir les compétitions de boxe ont donc été faibles et le devenir du bâtiment est assuré.



Figure 45: Photographie du Nippon Budokan de Tokyo. Source. Martijn Giebels, s.d.
<https://architectureofthegames.net>

5. NIPPON BUDOKAN

Mamoru Yamada
1964

Localisation : Chiyoda, Tokyo – Zone Héritage

Capacité : 14 000 places

Héritage des Jeux de 1964

Disciplines : Judo + karaté

Notes : Le bâtiment est un des plus iconiques budokan, soit un établissement des arts martiaux, du centre-ville. Il est donc destiné à accueillir des compétitions d'arts martiaux et a été construit à cet effet. Outre cet usage, il a aussi accueilli des représentations culturelles et des concerts avec notamment la venue des Beatles. L'architecture est influencée par les méthodes traditionnelles de construction japonaises.

Reconversion : Le dojo, bâti pour les Jeux olympiques de 1964 connaît depuis lors, un taux d'occupation important. La pluralité des usages et l'adaptabilité de l'espace fait qu'il fonctionne toujours aujourd'hui. À l'avenir, il continuera à accueillir des compétitions sportives et des concerts. Aucune reconversion ne sera nécessaire pour continuer de fonctionner comme il le faisait avant.



Figure 46: Photographie du Tokyo International forum. Source. Martijn Giebels, s.d.
<https://architectureofthegames.net>

6. TOKYO INTERNATIONAL FORUM

Rafael Viñoly
1996

Localisation : Chiyoda, Tokyo – Zone Héritage

Capacité : 5 000 places

Bâtiment existant

Discipline : Soulevé de poids

Notes : Lieu de conférence, d'exposition et de spectacle érigé grâce à une structure d'acier et une enveloppe en verre. Les quatre bâtiments qui le composent n'étaient pas destinés à accueillir des événements sportifs mais fonctionnent au quotidien comme des lieux culturels. L'architecture imaginée par le bureau suédois est moderne et l'aile principale est une tour de quatorze étages, qui se fond dans les gratte-ciel avoisinants.

Reconversion : À l'avenir, le complexe continuera de régir sa fonction culturelle. L'adaptabilité des espaces permet d'assurer plusieurs fonctions, notamment sportive et la reconversion ne sera donc pas nécessaire, car les J.O. n'ont pas eu d'influence sur les espaces intérieurs ou extérieurs. Son positionnement stratégique fait qu'il sera aisément réinvesti.



Figure 47: Photographie de l'equestrian park. Source. Martijn Giebels, s.d. <https://architectureofthegames.net>

7. EQUESTRIAN PARK

/

1940 – 2019 (extension)

Localisation : Setagaya, Tokyo – Zone Héritage

Capacité : 9 300 places

Héritage des Jeux de 1940 et de 1964

Discipline: Épreuves équestres

Notes : Construit pour les Jeux de 1940, finalement annulés, le parc équestre a finalement été hôte des épreuves de 1964. Il a notamment servi à promouvoir l'équitation et les jockeys au Japon pendant le siècle précédent. Il a récemment été rénové et étendu pour les Jeux de 2020(+1).

Reconversion : L'arène est utilisée depuis plus de 80 ans maintenant et continuera d'accueillir des compétitions équestres à l'avenir. Les moyens utilisés pour permettre aux épreuves de s'y dérouler ont été minimes et durent. Les récents travaux ont permis au lieu de se moderniser et ainsi de persister dans les années à venir. Aucune reconversion n'est nécessaire, car le parc continuera à remplir les mêmes fonctions que précédemment.

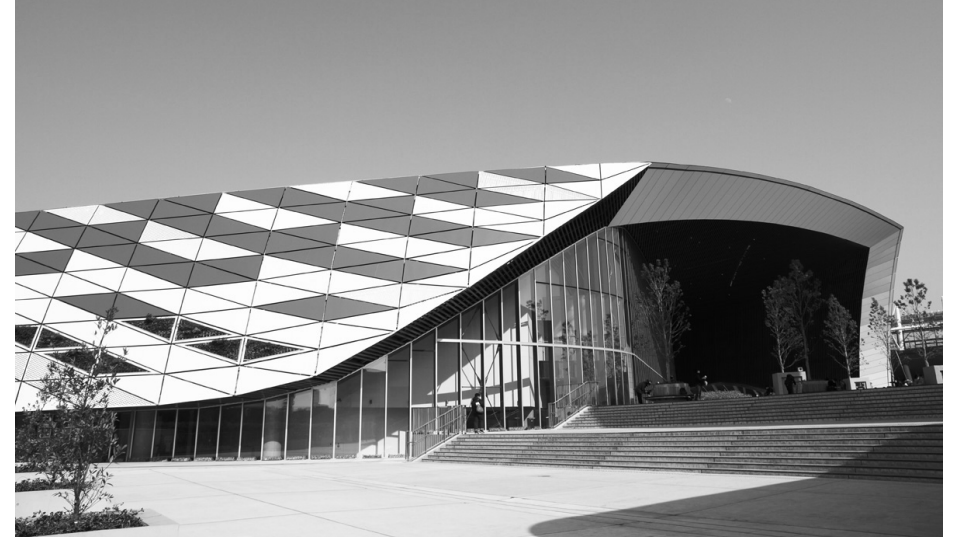


Figure 48: Photographie du Musashino forest sport plaza. Source. Wikimedia Commons, s.d. <https://architectureofthegames.net>

8. MUSASHINO FOREST SPORT PLAZA

Nihon Sekkei Inc

2017

Localisation : Chofu, Tokyo – Zone Héritage

Capacité : 10 000 places

Nouvelle construction pour les Jeux, pas

Disciplines : Badminton, pentathlon moderne

Notes : Bâtiment offrant beaucoup de possibilités d'utilisation car composé de terrains de sport, piscine, salle de fitness et café, situé au cœur d'un parc d'infrastructures sportives. Il a été le premier nouveau site à être fini pour les Jeux et le caractère durable a été envisagé.

Reconversion : Nouvelle infrastructure pour les jeux, il a fallu justifier et envisager la reconversion de ce complexe sportif à la pointe. Dès maintenant, elle offre aux habitants de la capitale diverses possibilités d'utilisations sportives. La reconversion semble réussie un an après, car le programme des événements est dense et l'occupation des lieux quasi-permanente. Or, ce sont les infrastructures offertes au public qui fonctionnent, mais toujours très peu de manifestations à plus grande échelle, incluant des spectateurs sont organisées. Les infrastructures sportives peuvent donc être justifiées tandis que les moyens (300 000 millions d'euros) mis en place pour les héberger et le caractère grandiose des lieux peinent à prouver leur nécessité.



Figure 49: Vue aérienne du Tokyo Stadium. Source, Goggle earth, 2022. <https://google.com/earth>.

9. TOKYO STADIUM

Nihon Sekkei Inc
2001

Localisation : Chofu, Tokyo – Zone Héritage

Capacité : 48 000 places

Bâtiment existant

Disciplines : Football, pentathlon moderne, rugby

Notes : Situé juste à côté du Musashino forest sport plaza et imaginé par le même architecte, le stade accueille les matchs de deux équipes de football tout au long de l'année. L'ensemble forme un complexe complet, repère pour les sportifs de l'ouest de la ville. Il a été l'hôte de diverses compétitions et diverses représentations culturelles, depuis maintenant 20 ans.

Reconversion : Le stade étant le repère de plusieurs équipes sportives continuera d'exercer la même fonction après les Jeux. Peu de moyens ont été mis en place pour l'adapter à la venue des Olympiades, il constitue donc un exemple réussi de l'utilisation d'infrastructure existante pour l'accueil d'un événement éphémère. L'adaptabilité de l'espace permet aussi à des événements culturels de s'y organiser, assurant donc l'occupation du site.



Figure 50: Photographie du Musashino mori park. Source, s.d. <https://enjapantravel.com>

10. MUSASHINO NO MORI PARK

/
2020

Localisation : Chofu, Tokyo – Zone Héritage

Capacité : /

Site temporaire

Discipline : Cyclisme (départ)

Notes : Le parc qui héberge le musashino sport a été le lieu de départ de la course cycliste olympique, sans infrastructure conséquente.

Reconversion : Le site est à ce jour, vierge de toute infrastructure olympique car pensé pour être totalement temporaire. La reconversion a donc été totale, les Jeux n'ont laissé aucune trace et n'ont nécessité que très peu de moyens. Le parc est redevenu un espace vert au coeur de la ville.

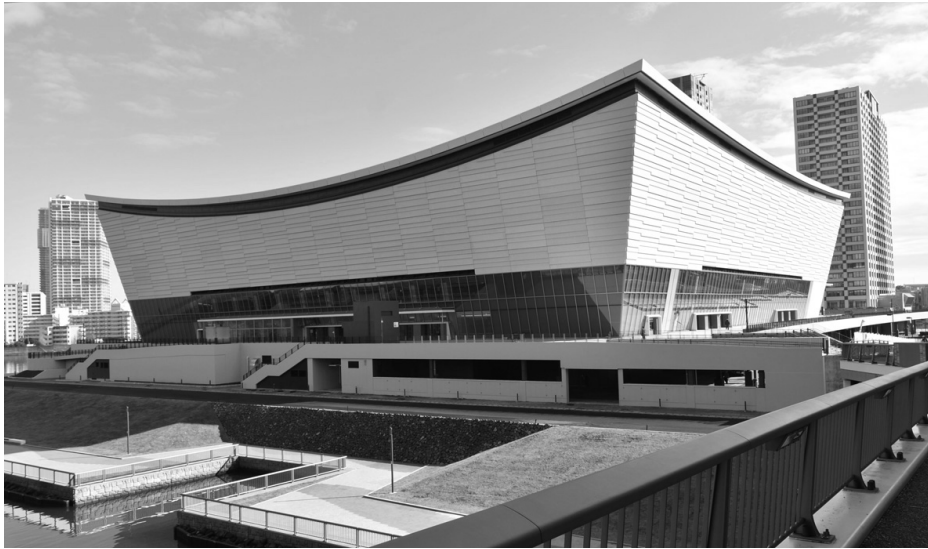


Figure 51: Photographie de l'Ariake Arena. Source. Wikimedia Commons, s.d. <https://architectureofthegames.net>

11. ARIAKE ARENA

Kume Sekkei

2019

Localisation : Koto, Tokyo – Zone Baie

Capacité : 15 000 places

Nouvelle construction pour le Jeux

Discipline : Volley-ball

Notes : Nouveau bâtiment permanent dont la toiture convexe représente une vague. Il se situe sur une île artificielle de la baie de Tokyo. D'une architecture encore une fois iconique, il aura coûté aux autorités japonaises plus de 310 millions d'euros.

Reconversion : L'arène a suscité beaucoup de débats quant à la pertinence de sa construction et de son utilité qui a été peu justifiée par le gouvernement commanditaire. En effet, les épreuves de volley-ball auraient pu être organisées dans d'autres infrastructures aménagées en conséquence et qui existe depuis plusieurs années (De Zeen, 2021). Néanmoins, l'Ariake Arena devrait accueillir des événements sportifs et culturels à l'avenir dans un quartier en développement qui n'en possédait pas encore.

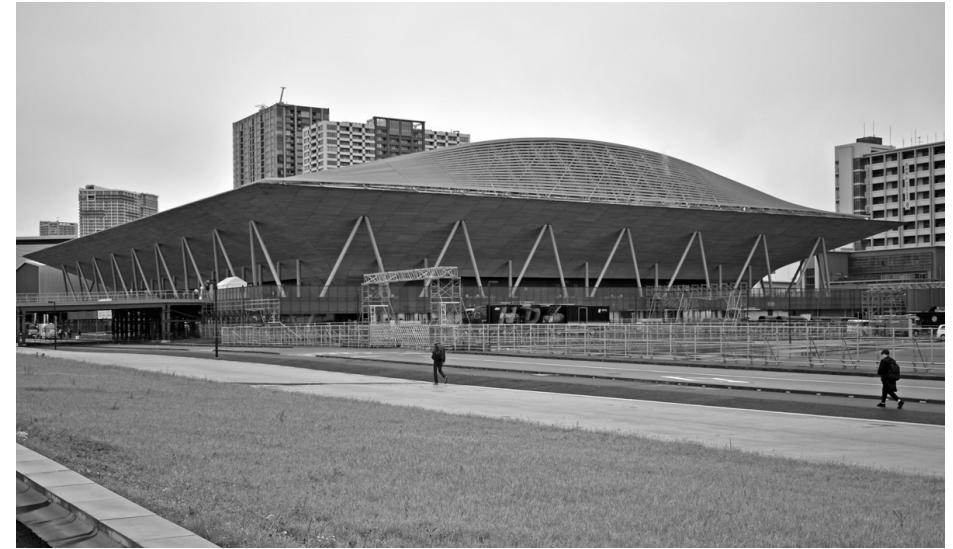


Figure 52: Photographie de l'Ariake Gymnastics centre. Source. Wikimedia Commons, s.d. <https://architectureofthegames.net>

12. ARIAKE GYMNASTICS CENTRE

Nikken Sekkei, + Shimizu Corporation

2019

Localisation : Koto, Tokyo – Zone Baie

Capacité : 12 000 places

Nouvelle construction pour le Jeux, supposée être temporaire

Discipline : Gymnastique

Notes : Nouveau bâtiment permanent, voisin de l'Ariake Arena, qui rappelle un navire flottant. Il se situe également sur l'île artificielle de la baie de Tokyo. Pour une infrastructure imaginée comme temporaire, il aura tout de même coûté 110 millions d'euros aux autorités japonaises. Le toit à ossature bois est une des plus grandes du monde avec ses 90 mètres de portée et l'atmosphère intérieure rappelle l'architecture traditionnelle japonaise.

Reconversion : L'objectif initial était un de construire un site qui serait démantelé après les Jeux de 2020(+1). Cependant, il a été décidé qu'il serait conservé jusqu'en 2030 au minimum et est désormais un centre de congrès. Le futur du bâtiment était donc envisagé pour cet édifice qui nécessitait 100 000 m² de surface. Il est cependant difficile d'imaginer que le démantèlement de celui-ci puisse être une véritable solution durable plutôt qu'une volonté de la ville d'avoir une nouvelle infrastructure symbolique dans ce nouveau quartier.



Figure 53: Photographie de l'Ariake Tennis centre. Source. Guilhem Vellut, s.d. <https://architectureofthegames.net>

13. ARIAKE TENNIS CENTRE

Kenchiku mode kenkyujo

1987

Localisation : Koto, Tokyo – Zone Baie

Capacité : 10 000 places

Bâtiment existant

Discipline : Tennis

Notes : Le complexe se situe lui aussi au coeur de l'île Ariake et accueille tout au long de l'année des compétitions de tennis sur ses courts couverts. Dans le passé, il a aussi servi à d'autres activités culturelles, sportives ou encore médiatiques. Sa particularité est d'avoir un toit rétractable, ce qui fait de lui un lieu très prisé pour divers événements, car cet atout est très rare pour un stade de tennis. De nombreux courts de tennis extérieurs bordent ses alentours et ont été construits pour les Jeux.

Reconversion : Le centre de Tennis est en service depuis des années et continuera à accueillir le même type d'événements dans les années qui arrivent. La reconversion est donc assurée et les Jeux auront permis une modernisation conséquente de ce bâtiment et de l'entièreté du complexe. Des moyens conséquents ont donc été mis en place avec l'addition de nombreuses places assises qui sont restées vides.



Figure 54: Photographie de l'Ariake urban sports park. Source. Tokyo 2020, s.d. <https://twitter.com>

14. ARIAKE URBAN SPORTS PARK

/
2020

Localisation : Koto, Tokyo – Zone Baie

Capacité : 6 600 + 7 000 places

Site temporaire

Disciplines : BMX + Skateboard

Notes : Le parc sportif est un ensemble d'aménagements dans le complexe d'Ariake. On y trouve uniquement des tribunes et un parc de rampes pour le BMX et le skateboard.

Reconversion : Le parc s'est implanté sur un terrain vague et a été entièrement démantelé après les Jeux. Il est redevenu un espace libre de la même nature qu'auparavant. Les J.O. n'ont donc laissé aucune trace d'infrastructure et très peu de moyens ont été nécessaires.



Figure 55: Photographie de l'Odaiba marine park. Source: Martijn Giebels, s.d. <https://architectureofthegames.net>

15. ODAIBA MARINE PARK

/
1975

Localisation : Minato, Tokyo – Zone Baie

Capacité : 5 500 places

Site temporaire

Disciplines : Triathlon, natation de fond

Notes : Parc bordé par la baie de Tokyo se situant sur une île artificielle de la baie. Il a été le lieu de départ de deux compétitions sportives incluant de la natation. Au quotidien, il est un lieu touristique populaire de détente.

Reconversion : Le parc n'a pas été modifié sur le long terme par la tenue des Jeux olympiques, car les uniques infrastructures étaient temporaires. Comme pour les autres sites temporaires, la reconversion a donc été totale avec une économie de moyens. Le parc est redevenu un espace de plage au coeur de l'île d'Odaiba.



Figure 56: Photographie du Shiodome. Source: Tokyo 2020, s.d. <https://tokyocheapo.com>

16. SHIODOME PARK

/
1974

Localisation : Shinagawa, Tokyo – Zone Baie

Capacité : 12 000 places

Site temporaire

Discipline : Beach-Volley

Notes : Le parc, qui a accueilli les rencontres de beach-volley durant les Jeux est un lieu populaire pour les touristes et habitants de Tokyo. Il est situé dans la Baie de Tokyo, sur une des îles artificielles et jouit d'une situation stratégique en bordure d'eau.

Reconversion : Une nouvelle fois, il s'agissait d'une mise en place temporaire pour la venue des Jeux. Aujourd'hui, le site est vierge de toute empreinte olympique et peut continuer de fonctionner comme il le faisait avant. Les Jeux n'ont pas eu d'effet négatif sur cet espace de qualité au coeur de la capitale.



Figure 57: Photographie de l'Aomi urban sports. Source: Arne Museler, s.d. <https://olympics.fandom.com>

17. AOMI URBAN SPORTS

/
1975

Localisation : Koto, Tokyo – Zone Baie

Capacité : 7 100 places

Site temporaire

Disciplines : Basketball 3x3, escalade

Notes : Aménagements temporaires dans un nouveau parc de la Baie de Tokyo, dans le district d'Aomi. Les infrastructures sont situées stratégiquement juste à côté du village olympique.

Reconversion : Encore un exemple de site temporaire qui est vierge de toute installation aujourd'hui. Les Jeux n'auront pas laissé de traces pour ce parc de la Baie. Il a une nouvelle fois été question d'économie de moyen, de durabilité et de stratégie de reconversion.



Figure 58: Photographie de l'Oï hockey stadiul. Source: Uta Mukuo, 2019. <https://architectureofthegames.net>

18. OI HOCKEY STADIUM

/
2019

Localisation : Shinagawa, Tokyo – Zone Baie

Capacité : 15 000 places

Nouvelle construction pour le Jeux

Discipline : Hockey

Notes : Le nouveau stade de hockey sur gazon est un des seuls équipements sportifs de ce genre dans la capitale. Il est considéré comme durable car sa surface de jeu bleu vif, est conçue à partir de bioplastiques (polyéthylène) provenant de matières premières renouvelables, dont de la canne à sucre.

Reconversion : Dans le futur, le complexe devra continuer à accueillir des compétitions de Hockey bien que le sport soit peu pratiqué par les Japonais. Il est aussi possible d'y organiser des compétitions d'autres sports praticables à l'extérieur. À long terme, le succès de sa reconversion dépendra de l'attrait des habitants pour le sport car en plus de devoir occuper le terrain, il faudra remplir également les 15 000 places en tribune pour pouvoir justifier totalement la construction du stade.



Figure 59: Photographie du Sea Forest cross-country course. Source. Tokyo 2020, s.d. <https://architectureofthegames.net>

19. SEA FOREST CROSS-COUNTRY COURSE

/
2016

Localisation : Koto, Tokyo – Zone Baie

Capacité : 16 000 places

Site temporaire

Discipline : Cross-country équestre

Notes : Parc bordé par la baie de Tokyo se situant sur une île artificielle de la baie. Il a été le lieu de départ de deux compétitions sportives incluant de la natation. Au quotidien, il est un lieu touristique populaire de détente.

Reconversion : Le parc n'a pas été modifié sur le long terme par la tenue des Jeux olympiques, car les uniques infrastructures étaient temporaires. Comme pour les autres sites temporaires, la reconversion a donc été totale avec une économie de moyens.



Figure 60: Photographie du Sea forest waterway. Source. Tokyo 2020, s.d. <https://tokyo2020.coni.it>

20. SEA FOREST WATERWAY

/
2019

Localisation : Koto, Tokyo – Zone Baie

Capacité : 12 800 places + 16 000 places

Nouvelle construction pour le Jeux

Disciplines : Canoe, aviron

Notes : Lieu de compétition voisin du Sea Forest cross-country court, soit situé dans la baie de Tokyo. Un canal a été construit ainsi que des aménagements sur les bords de rive.

Reconversion : Les travaux ont été conséquents pour l'accueil de ces deux disciplines. L'impact sur la Baie est irréversible, car un bassin a été créé avec la construction d'un rétenteur d'eau. À l'avenir, le lieu doit continuer d'accueillir des compétitions aquatiques et sera ouvert au public. Les tribunes peuvent accueillir énormément de spectateurs, reste à savoir si l'attrait pour du public japonais pour ces sports pourra justifier la permanence des installations.



Figure 61: Photographie du Kasai Canoe Slalom centre. Source. Tokyo Metropolitan Government, 2019. <https://architectureofthegames.net>

21. KASAI CANOE SLALOM CENTRE

/
2019

Localisation : Koto, Tokyo – Zone Baie

Capacité : 7 500 places

Nouvelle construction pour le Jeux

Discipline : Slalom canoe

Notes : Bassin artificiel construit sur une des îles artificielles de la Baie. Viennent s'y adjoindre de nombreuses places pour les spectateurs.

Reconversion : Le lieu ne sera l'hôte que d'une seule discipline olympique, mais a nécessité énormément d'espace et de moyens pour être aménagé. Bien que le Japon envisage sa reconversion en l'ouvrant au public et en y organisant de futures compétitions de slalom, pas sûr que cela ne justifie l'ampleur des travaux.



Figure 62: Photographie du Yumenoshima park archery field. Source. Masa Takaya, 2019. <https://architectureofthegames.net>

22. YUMENOSHIMA PARK ARCHERY FIELD

/
2019

Localisation : Koto, Tokyo – Zone Baie

Capacité : 5 600 places

Nouvelle construction pour le Jeux

Discipline : Arc

Notes : Le site a été construit sur une île appelée « dream island » et seule une ponctuelle installation bâtie est permanente.

Reconversion : Le champ de tir n'a pas nécessité énormément de moyens pour être construit. Les autorités l'ont rendu permanent pour promouvoir le tir à l'arc et devenir un lieu d'entraînement pour un sport peu répandu dans le pays. Il accueillera aussi de futures compétitions qui pourront tenter de rendre légitime la permanence des installations.



Figure 63: Photographie du Tokyo aquatics centre. Source. Wikimedia Commons, s.d. <https://architectureofthegames.net>

23. TOKYO AQUATICS CENTRE

Yamashita Sekkei + Tange Associates

2020

Localisation : Koto, Tokyo – Zone Baie

Capacité : 15 000 places

Nouvelle construction pour le Jeux

Disciplines : Natation, plongée, natation artistique

Notes : Cette imposante réalisation est notamment celle du fils de l'architecte principal des Jeux de 1964, Kenzo Tange. Paul Tange a conçu cet édifice en pyramide inversée qui est un des sites phares de l'édition dont la facture s'élève à plus de 471 millions d'euros. Les architectes avaient la volonté de mimer la culture japonaise en s'inspirant des origamis et y ont intégré trois nouveaux bassins.

Reconversion : L'objectif des autorités est de continuer à utiliser ces installations au mieux et d'y accueillir diverses compétitions de nage. Cependant, les moyens nécessaires semblent disproportionnés par rapport à son utilisation post-olympiques. Le caractère grandiose du lieu laisse deviner la volonté de promouvoir l'image de la ville. Bien que le nombre de sièges soit réduit après les jeux à 5 000, les moyens dépensés seront quant à eux bien permanents et conséquents. Il est également étonnant de noter que le site est voisin du Tatsumi water polo center qui contient lui aussi toutes les infrastructures qui auraient été nécessaires à ces épreuves.



Figure 64: Photographie du Tatsumi water-polo centre. Source. 江村のとくろう, s.d. <https://architectureofthegames.net>

24. TATSUMI WATER POLO CENTRE

Mitsuru Senda Environment Design Institute

1993

Localisation : Koto, Tokyo – Zone Baie

Capacité : 4700 places

Bâtiment existant

Discipline : Water-polo

Notes : Le centre existant, voisin du Tokyo Aquatics center est un emblème architectural de la Baie de Tokyo. Depuis sa création, il a accueilli de nombreuses compétitions de natation internationales et japonaises. Son architecture particulière, faite de demi-cercles, lui confère un attrait particulier.

Reconversion : Le centre fonctionne depuis presque 30 ans et semble être correctement équipé. Les Jeux olympiques ont permis de le promouvoir sans modifier son apparence intérieure ou extérieure et peu de moyens ont été nécessaires. L'offre de différents bassins de nage et de plongeurs laisse perplexe quant à la pertinence des moyens utilisés pour construire le Tokyo Aquatics center. À l'avenir, il continuera d'accueillir diverses compétitions, bien que le site plus récent devrait être préféré pour son image de marque pour la ville.



Figure 65: Photographie du Makuhari messe hall. Source. Wikimedia Commons, s.d. <https://architectureofthegames.net>

25. MAKUHARI MESSE HALL

Fumihiko Maki

1989 – 1997

Localisation : Chiba, Tokyo – Zone Baie

Capacité : 10 000 + 8 000 places

Bâtiment existant

Disciplines : Taekwondo, escrime, lutte

Notes: Centre de convention contenant de nombreux halls événementiels et d'expositions, accueille chaque année divers événements culturels ou artistiques. Les 200 000 m² de surface ont été mis à profit pour accueillir diverses disciplines olympiques qui ne nécessitaient pas d'infrastructures spéciales.

Reconversion: Le centre n'a pas du tout été modifié sur le long terme par la tenue des Jeux olympiques. Peu de moyens ont donc été nécessaires à l'organisation de ces disciplines et l'absence de spectateurs n'a pas engendré des nouvelles constructions restées désespérément vides. Le Makuhari messe hall remplit la même fonction depuis 30 ans et continuera sur cette voie dans le futur.



Figure 66: Tsurigasaki Beach Surfing Venue. Source. Uta Mukuo, s.d. <https://architectureofthegames.net>

26. TSURIGASAKI SURFING BEACH

/

/

Localisation : Chiba

Capacité : 6 000

Site temporaire

Discipline : Surf

Notes : Le site se situe lui aussi à une centaine de kilomètres de Tokyo. La plage permet de surfer tout au long de l'année et accueille la première compétition dans la discipline dans l'histoire des Jeux.

Reconversion : Le lieu a été choisi car il bénéficie de conditions favorables à la pratique du sport. Aucune infrastructure temporaire n'a modifié le site et donc la réflexion sur la reconversion n'a pas été nécessaire pour les autorités.



Figure 67: Photographie du Saitama super arena. Source: Kakidai, s.d. <https://architectureofthegames.net>

27. SAITAMA SUPER ARENA

Dan Meis + Ellerbe Becket + Nikken Sekkei
2000

Localisation : Saitama

Capacité : 21 000 places

Bâtiment existant

Discipline : Basketball

Notes : Le complexe se compose de plusieurs salles pouvant accueillir diverses fonctions sportives, culturelles ou événementielles. Il est l'un des plus grand site polyvalent intérieur au monde et son hall principal a accueilli les matchs de basketball durant les Jeux. Bien qu'il soit délocalisé du centre de Tokyo, les organisateurs ont décidé d'exploiter ce site aux infrastructures intéressantes et à l'architecture iconique.

Reconversion : Le Saitama Super arena continuera à l'avenir de proposer divers événements. Il constitue donc un exemple réussi de l'utilisation d'infrastructure existante pour l'accueil d'un événement éphémère, car peu de moyens ont été nécessaires. L'adaptabilité de l'espace permet aussi à d'assurer l'occupation du site comme c'était le cas avant les Jeux.



Figure 68: Photographie de l'Asaka shooting range. Source: Shugo Takemi, 2017. <https://architectureofthegames.net>

28. ASAKA SHOOTING RANGE

/
/

Localisation : Nerima city, Tokyo

Capacité : 3 200 + 3 000 places

Site temporaire, même emplacement que 1964

Discipline : Tir

Notes : Champ de tir sur terrain vague au nord de la ville de Tokyo. Le lieu a déjà accueilli les mêmes épreuves pour les Jeux de 1964. Les forces japonaises y disposent d'un centre d'information.

Reconversion : Le champ de tir existe depuis des années et très peu d'aménagements y ont été faits. Les quelques infrastructures nécessaires à la tenue des Jeux sont temporaires et le site est réutilisable après, sans avoir été modifié ou sans avoir nécessité beaucoup de moyens.



Figure 69: Photographie du Kasumigaseki country club. Source. ©Tokyo 2020, s.d. <https://architectureofthegames.net>

29. KASUMIGASEKI COUNTRY CLUB

/
1929

Localisation : Kawagoe, Saitama

Capacité : 25 000 places

Site existant

Discipline : Golf

Notes : Parcours de Golf situé à 50 kilomètres au nord de Tokyo. Lieu de nombreux tournois, il est prisé pour son caractère naturel.

Reconversion : Le parcours existe déjà depuis plus de 90 ans et continuera d'accueillir des amateurs de la discipline après l'édition de 2020. Aucune reconversion n'était donc à prévoir et très peu de moyens ont été nécessaires pour la mise en place du tournoi.



Figure 70: Photographie de l'Enoshima yacht harbour. Source. Getty Images, s.d. <https://olympics.com/>

30. ENOSHIMA YACHT HARBOUR

/
1964

Localisation : Enoshima, Kanagawa

Capacité : /

Site temporaire, même emplacement que 1964

Discipline : Voile

Notes : Construit dans la baie de Sagami, voisine de Tokyo, le port d'Enoshima a été précédemment développé pour les Jeux de 1964. Il est l'un des plus grands ports public du Japon et sert de lieu d'accueil de plusieurs compétitions internationales tout au long de l'année.

Reconversion : Le port n'a pas été modifié sur le long terme par la tenue des Jeux olympiques, car les uniques infrastructures étaient temporaires. Comme pour les autres sites temporaires, le retour à la normale a donc été total avec une économie de moyens pour la tenue de ces courses de voile.

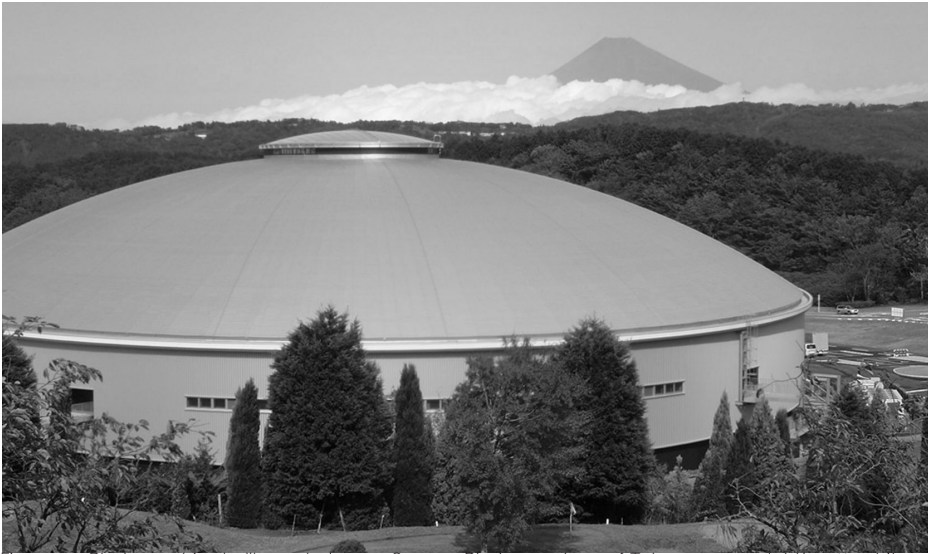


Figure 71: Photographie de l'Izu velodrome. Source. Photo courtesy of Tokyo 2020, s.d. <https://architectureofthegames.net>

31. IZU VELODROME

Gensier architects

2011

Localisation : Izu

Capacité : 3 600 places

Bâtiment existant

Discipline : Cyclisme sur piste

Notes : Le vélodrome se situe à Izu, une ville à 130 kilomètres à l'ouest de Tokyo. En plus d'être assez récent, il bénéficie d'une piste en bois, ce qui est rare au Japon.

Reconversion : D'abord, les autorités olympiques avaient prévu de construire un vélodrome provisoire sur le complexe d'Ariake. Cependant, suite à une volonté de réduction des coûts, ils ont préféré se servir de celui d'Izu qui remplissait les critères pour les courses sur piste. Le site a donc bénéficié d'une importante rénovation, mais aucune nouvelle infrastructure n'a été construite dans le centre de Tokyo. On voit ici la volonté de Tokyo d'économie de moyens.

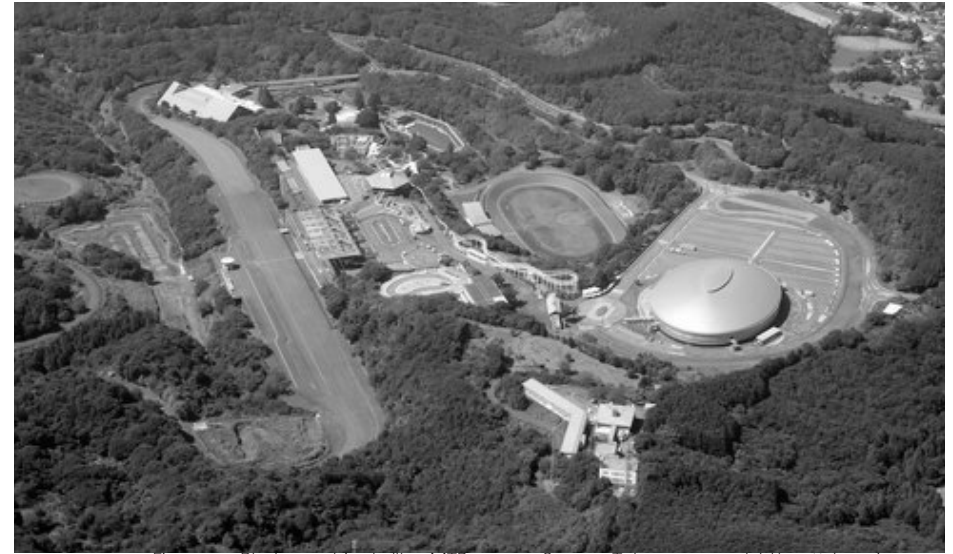


Figure 72: Photographie de l'Izu MTB course. Source. Tokyo 2020, s.d. <https://olympics.com>

32. IZU MTB COURSE

/

/

Localisation : Izu

Capacité : 11 500 places

Site existant

Discipline : Vélo de descente

Notes : Le site se situe lui aussi à Izu et bénéficie d'un circuit de plus de 2,5 kilomètres de long. Il offre la possibilité de le parcourir, avec une vue imprenable sur le mont Fuji, tout au long de l'année.

Reconversion : Le parc a été choisi car il bénéficie, en plus du vélodrome, d'un circuit de descente depuis 2010. Il offre donc la possibilité d'accueillir l'épreuve sans nouvelle infrastructure et en économisant des moyens. Il continuera d'exercer ses fonctions à l'avenir.



Figure 73: Photographie du Fuji international speedway Source. Machu, s.d. <https://www.flickr.com>

33. FUJI INTERNATIONAL SPEEDWAY

/
1965 – 2005 (renovation)

Localisation : Sunto, Shizuoka

Capacité : 22000 places

Site existant

Discipline : Cyclisme sur route

Notes : Le circuit de Fuji est un des circuits majeurs du Japon car il a notamment accueilli les compétitions de Formule 1 à plusieurs reprises en plus d'autres compétitions internationales.

Reconversion : Le circuit continue d'accueillir des compétitions après les Jeux et aucune modification majeure n'est à signaler. Les autorités ont donc fait le choix de jouer de celui-ci pour organiser l'épreuve de cyclisme sur route et donc de ne pas devoir bâtir de nouvelles infrastructures.



Figure 74: General view of the Fukushima Azuma Baseball Stadium. Source. ©Tokyo 2020, s.d. <https://architectureofthegames.net>

34. FUKUSHIMA AZUMA BASEBALL STADIUM

/
1986

Localisation : Fukushima

Capacité : 14 300 places

Site existant

Disciplines : Baseball, softball

Notes : Le stade est complètement délocalisé du centre de Tokyo car situé à Fukushima, à 300 kilomètres. Il est le lieu de nombreux matchs de baseball tout au long de l'année.

Reconversion : Le stade a été choisi car il offrait toutes les infrastructures nécessaires à la tenue du tournoi de baseball. Le comité organisateur a donc une nouvelle fois décidé d'utiliser cet édifice existant pour ne pas construire un nouveau stade de baseball qui manquait à Tokyo malgré la distance qui le sépare du centre, preuve de volonté de profiter de l'héritage et du patrimoine japonais.



Figure 75: Vue aérienne du Yokohama baseball stadium. Source. Google earth, s.d. <https://www.google.com/earth>

35. YOKOHAMA BASEBALL STADIUM

Shimizu Corporation + Taisei Corporation
1978 – 2007 (renovation)

Localisation : Yokohama

Capacité : 35 000 places

Bâtiment existant

Discipline : Baseball – softball

Notes : Deuxième stade hôte des matchs de Baseball et softball, lui aussi délocalisé de la capitale de 50 kilomètres. Il accueille tout au long de l'année des équipes nationales de baseball et est le premier stade polyvalent du Japon.

Reconversion : Le stade de Yokohama était tout à fait en état de pouvoir être le lieu d'organisation de match de baseball. Ainsi, il continuera dans le futur à exercer ses fonctions, sans avoir été modifié par la tenue des Jeux et en ayant permis à l'organisation de ne pas devoir construire un nouvel édifice.

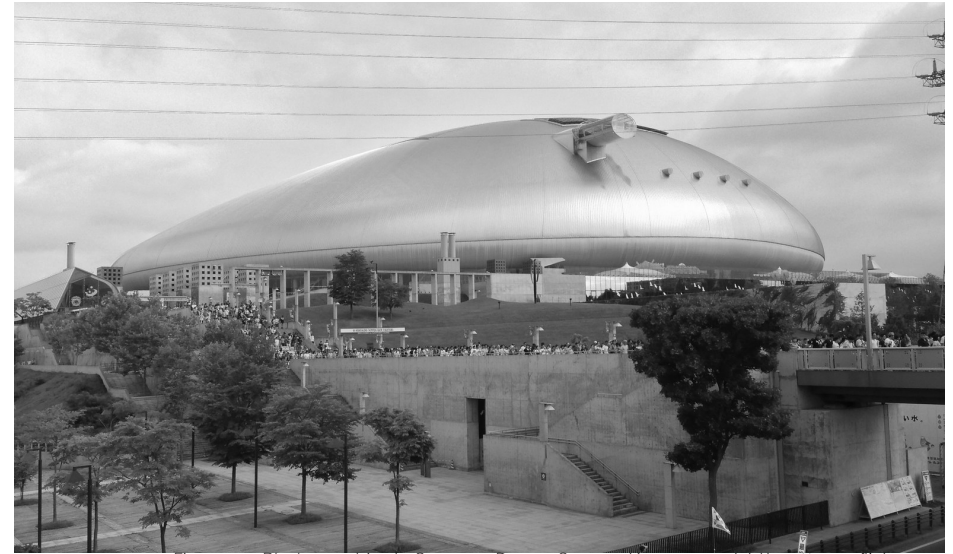


Figure 76: Photographie du Sapporo Dome. Source. Kanesue, s.d. <https://www.flickr.com>

36. SAPPORO DOME

Hiroshi Hara
2001

Localisation : Sapporo

Capacité : 41 000 places

Bâtiment existant

Discipline : Football

Notes : Le stade a été bâti pour la coupe du monde de 2002, organisée au Japon et en Corée. Il est aujourd'hui le stade de plusieurs clubs japonais de football et de baseball. Sa grande capacité a permis de recevoir des matchs de football pour les Jeux. Son architecture audacieuse est mêlée à un système d'ingénierie à la pointe permettant le changement de terrain.

Reconversion : Car il remplit sa fonction depuis 20 ans, la reconversion du site n'a pas été envisagée par le comité Olympique. Il continuera à être le lieu de plusieurs compétitions et la pluralité des équipements fait qu'il est plus facilement exploitable. Malgré la distance plus importante du centre de Tokyo, il constituait un site majeur exploitable et une possibilité d'économie de moyens.



Figure 77: Photographie du Sapporo odori park. Source: redlegs, s.d. <https://www.flickr.com>

37. SAPPORO ODORI PARK

/
1987

Localisation : Sapporo

Capacité : /

Site temporaire

Disciplines : Marathon, marche

Notes : Le parc se situe lui aussi dans la ville de Sapporo et ne présente pas de caractéristique sportive précise. Il a été choisi pour les épreuves de fond en raison de son climat plus frais.

Reconversion : Aucune infrastructure permanente n'a été installée dans la ville et donc la reconversion a été totale pour ce parc. Les épreuves ne nécessitent que peu d'aménagements et le parc suffisait. Il est redevenu un espace urbain vert après la tenue des Jeux.



Figure 78: Vue aérienne du Miyagi stadium. Source: Google earth, s.d. <https://www.google.com/earth>

38. MIYAGI STADIUM

Shoichi Haryu + Hitoshi Abe
2000

Localisation : Miyagi

Capacité : 49000 places

Bâtiment existant

Discipline : Football

Notes : Le stade est situé à près de 400 kilomètres au nord de la ville de Tokyo. Il a été utilisé durant la coupe du monde de football 2002 et bénéficie de deux équipes sportives locales tout au long de l'année. Son architecture particulière en croissant de lune fait de lui un lieu iconique au Japon.

Reconversion : Le stade a permis au comité Olympiques de jouir d'une infrastructure conséquente pour la tenue du tournoi de football. Il continuera à l'avenir d'accueillir des compétitions sans avoir été modifié par les Jeux.



Figure 79: Photographie de l'Ibaraki Kashima stadium. Source: Kzaral, 2020. <https://www.flickr.com>

39. IBARAKI KASHIMA STADIUM

Nikken Sekkei
1993

Localisation : Kashima, Ibaraki

Capacité : 40 000 places

Bâtiment existant

Discipline : Football

Notes : Ce stade fait lui aussi partie des édifices d'accueil du tournoi de football et se situe lui aussi loin du centre-ville. Bâti par une des sociétés d'architecture mondiale les plus grandes, il est le stade référent d'une équipe japonaise de football.

Reconversion : Le lieu existant n'a pas nécessité d'aménagements majeurs pour la tenue des Jeux. Le nombre de stades nécessaires étant important, il a été choisi. Aucune reconversion de l'édifice n'est donc à prévoir en raison des Jeux.



Figure 80: Photographie du Saitama stadium. Source: Ocdp, 2012. <https://fr.m.wikipedia.org>

40. SAITAMA STADIUM

Azusa Architects Group
2001

Localisation : Saitama

Capacité : 64 000 places

Bâtiment existant

Discipline : Football

Notes : Héritage de la coupe du monde de football 2002, il est un édifice majeur des Jeux par sa taille. En effet, il est l'un des plus grands complexes multi-fonctions du Japon. Lui aussi accueille une équipe de football tout au long de l'année.

Reconversion : Le lieu n'a pas non plus nécessité d'aménagements majeurs pour la tenue des Jeux. Aucune reconversion de l'édifice n'est donc à prévoir en raison des Jeux et son avenir sera égal à ses fonctions sportives et culturelles précédant les Olympiades.



Figure 81: Photographie de l'International stadium Yokohama. Source. Arne Mueseler, 2020. www.arne-mue-seler.com

41. INTERNATIONAL STADIUM YOKOHAMA

Matsuda Hirata Design + Tohata Architects & Engineers

1998

Localisation : Yokohama, Kanagawa

Capacité : 72 000 places

Bâtiment existant

Discipline : Football

Notes : Dernier stade utilisé pour le tournoi de football, il est le plus grand en termes de capacité du Japon. Il a lui aussi hébergé des matchs de la coupe du monde 2002 et est situé à une trentaine de kilomètres de la capitale.

Reconversion : Comme les autres stades, il continuera d'exercer ses fonctions après les Jeux. Les nombreux stades disponibles au Japon ont permis d'organiser le tournoi quasi uniquement dans des lieux existants et donc leur reconversion n'était pas à envisager pour les autorités.



Figure 82: Photographie de l'IBC/MPC. Source. Martijn Giebels, s.d. <https://architectureofthegames.net>

42. IBC/MPC (TOKYO BIG SIGHT)

AXS Satow

1996

Localisation : Koto, Tokyo – Zone Baie

Capacité : /

Bâtiment existant

Fonctions : Centre de diffusion et centre principal de presse.

Notes : Bien qu'elle ne soit pas une infrastructure sportive, la tour IBC/MPC a été un pôle majeur pour la tenue des Jeux. En effet, l'absence de spectateur a fait de la diffusion télévisée l'unique moyen d'assister aux compétitions. Ainsi, cet édifice multi-usages étant le plus grand centre de convention et d'exposition du Japon fait partie de cet inventaire, car il était le lieu principal des organes de presse et de la diffusion internationale.

Reconversion : Le Tokyo Big sight assure depuis plus de 25 ans un rôle culturel qu'il continuera d'exercer. Les aménagements nécessaires au Jeux olympiques n'ont pas modifié son organisation et les organisateurs n'ont donc pas dû réfléchir à sa reconversion.



Figure 83: Residential buildings and courtyard. Source. © Tokyo 2020, s.d. <https://architectureofthegames.net>

43. OLYMPIC VILLAGE

Nikken Sekkei
2020

Localisation : Chuo city,Tokyo – Zone Baie

Capacité : 18 000 lits dans 21 tours

Nouvelle construction pour les Jeux

Fonctions : Lieu de vie pour les athlètes, délégations et organes de presse.

Notes : Le village fait l'objet d'un chapitre du travail.

Retour et remarques suites à l'inventaire

Grâce à cet inventaire, on peut se rendre réellement compte de la volonté du comité organisateur d'utiliser l'héritage des Jeux de 1964 et du bâti existant pour ne pas entreprendre trop de travaux de construction. Cependant, ils sont les plus chers de l'histoire avec une facture qui n'a cessé de gonfler pour atteindre plus de 15 milliards d'euros (ARTE, 2021). Alors que le budget initial au moment de la candidature en 2013 était de 6,7 milliards d'euros (Le Soir, 2021), il a finalement vite été largement dépassé. Le report d'un an a lui aussi engendré des surcoûts estimés entre 2,8 et 5,6 milliards. On ne peut donc pas affirmer que le CIO et le gouvernement japonais ont su tirer profit du bâti existant pour minimiser les dépenses. En s'attardant sur certaines infrastructures, des questionnements peuvent apparaître.

Premièrement, car c'est le plus important, mais aussi le plus cher, il faut étudier le cas du stade Olympique de Kuma. Le symbole architectural, précédemment théorisé, a fait considérablement gonfler la facture définitive en raison de son histoire, de ces nombreux rebondissements et retards. Bien que le projet initial de Hadid ait été abandonné car jugé trop cher, celui de Kuma a lui aussi finalement nécessité des moyens financiers considérables pour atteindre 1,3 milliard d'euros (Henri, 2020). Ce dernier doit véritablement lever des questionnements de la part du grand public et de l'organisation. En effet, plusieurs possibilités s'offraient à la ville pour accueillir les cérémonies et servir de stade principal pour l'organisation de ces Jeux. Dans l'inventaire, on peut compter de nombreux stades qui auraient eu la possibilité de servir de stade Olympique. Évidemment, ils ne sont pas tous situés dans l'hyper-centre de Tokyo et certains sont totalement délocalisés, mais d'autres ne le sont pas du tout. Le « Tokyo Stadium » par exemple, situé dans le quartier de Chofu, est à peine à 30 kilomètres du village Olympique alors que le stade de Kuma est à plus de 10 kilomètres. Bien que les enjeux autour d'un emblème au coeur de la ville pour son image de marque ont été développés dans un chapitre précédent, il est difficilement justifiable d'un point de vue durable, écologique et économique de réquisitionner autant de moyens pour la construction d'un nouveau stade. Encore plus dans un pays où la culture du sport n'est pas bien ancrée (Collins, 2011). D'autant plus que dans la charte olympique, on trouve dorénavant ce paragraphe : « Dans le choix de l'emplacement, des lieux et des sites des Jeux olympiques, la priorité doit être donnée à l'utilisation de sites et d'infrastructures existants ou temporaires. La construction de nouveaux sites, ou infrastructures, permanents en vue de l'organisation des Jeux olympiques doit être envisagée uniquement sur la base de plans d'héritage durable » (CIO, 2020 p.74). L'héritage durable du Stade national Olympique sera évidemment à prouver dans le futur, mais sa première année d'existence ne joue pas en sa faveur. Le Tokyo Stadium et ses 480000 places aurait pu largement accueillir les cérémonies et remplir les différents rôles joués par le nouveau stade, il a lui même prouvé qu'il laissait à la ville héritage car il bénéficie notamment de deux clubs de football locataires et a aussi accueilli des matchs de la coupe du monde de rugby à 7. En parlant d'héritage justement, il s'avère que le nouveau stade s'implante sur le site exact de l'ancien. Le stade de 1964 trônait lui aussi au coeur de Shinjuku et offrait la possibilité à 50 000 personnes d'assister aux compétitions qui s'y déroulaient. Il est donc difficile, pour une raison supplémentaire de ne pas réagir à l'aberration écologique, économique et durable de la construction du nouveau stade. Dans le cadre de ce travail, il serait trop long de projeter une réhabilitation de l'arène de 1964 en incluant la possibilité d'agrandissement, mais cela constituerait un exercice très intéressant pour un TFE-projet.

Je soulignerai simplement qu'il est étonnant pour une ville comme Tokyo, dont le discours d'organisation est profondément basé sur la durabilité et l'utilisation de l'héritage, de n'avoir pas présenté de plan de rénovation de l'ancien stade (Tokyo appliquant City, 2012) et encore plus étonnant pour le CIO qui, conscient des enjeux, élise une ville qui n'a pas pris en compte ces considérations de réhabilitation.

Deuxièmement, ces considérations sont aussi applicables à d'autres infrastructures bâties pour l'événement et pour d'autres raisons. Notamment l'Ariake Arena dont la construction a été extrêmement coûteuse et dont la construction a mené à des rapports d'enquête d'ONG quant à l'utilisation de bois issu d'exploitation de forêts non-régulées (Rin, 2015). En effet, durant le processus de construction, plus de 123 000 panneaux contreplaqués ont été utilisés seulement pour le coffrage de béton de l'Ariake Arena et du stade Olympique. Dans ce rapport, on apprend aussi que 87 % de ces panneaux provenaient de Malaisie ou d'Indonésie. En plus de l'énergie grise catastrophique du béton, le bois utilisé pour le coffrage vient alourdir la note. Le discours de durabilité de ces nouvelles constructions est donc remis en doute par ces nouvelles révélations. Bien que les autorités japonaises mettent en avant l'utilisation du bois en structure pour diminuer son empreinte carbone, en s'intéressant au sujet, le béton qui s'y adjoint vient entacher la volonté d'écologie. Ce problème d'utilisation de contreplaqués issus de forêts étrangères se révèle être aussi vrai pour la construction du village notamment (Rin, 2015). Bien que les instances organisatrices démentent ces accusations des ONG, il est difficile de se convaincre qu'elles soient toutes faites à tort.

Premier bilan un an après, selon le CIO

Sur le site du CIO, un article nommé « Un an après les Jeux, c'est le début d'une nouvelle vie pour les sites de Tokyo 2020 » (2022) vient juste de paraître et tire un premier bilan de reconversion des sites après une année écoulée depuis la cérémonie de clôture. Bien que les sources soient officielles, car celles du Comité International Olympique, il est important de comprendre que la communication de cette organisation a toujours encensé les propos quant aux réussites des éditions et semble cacher certains détails de l'histoire, parfois moins glorieux. Néanmoins, il est cohérent de mentionner cet article, car il fait un bilan général intéressant. Cette partie du travail aurait pu se trouver dans le chapitre de conclusion, mais il m'a semblé intéressant de l'articuler avec l'inventaire élaboré.

On y apprend que le village olympique a été reconverti « avec succès », car le CIO se base sur les critères de réutilisation des bâtiments. La reconversion qui était prévue a été réalisée et les logements des athlètes sont désormais aménagés en 4 000 appartements qui devraient rapidement trouver preneur. Cela car « 1 500 habitants de Tokyo avaient déjà manifesté leur intérêt deux ans avant les Jeux ». Le foyer olympique au système énergétique avec alimentation à hydrogène est désormais équipé d'écoles, de magasins, des complexes, des centres pour personnes âgées et de restaurants pour créer un véritable village sur la baie de Tokyo. Les 100 000 mètres carrés sont désormais occupés par un quart d'espaces verts et bénéficient d'infrastructures de transport à la pointe. Au cœur de ce village, la place centrale commune était constituée de 40 000 pièces de bois empruntées aux différentes préfectures du Japon et celles-ci ont toutes été ré-acheminées vers leur provenance pour être réutilisées à d'autres fins.

Notons néanmoins que le discours du CIO est à nuancer, il est alors difficile de se fier à celui-ci. Certains critères ne sont pas pris en compte, car ils entacheraient le bilan global de l'édition. Ainsi, on parle d'une reconversion réussie mais on n'interroge pas sur la pratique de la construction de ces immeubles. L'artificialisation des terres sur la mer n'est pas évoquée sur l'article du site qui préfère communiquer sur l'emploi d'énergies et de matériaux renouvelables ainsi que sur des techniques de pointe utilisées. De plus, comme c'était le cas à Barcelone, la vente de ces appartements risque d'être réservée à une population très aisée. La mixité sociale peinerait donc à être véritablement possible et cet ensemble pourrait devenir un espace réservé à une population riche spécifique, telle que les gated communities.

Ensuite, le CIO mentionne le parc Yumenoshima qui a servi de champ de tir aux épreuves de tir à l'arc. Il a aujourd'hui été aménagé pour y accueillir des initiations au sport. L'ouverture des infrastructures au public est aussi relevée pour trois autres sites : la voie navigable Sea Forest Waterway, le Oi Hockey Stadium et le Kasai Canoe Slalom Centre. Le centre des Sea Forest Waterway est désormais un parc public de détente, il sera possible d'y pratiquer des loisirs aquatiques et on pourrait même y trouver des hébergements. De plus d'être futur hôte de compétitions internationales (TMG, 2021). Le stade de hockey, bâti pour l'événement mais avec des techniques durables est aujourd'hui un des rares stades de hockey dans la capitale. Cependant, la cote de popularité du sport peine à décoller alors le pays cherche à promouvoir le hockey à travers le pays et ouvrira le stade à d'autres disciplines. Quant au Kasai Canoe Slalom Centre, il a déjà accueilli plusieurs compétitions et des championnats nationaux. Ces exemples sont plutôt encourageants pour le futur des infrastructures, reste à voir comment cela évoluera à plus long terme.

Conclusion de l'inventaire

Car il a permis de mettre en lumière certaines considérations de reconversion importantes, l'inventaire a été nécessaire pour construire mentalement le paysage des Jeux. Les photographies laissent entrevoir une approche de la réalité des lieux. L'image enregistrée nous fait donc parcourir les échelles temporelles et spatiales entre l'architecture et sa représentation. Le changement d'échelle, est un outil qui rend le passage de la documentation vers la création d'un travail différent plus aisé. Représenter un édifice notoire par une image, en modifiant son échelle, remet donc en question l'état, le statut, les contours du bâti. Cette nouvelle collection illustrée est alors un état des lieux qui nous rapproche de l'objet étudié et nous permet de le maîtriser un peu mieux (Bédard, 2021). Même si une visite sur place aurait sans doute permis une étude plus fine des statuts et des états de reconversion, c'est grâce à cet inventaire qu'il a été possible de rassembler les informations pour pouvoir se faire un avis. Avis nuancé qui penche tantôt vers une conscience du besoin de reconversion, tantôt vers une différence trop importante entre les discours et la réalité des faits.

L'ambition qui supporte l'action d'inventorier est énorme: tout voir, tout compter, tout savoir, ne rien laisser hors de portée du regard, de la conscience. Il s'agit certainement d'une forme extrême de documentation, une sorte d'hybris de la connaissance, celle où l'on envisage d'abord la totalité comme un tout fermé, appréhensible. (...)

Pourtant, quiconque s'investit d'une telle mission la sait d'avance condamnée à l'échec, ou douter jusqu'au bout de sa pleine réussite.

(Bédard, 2021, p.141)

Le Village olympique; décryptage d'une hétérotopie

Après avoir parcouru l'ensemble des lieux qui ont accueilli des épreuves sportives, abordons désormais l'élément rassembleur de tous les acteurs des jeux. Cet espace à part des infrastructures olympiques est bien sûr le village. Outre la symbolique du village comme étant au coeur des sites, il est géographiquement véritablement situé à l'intersection exacte des zones baies et héritage. Comme un lien entre le patrimoine du passé et celui du futur. Par ce rôle primordial dans sa fonction et dans sa symbolique, il est évident que sa conception a été vectrice de communication. Avant de rentrer dans l'analyse du cas de 2020(+1), abordons un bref historique des villages à travers les éditions récentes. C'est en 1930 que la charte olympique régit le rôle de base du village olympique, d'une manière on ne peut plus pragmatique, il : « Doit fournir aux athlètes un logement meublé et de la nourriture à un prix forfaitaire par tête et par jour » (Diem 1938). Jusqu'à Melbourne 1956, il était uniquement réservé aux athlètes masculins. D'ailleurs, le village des olympiades de Tokyo 1940 était exclusivement réservé aux hommes qui étaient logés à l'ouest de la zone Héritage tandis que les femmes occupaient les locaux d'une école. Ensuite, les choses changent et au vu de l'ampleur et des besoins croissants des jeux, ils deviennent des infrastructures lourdes en superficie et en construction qui accueillent désormais les hommes, les femmes, mais aussi les équipes et les journalistes. Il est donc pensé non plus comme un village éphémère destiné uniquement à être utilisé pendant la durée de l'édition, mais son intégration au tissu urbain est considérée. Il est important de simplement mentionner l'exemple de Barcelone 1992 comme exemple de succès extraordinaire malgré les nuances précédemment évoquées. En effet, la ville a su profiter de l'association entre urbanisme et planification de méga événements. Le village fut et est toujours un juste équilibre des différents usages, à la fois locaux et métropolitains (résidences, équipements de proximité et commerces, mais aussi bureaux, équipements de loisirs, noeuds de transports). Cela prouve que c'est le modèle qui se rapproche le plus de la satisfaction de nos besoins urbains (Latuf de Oliveira Sanchez, Koch & Medrano, 2022).

Envisageons désormais le cas du village qui nous intéresse dans le cadre de ce travail, celui de Tokyo 2020. Ce n'est pas moins de 24 bâtiments sur une parcelle assez compacte qui ont été élevés pour héberger 17 000 personnes durant les jeux. En plus de la fonction du logement, les occupants doivent véritablement y vivre et donc s'y restaurer, s'y divertir, s'y déplacer, s'y entraîner ou simplement promener. Le site doit alors constituer une ville nouvelle qui fonctionne au coeur d'une mégapole. Pour comprendre le fonctionnement de ce lieu à part, il m'a paru pertinent d'y appliquer le concept d'hétérotopie précédemment abordé. Cette ville éphémère, instantanée et bâtie de toute pièce est un exemple assez équivoque de ce qui est la traduction dans le monde réel et physique de l'utopie (Foucault, 1966). L'objectif n'est pas de réitérer le travail déjà effectué dans le cadre théorique. Il s'agit de se détacher du général pour s'attarder au cas particulier du village. Les différents principes ne sont ni abordés dans le même ordre, ni sous le même angle mais dans une chronologie et une approche qui servent à la compréhension. Rappelons cette définition des années 1960 par Michel Foucault, fondateur de ce concept d'hétérotopie, qui s'applique parfaitement à ce type d'événement :

« Il y a également, et ceci probablement dans toute culture, dans toute civilisation, des lieux réels, des lieux effectifs, des lieux qui sont dessinés dans l'institution même de la société, et qui sont des sortes de contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles les emplacements réels, tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables. Ces lieux, parce qu'ils sont absolument autres que tous les emplacements qu'ils reflètent et dont ils parlent, je les appellerai, par opposition aux utopies, les hétérotopies. » (Foucault, 1984, p. 1574-1575). Cette définition colle parfaitement cet espace des possibles, cet espace-autre, ce contre-espace, localisé hors de tous les lieux. Le village est bâti comme une ville idéale qui transgresse l'abstrait de l'utopie par son caractère bâti dans lequel vivent les acteurs de cette représentation sportive (Latuf de Oliveira Sanchez, Koch & Medrano, 2022). Plus récemment (2016), Kassens-Noor théorise également cette hétérotopie en l'appliquant aux méga-événements et plus particulièrement au cas du village olympique du 21^e siècle. Elle la définit comme un résultat hybride, d'un croisement entre une utopie et une dystopie dans les systèmes urbains post-événementiels.

Premier principe abordé ; l'hétérotopie selon la synchronie de la culture

Premièrement, au cours des siècles et des éditions, grâce à l'ampleur et l'échelle grandissantes des lieux envisagés, ils sont devenus des vitrines d'une architecture urbaine idéale. De cette représentation idéaliste issue des mouvements internationaux, on peut définir un cadre conceptuel des Jeux comme méga-événement utopique. Les organisateurs et concepteurs mettent tout en place pour faire de cet espace, une ville nouvelle olympique dont l'utopie est le reflet de la société et de l'époque dans laquelle elle est située. Il devient donc primordial pour la ville de faire de ce lieu un espace à son image qui reflète ce qu'elle est capable de produire de meilleur. Au début du 20^e siècle, les villages olympiques étaient organisés comme des cités-jardins qui apparaissent comme un idéal d'aménagement. Ensuite, à la fin de ce siècle, les enjeux étaient ceux d'une ville qui s'étend vers le haut, la ville verticale. Dans la continuité de cette mise en espace d'un village idéal répondant aux grands enjeux de l'époque (comme le font les expositions universelles, d'autres hétérotopies caractérisées), le village de 2020 se devait de répondre à des critères de durabilité. Et les organisateurs ont bien compris l'importance de cette image de durabilité, respect de l'environnement et d'écologie car ils ont considérablement communiqué sur ce village construit en bois recyclable, issu des 63 municipalités du pays mis en oeuvre avec des techniques traditionnelles japonaises. Pour exemple, dans un article de presse, le CIO déclare : « L'utilisation de bois provenant de différentes régions du pays exprimera la diversité et l'harmonie. (...) En plus de revitaliser l'industrie du bois et de contribuer à la conservation des forêts durables, l'utilisation du bois japonais reflète l'objectif de réduire les impacts environnementaux et de réaliser la durabilité en laissant un héritage qui témoigne de la participation de toutes les régions du pays aux Jeux.(...) » Puis après les Jeux, le bois de la Plaza du village démantelé sera utilisé comme héritage dans les installations publiques des administrations locales et ailleurs. » (De Zeen, 2021)

Cette symbolique d'un village bâti avec les matériaux du pays a néanmoins été critiquée car ces 40 000 pièces de bois (cèdre, mélèze et cyprès) engendrent du transport et de la déforestation. Encore une fois, le discours s'oppose à la réalité des faits. Une apparence écologique cache un procédé qui n'est finalement pas si durable.

En outre, cette communication « verte » va plus loin et se porte aussi sur des détails qui, à l'échelle de l'événement sont infimes, presque ridicules, mais que l'organisation met en avant pour redorer son image. Bien que nous sortions du thème architectural, il m'a paru important de comprendre comment l'organisation peut détourner l'attention en se concentrant sur des petites choses pour en faire oublier des plus grandes. Il a été décidé que les lits pour les athlètes seraient des lits faits de carton recyclable. Cette disposition s'est retrouvée dans beaucoup d'articles qui se réjouissaient de cette durabilité. Or, si on prend du recul, si on change d'échelle pour prendre celle du global, celle des milliers de tonnes de béton, celle des dizaines de tours érigées sur 44 hectares rien que pour le village, celle de l'artificialité des îles de la baie ou simplement celle du plastique des 670 000 test de dépistage du Covid-19, il semble presque déplacé de se vanter de ces lits en carton. Lits qui seront tout de même jetés pour être remplacés par des lits normaux pour équiper les appartements une fois les jeux terminés. Tous ces éléments, qui montrent une évolution de cet espace en fonction de l'époque sont assimilés au deuxième principe de l'hétérotopologie : « Au cours de son histoire, une société peut faire fonctionner d'une façon très différente une hétérotopie qui existe et qui n'a pas cessé d'exister ; en effet, chaque hétérotopie a un fonctionnement précis et déterminé à l'intérieur de la société, et la même hétérotopie peut, selon la synchronie de la culture dans laquelle elle se trouve, avoir un fonctionnement ou un autre. » (Foucault, 1967).

Deuxième principe abordé ; l'hétérotopie suppose une ouverture/fermeture

Selon Foucault (1966), l'hétérotopie doit être pénétrable à certains moments et isolée à d'autres, l'accès doit donc y être régulé et contrôlé. Ce principe est expliqué plus longuement au début du travail mais applicable à ce cas particulier. Grâce à ce contrôle, le lieu conserve son caractère communautaire et fermé tant qu'il le décide puis peut devenir perméable pour certains individus après. L'important est d'avoir la possibilité de gérer les flux d'entrées et de sorties. Et pour pouvoir effectuer ces contrôles, il est évident que la limite doit être claire et physique. Ainsi, l'enceinte qui entoure ce village est matérialisée sous forme de clôture de plusieurs mètres de haut. Foucault parle aussi de la condition d'accès à ces lieux que l'on envisage désormais plus dystopiques qu'utopiques. À travers les époques, il fallait se soumettre à des rites, des initiations pour y pénétrer. En 2020, l'architecture du village et de ces enceintes permettait une ségrégation entre les sportifs et habitants d'une part, mais elle permettait aussi une régulation de la pandémie. Le test effectué au portail à chaque entrée rendait le lieu encore plus impénétrable, plus isolé et renforçait encore davantage le caractère exclusif du lieu, apparenté aux « Gated communities ». On prend ainsi conscience du difficile, voire impossible, souhait de ce quartier exclut de la ville et de ses habitants par l'architecture d'intégrer par la suite, un tissu urbain établi depuis longtemps. La transition d'un lieu impénétrable à un lieu accueillant peut s'avérer plus que problématique tant les fondements sont différents avec la ville qui les entoure (Foucault, 1966).

Troisième principe abordé ; l'hétérotopie comme découpage du temps

Le dernier concept de l'hétérotopie qui s'applique parfaitement aux villages et celui qui traite de la dimension temporelle. En effet, la plupart du temps et particulièrement dans ce cas-ci, elle est liée à un découpage du temps. L'étude de l'hétérotopie devenue hétérochronie prend tout son sens en y considérant le caractère éphémère des Jeux et de leur village. Ils se mettent à fonctionner pleinement quand on isole du temps, l'intérieur de l'espace, qui vit désormais dans un espace autre, dans un temps autre, différent du monde extérieur. La temporalité devient futile, on se soucie peu du long terme tant c'est le moment présent qui compte, car on est conscient de la fugacité du dispositif. L'utopie physique et réelle ne durera pas, elle est vouée à prendre fin. La particularité des villages olympiques est cette période post-hétérotopie qui est primordiale. Le lieu-autre, de tous les possibles, qui n'a pas tissé de lien avec son environnement sera voué à s'intégrer. S'intégrer au tissu urbain, à la ville, qu'il a jusqu'ici nié. Cette transition de l'isolement à l'inclusion au tissu est ce qui régit de la réussite ou non de la reconversion du village post-olympique. Car bien que le rôle de la ville à l'intérieur de la ville, au service des athlètes soit la partie éphémère diffusée durant les jeux, les infrastructures, elles, sont bien permanentes. Le bâti continuera de consommer de l'espace, les tours continueront de briser l'horizon de la baie. Le processus de design et de planification est capital et doit être pensé en accord avec les réalités de la ville et de l'époque ni comme idéal et ni comme un élément reclus utopique. Ils sont un véritable phénomène urbain (Gold & Gold, 2017). L'hétérotopie n'est pas extensible à l'infini, contrairement à ce qu'on pourrait appliquer à un musée, à une bibliothèque ou on inventorie, on accumule le temps à travers une accumulation d'artefacts perpétuels. Ici, on a conscience d'un début et d'une fin, mais surtout d'un après (Foucault, 1966). Quand les JO sont finis, leur pouvoir économique et politique, les organisations sportives et les acteurs commerciaux disparaissent du site donc élément temporaire. Les appartements affrontent les forces du temps, la bulle éclate et le village prend part à la ville. Pour illustrer ce propos, Cenzatti (2008) déclare que ces espaces de représentation disparaissent lorsque les relations sociales qui les ont produites prennent fin. Aisément, nous comprenons donc que la durée de l'hétérotopie peut être déterminée par sa propre nature et par ses concepteurs eux-mêmes.

Dans le cas spécifique des jeux de 2020, ce passage d'un lieu reclus à un quartier résidentiel, qui s'intègre à la trame et à la vie de la ville a été réévalué dans le temps en raison du report de l'édition. Mais ce sont évidemment des investisseurs privés qui pensaient jouir des lieux au plus vite pour y proposer des appartements de haut-standing. Ces mêmes investisseurs qui influencent et régissent la conception du village, en exigeant certaines modalités pour que leur capital investi soit rentable. Le décalage de la transition a entraîné des conflits d'intérêts entre des actionnaires qui réclament leurs dus et des organisateurs qui se battent pour garder les infrastructures telles quelles une année supplémentaire. L'enjeu de cela étant davantage économique que spatial, je n'approfondirai pas le sujet pour ne pas multiplier les couches de lectures. Il m'est cependant simplement paru important de relever que ce village, bien qu'au service des athlètes pendant une courte période est voué à devenir un ensemble de tours à appartements au même titre qu'un autre. Cependant, la superposition du temps de l'événement, de l'hétérochronie et celui d'un temps économique, de rentabilité peut avoir des conséquences ambiguës.

Ces considérations terminent le chapitre de l'inventaire des infrastructures des Jeux. Ce parcours des édifices permet de comprendre les différents lieux qui constituent les olympiades. Il est désormais plus aisé de se rendre compte que le nombre important de sites engendre une pluralité d'acteurs nécessaires. Architectes, ouvriers, bénévoles, chefs de chantier, personnes d'entretien, spectateurs, etc. permettent aux sites de voir le jour puis de fonctionner. Cependant, ils sont aussi les « protagonistes » des controverses engendrées. Celles-ci sont le sujet du chapitre suivant. Au-delà de l'inventaire, l'étude plus en profondeur du village renforce ces constatations d'un modèle compliqué qu'il est plus facile d'appréhender en utilisant des outils que l'architecte maîtrise, soit la cartographie.



Figure 84: Photographie du village olympique. Source: Olympics, s.d. <https://olympics.com>

chapitre 4:
Cartographie des
controverses

Etablissement et explication d'une cartographie des controverses

La production d'une cartographie s'est avérée nécessaire au moment où le flux d'informations se densifiait. Dans le cas des Jeux olympiques, le nombre important d'intervenants rend l'analyse et la compréhension plus difficile. À ceux-ci, viennent s'ajouter les acteurs, pas seulement humains, qui jouent un rôle déterminant. Ces considérations étant déjà évoquées précédemment et pour ne pas encombrer le travail avec un rappel de théorie, j'aborderai directement l'explication de la production dans le paragraphe suivant en articulant la théorie et le pratique seulement aux moments opportuns. L'objet d'étude se trouve au centre du document et toute une série d'éléments gravitaires vient s'adjoindre. Ceux-ci sont placés sur un repère chronologique pour comprendre la succession des événements. Ils sont de différentes natures et sont différenciés par leur représentation graphique. Sur le bas de la cartographie, on retrouve des éléments différents. Il s'agit là plutôt « d'enjeux » auxquels viennent se relier les différents « acteurs ». On peut alors comprendre le rôle des acteurs dans les prises de décision. Dans les cercles, ce sont les intervenants humains qui sont représentés. Ce sont eux qui, influencés par divers éléments, prennent les décisions, politiques, économiques, architecturales, etc. Les liens sont faits entre les acteurs entre eux et avec les enjeux. De courtes explications sont données pour une note de compréhension plus rapide et aisée. Les controverses sont principalement déjà développées dans le corps du travail, les manquantes feront l'objet d'une explication dans ce chapitre.

Développement des nouvelles controverses

Bien que les disciplines concernées par ces controverses ne soient pas l'architecture à proprement parler, il est important d'expliquer ici certaines polémiques qui ont entouré les Jeux.

Premièrement, c'est le logo pour les visuels de l'édition qui a été longuement controversé. En effet, le projet initial prévoyait un logo simple où on pouvait lire le « T » de Tokyo avec un point rouge pour rappeler le drapeau national. Seulement, une accusation de plagiat par le designer belge du logo du théâtre de Liège est venue remettre ce visuel en question. Dans un article du journal *Le Monde* (« *Accusé de plagiat, le logo des JO 2020 de Tokyo ne sera plus utilisé*, 2019), les deux partis s'opposent et défendent leur cause. Le CIO a maintenu et défendu le design initial jusqu'à ce que d'autres accusations ne viennent s'ajouter au débat de plus en plus problématique du stade de Zaha Hadid dont la facture gonfle continuellement en parallèle de ces faits. Finalement, le CIO a décidé de changer le visuel pour un nouveau et éviter ainsi d'attirer trop d'attention autour de celui-ci.

Deuxièmement, les cérémonies d'ouverture et de fermeture ont aussi fait couler de l'encre. En plus qu'elles aient été vierges de spectateurs, faits développés dans le paragraphe de conclusion, le compositeur d'un des thèmes du spectacle a été accusé de propos répressibles. Dans un article de presse du journal *Libération.fr* (« *JO : pris dans une polémique, un des compositeurs de la cérémonie d'ouverture démissionne* », 2021), on apprend la démission de Keigo Oyamada. Il quitte ses fonctions à cause de révélations sur son passé de harceleur, après avoir précédemment présenté des excuses. Le CIO s'était d'abord contenté de ces excuses puis finalement, a accepté la démission car cette polémique venait s'adjoindre à toutes les précédentes.

Troisièmement, et toujours concernant ces cérémonies, le directeur artistique a été au centre d'accusations graves. C'est un autre article du journal Libération qui en parle (« *JO de Tokyo : nouvelle démission après un scandale aux relents grossophobes* », 2021) et qui fait ces révélations. Hiroshi Sasaki a tenu des propos insultants sur le physique d'une influenceuse en la comparant avec un porc. Cette grave insulte a donné suite à de nombreuses révoltes et a poussé l'artiste à démissionner de ses fonctions après avoir présenté ses excuses.

Quatrièmement, c'est ce même comité d'organisation, le CIO qui a été précédemment au cœur d'une controverse. Son président à l'époque a tenu des propos sexistes que reporte encore le journal Libération dans son article « *Crise dans la crise des JO à Tokyo* » (2021). Yoshiro Mori a, par la suite, démissionné pour ne pas entraver la bonne tenue des Jeux. Il a ensuite été remplacé à la tête du comité.

Cinquièmement, c'est une composante très importante qui est développée ici comme une controverse mais qui aurait pu l'être dans plusieurs autres chapitres tant elle est centrale et touche plusieurs sujets. Il s'agit de la construction d'une portion d'autoroute qui a nécessité la destruction d'un marché au poisson dans la baie de Tokyo. (Languillon-Aussel, 2021). Dans l'objectif de compacité des infrastructures et d'accessibilité rapide à tous les sites de la capitale, ce nouvel accès a été au cœur d'un déplacement d'une activité locale importante et prisée. Ce déplacement d'un pôle important pour la construction d'une infrastructure pour les Jeux pourrait être développé dans la critique du modèle, dans les conséquences de l'organisation des Jeux ou dans l'analyse du programme a priori mais est exposé ici, car assimilé à une controverse majeure. De plus, une étude de sol faite après que les bâtiments du nouveau marché soient achevés a révélé un sol trop contaminé pour y installer des infrastructures alimentaires. Il y a alors eu une interruption et un démantèlement du marché à cause d'un blocage politique et urbanistique. Ensuite, il y a eu dépollution des sols avant que le projet ne soit achevé (Languillon-Aussel, 2021). Les enjeux urbains et démographiques sont dès lors très importants dans ce cas et ce projet pourrait entraîner des conséquences majeures dans la vie des certains travailleurs et habitants.



Toutes ces controverses, bien qu'elles dépassent parfois le domaine de l'architecture ont le mérite d'être développées car elles s'inscrivent dans un ensemble qui fait de Tokyo 2020(+1) une édition très controversée avec de nombreuses polémiques. C'est parce que les images fixes ne permettent pas la compréhension des enjeux périphériques et des processus qui précèdent l'événement que la carte a été envisagée. Sur cette cartographie non-exhaustive, qui permet une mise en mouvement et en réseau des objets, on peut constater la multiplicité des acteurs humains et non-humains qui complexifie le réseau de liens (Yaneva, 2012). Ces liens sont de différentes natures mais créent un système qui est celui des Jeux. C'est grâce à ce système complexe que l'édition peut avoir lieu. Sans ces nombreux acteurs, l'organisation serait impossible, même si ces entités entraînent parfois ces controverses.

CARTOGRAPHIE DES CONTROVERSES

TOKYO 2020(+1)

PRE

POST

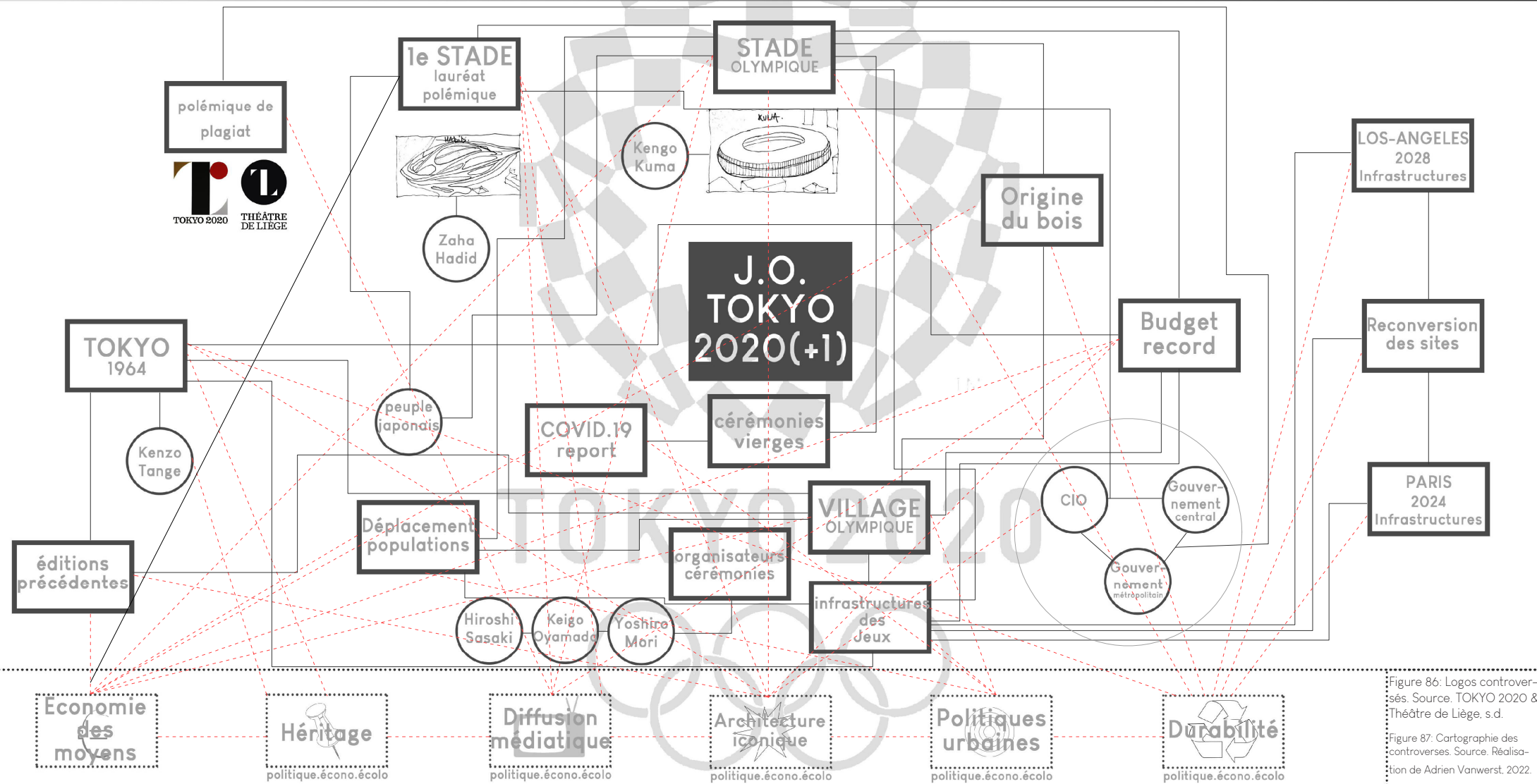


Figure 86: Logos controversés. Source. TOKYO 2020 & Théâtre de Liège. s.d.

Figure 87: Cartographie des controverses. Source. Réalisation de Adrien Vanwerst, 2022.

conclusion:
d'écryptage de l'édition à
posteriori,
pertinence du modèle

Les cérémonies comme symboles de l'échec du modèle

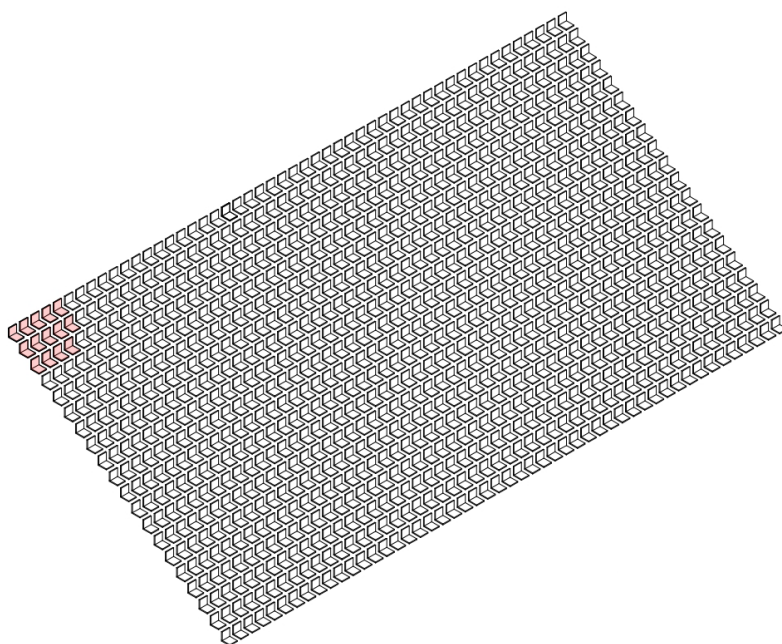
Il ne peut y avoir plus marquant comme symbole que les cérémonies vierges de spectateurs pour exposer la fragilité du modèle olympique à cette époque. On assiste à une dualité entre la mondialisation et la diffusion de l'image face à une aberration économique, écologique, urbaine et sociale. C'est pourquoi cette analyse trouve sa place dans le chapitre de conclusion. Elle précède un paragraphe qui conclura vraiment et classiquement le travail. Il m'est néanmoins paru important d'effectuer cette critique dans ce chapitre conclusif. La cérémonie d'ouverture ou de clôture est l'occasion pour la ville hôte d'assurer un spectacle à la hauteur de ses convictions, de mettre en valeur les traditions culturelles et d'offrir au monde entier des divers domaines d'interprétation symbolique (Collins, 2011). Or, cette année, les choses ont été bien différentes. Comme déjà évoqué, aucun spectateur sur place n'a pu accueillir la flamme olympique le vendredi 23 juillet, ni la voir partir symboliquement vers Paris le dimanche 8 août. En effet, le joyau architectural de Kuma est resté vide à 98 % lors des deux journées qui devaient permettre au Japon de prouver ses ambitions mondiales grâce à une communication visuelle dûment réfléchie. Dans la société contemporaine et les événements récents, ce « capitalisme artiste » semble montrer une grande fragilité (Glinioer, 2013). Cette notion de capitalisme artistique s'applique parfaitement à des cérémonies comme celles-ci. L'architecture qui les accueille participe, et est quasi indispensable, à l'esthétisation de la communication. Pour illustrer ce propos du capitalisme artistique et architectural, explicitons-la par la plus cohérente des définitions proposées par ses auteurs : « Par capitalisme artiste, il faut entendre un « système qui produit à grande échelle des biens et des services à finalité commerciale mais chargés d'une composante esthétique-émotionnelle, qui utilise la créativité artistique en vue de la stimulation de la consommation marchande et du divertissement de masse » (Lipovetsky & Serroy, 2008, p.67). Appliquons cette définition dans notre étude des cérémonies. Le système dont il est question ici est l'ensemble des acteurs de celles-ci (l'objet stade, les nations, les sportifs, les organisateurs, les artistes, les spectateurs, les chorégraphes...) qui forme un réseau de liens complexes qui font du spectacle une réussite ou non. Dans le cas de 2020 (+1), un acteur principal et tous les liens qu'il tisse avec le reste des intervenants étaient absents. Le public n'ayant pas pu prendre place dans les gradins et occuper les 67 150 sièges étant restés vides, l'ambiance particulière des cérémonies faisait leur singularité et le système a eu du mal à fonctionner, car le rouage du mécanisme cérémoniel était diminué d'une de ses pièces fondatrices.

Ensuite, le système mis à mal par l'absence d'un de ses composants devrait selon la définition, produire des biens et des services à grande échelle. En effet, au-delà de leur rôle symbolique et fonctionnaliste d'inauguration et de passage de la flamme à la prochaine ville hôte, les cérémonies sont comme évoqué, une occasion ou des vectrices de production d'éléments concrets. Les dizaines de millions de téléspectateurs peuvent apprécier le message que l'organisation souhaite véhiculer. Cette dernière tente de se servir de ces courts événements comme vitrine des traditions et avancées du pays qu'ils montrent sous leur meilleur jour. Tout cela pour dévoiler le Japon au grand jour et faire croître l'envie mondiale de visiter le pays et donc de créer des richesses économiques. La communication et la diffusion sont alors prépondérantes. Si l'intérieur du stade est vide, alors le stade doit impressionner par l'extérieur pour faire diversion de l'absence de frénésie intrinsèque.

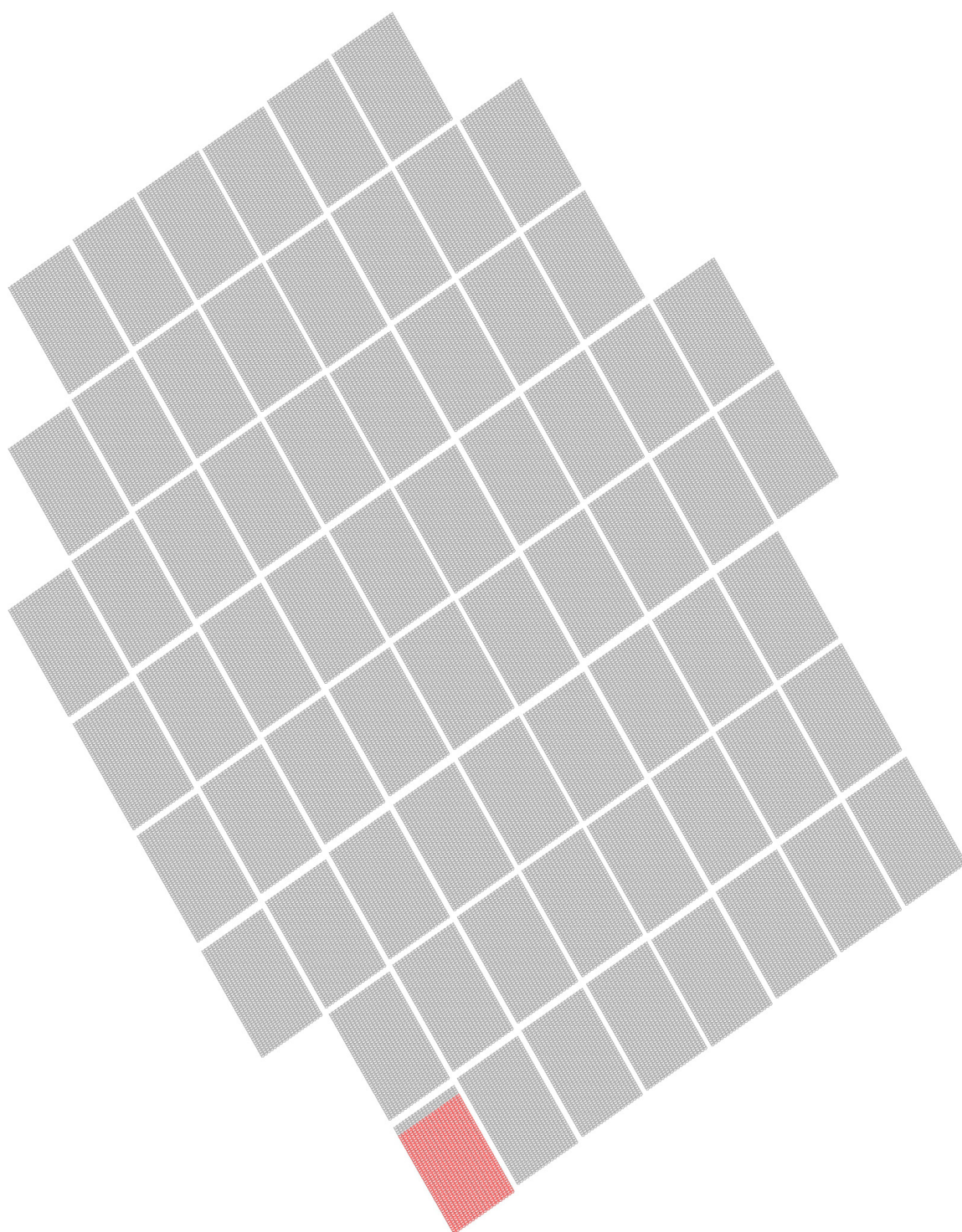
Et dans le cas d'étude, cela s'est prouvé par les nombreuses scènes montrant l'architecture de l'édifice lors de longs plans-séquences et les discours qui les accompagnent. Cela dans le but de créer un émoi, stimuler la consommation et faire oublier les places vides et les questions que cela relève.

Enfin, la dernière partie de la définition affirme que la créativité artistique est utilisée à ces fins. La créativité des artistes et chorégraphes pour leur performance, mais aussi celles de Kuma et son équipe pour le processus de design du stade. Une nouvelle fois, on peut affirmer que l'art et l'architecture ont véritablement un rôle économique au-delà de leurs fonctions premières. On assiste encore à une corrélation entre capitalisme et art où ce dernier, dont l'architecture, perd encore de son autonomie car mélangé, si ce n'est intégré au commercial (Glinioer, 2013).

Plus loin que l'art et l'architecture, mais important à relever car, représentatif des enjeux, les cérémonies prouvent leur symbolique car elles ont été le lieu et l'instant de nombreuses manifestations et prises de paroles des personnes qui étaient contre la tenue des Jeux olympiques de 2020(+1). En effet, le parvis du stade a été le théâtre de nombreux affrontements entre les forces de l'ordre japonaises et des manifestants qui s'opposaient à la tenue des Jeux. Ce stade devient alors le lieu des oppositions aux yeux du monde alors que la cérémonie se passe à l'intérieur. Tandis qu'il devait être le symbole de la réussite et du renouveau d'un pays en crise (Dimmer et Golani Solomon, 2019), il devient également le symbole choisi par les opposants pour exprimer leur opinion.



Dans le stade olympique, ce que l'on retiendra c'est ce pourcentage d'occupation quasi nul. Les moins de 1000 sièges occupés étaient ceux de certains officiels ou journalistes. Ces deux schémas axonométriques illustrent ce fait largement soulevé dans le cadre du travail. Le premier montre 1000 sièges dont 14 sont occupés, le deuxième montre l'entière des places disponibles et les 950 occupées.



Figures 88 et 89: Représentations du stade laissé vide. Source. Réalisation de Adrien Vanwerst, 2022.

Conclusion

Un an après l'événement, il est déjà possible de tirer certaines conclusions et d'effectuer quelques constats. En effet, une édition vierge de spectateurs doit servir de leçon aux futurs Jeux. Un nouveau stade de 1,8 milliard d'euros resté vide pour toute la durée des Jeux et depuis ceux-ci ne peut laisser le CIO indifférent. Les dépenses colossales ne pourront être comblées par l'achat de billets des spectateurs laissant donc le Japon dans un avenir économique incertain. Au-delà de l'énonciation de faits, ce travail avait pour but de soulever des débats et controverses qui sont d'habitude peu articulées avec l'étude classique des Jeux. Ainsi, c'est l'entièreté du parcours d'écriture qui a permis ce regard critique de l'analyse. Au départ d'une problématique soulevée sur un sujet qui me passionnait, c'est une méthodologie rapportée à l'architecture qui m'a guidée. Dans l'analyse du cadre théorique, l'articulation des Jeux olympiques en général avec certaines théories a permis de comprendre certains enjeux d'organisation de méga-événements. Le préfixe «méga-» qui régit manifestations éphémères établit directement un lien avec un questionnement de la pertinence du modèle. L'instantanéité prime souvent sur la durabilité, par son échelle et l'objectif d'une image de marque renvoyée au monde. L'étude du concept d'hétérotopie a aussi été déterminante tant les attributs et principes de la théorie sont applicables aux événements étudiés. Par le rapport à l'hétérotopie, on peut voir un certain attrait pour l'irréel, le beau, l'utopique matériel. Le village olympique a aussi son caractère hétérotopique. En considérant le village, on y attribue un caractère éphémère, de fête. Leur rôle est de créer un espace contrôlé, dessiné, agencé mais bien réel (Foucault, 1984). Cette dynamique urbaine est un procédé de sociabilité dans les idéaux du village : architecture, urbanisme et sociabilité ensemble au service de la représentation mondiale. Certains de ces villages pourraient servir d'exemple de stratégie d'urbanisation innovante pour répondre aux enjeux actuels (durabilité, résilience, densité, fonction mixte, logement social et intégration spatiale de groupes sociaux distincts (Sennett 2018). Cependant, les sites sont souvent abandonnés et laissés totalement vides. Ils ne sont donc pas toujours un véritable héritage urbain, culturel ou spatial de qualité.

Aussi, en me plongeant dans les éditions passées, j'ai pu constater que les discours encenseurs qui précèdent les Jeux sont souvent bien différents de la réalité des faits une fois l'édition et l'effervescence passée. L'espoir de se servir des Jeux comme catalyseur de développement est parfois entaché par le manque d'utilisation des infrastructures qui deviennent de véritables éléphants blancs et qui laissent une dette considérable pour le pays hôte. Certains pays semblent néanmoins tirer des profits de l'organisation des Jeux et ressortent avec des améliorations urbaines et d'équipements qui relancent une économie grâce à la vitrine touristique. Néanmoins, bien que le site du CIO le laisse peu (ou pas du tout) entrevoir, certaines éditions ont plongé leur ville hôte dans des difficultés économiques et démographiques importantes.

Ensuite, il m'a fallu me plonger dans la culture japonaise et asiatique pour comprendre les enjeux et les prises de décisions inhérentes à l'organisation des Jeux. Une plongée qui permet d'apprendre le rapport important du Japon à sa culture traditionnelle et cela s'est répercuté dans l'architecture que l'édition proposait avec un rappel souvent présent vers l'architecture traditionnelle, soit par le biais des matériaux, soit par le biais des techniques.

Cette étude de la culture s'est poursuivie dans le premier chapitre du corps du travail qui étudiait l'importance de l'édition de 1964 dans l'organisation de celle de 2020(+1). La volonté de Tokyo de miser essentiellement sur des infrastructures existantes prouvait son attrait pour le développement durable et la volonté de mettre en avant cette culture traditionnelle pour le monde entier. Cette mise en avant de la tradition est profondément ancrée dans le discours a priori des Jeux, notamment dans le programme de la ville candidate étudiée. Ce même programme qui montre la volonté du Japon d'être éminemment vert et d'être prêt à toutes les éventualités, d'avoir pensé à tout. Cependant, les différences avec la réalité des faits sont parfois conséquentes.

Dans cette mise en exergue des controverses, une analyse plus conséquente à été faite avec celle du stade. Longtemps discuté et considérablement controversé, le projet du stade a divisé autant qu'il a fait couler d'encre. Les enjeux autour du symbole des Jeux sont ainsi montrés tant les débats ont été animés. La constante croissance d'un projet de « l'archistar » Hadid et le manque de soutien que la population lui témoignait à quand même alerté les organisateurs quant à l'éventuelle démesure du stade. La refonte complète du projet initial jusqu'à la réorganisation d'un concours avec des participants uniquement de nationalité japonaise et uniquement de sexe masculin a néanmoins encore suscité des débats. Tant que le stade existe, on peut supposer qu'il sera débattu car le nouvel emblème du renouveau d'une ville ne peut laisser indifférent. L'architecte en charge du projet final, Kengo Kuma était une figure connue mondialement et a tâché de représenter, lui aussi, la culture du Japon dans le stade. Néanmoins, l'origine du bois utilisé semble avoir été un peu biaisée. Encore une controverse ou polémique qui rejoint les nombreuses autres. Il est difficile de tirer des conclusions d'un stade qui n'a pas encore pu prouver son utilité. Il ne faut en effet pas pointer du doigt l'objet mais plutôt le contexte dans lequel il s'applique. C'est la commande de la construction à une éminence de l'architecture qui soulève le questionnement, pas tellement l'architecture de cet objet actant. Le remplacement d'un stade existant et fonctionnel est quant à lui une faille dans le modèle olympique, extrêmement difficile à justifier. Le discours du renouveau ne peut pas aveugler quelqu'un de sensibles aux enjeux actuels pour qui il est difficile de comprendre l'intérêt de détruire pour reconstruire. Reconstruire au même endroit, mais plus beau, plus vendable, plus cher et surtout plus diffusable. Au travers de cette problématique, on pourrait trouver une alternative ou une obligation pour les futures villes hautes pour réglementer la construction de nouvelles infrastructures de manière plus drastique.

Notons tout de même un avancement majeur, dans le discours encore une fois, pour les éditions à venir. Sur leurs sites officiels respectifs, (« *Quelles sont les infrastructures nécessaires pour accueillir les jeux?* », s.d.) (« *Les sites de compétition Paris 2024* », s.d.), on apprend que l'emploi des infrastructures existantes est encore croissant. En effet, à Paris, seulement 5% seront des nouvelles constructions tandis qu'à Los Angeles en 2028, aucune nouvelle construction ne sera nécessaire car la ville est déjà très équipée. L'évolution vers un avenir plus durable semble donc être en marche. Bien que l'édition de Tokyo prônait aussi cet héritage et cette économie de moyens mais se sont avérés être les plus chers de l'histoire...

L'inventaire à quant à lui permis de parcourir l'entièreté des sites en y apportant une note sur la stratégie de reconversion envisagée. Il permet alors de rendre compte des moyens déployés pour accueillir les épreuves sportives et du nombre de places laissées vides lors de cette édition.

Cette sorte de « catalogue » avec le même format pour chaque site pourrait permettre de continuer l'exercice et de faire un état des lieux plus tard pour étudier l'état de re-conversion des sites après une durée plus longue et une fois la crise sanitaire déplacée. On peut néanmoins déjà conclure que le Japon était conscient des enjeux durables et qu'en limitant le nombre de nouvelles infrastructures et en les condensant dans un espace restreint, la ville voulait se servir de Tokyo 2020(+1) comme héritage pour un futur sportif dans des sites de qualité et à la pointe. Reste à savoir si l'attrait des Japonais pour le sport sera grandissant. L'idéal serait une réévaluation dans quelques dizaines d'années car ces méga-événements comme, avec l'exemple étudié des Jeux olympiques de 64 créent presque de jour au lendemain, une grande partie des infrastructures de la ville.

Tous ces bâtiments vont donc vieillir ensemble. Une cinquantaine d'années plus tard, la population vieillissante des villes devra donc assumer les rénovations en même temps. Qu'advient-il du patrimoine bâti des deuxièmes Jeux olympiques? Il est évidemment impossible de la prévoir, mais il est néanmoins possible de le situer dans une fenêtre temporelle ? C'est cette considération et cette compréhension du « cycle olympique » qui rend une amélioration possible (Dimmer & Golani Solomon, 2019). Ces grands événements sont donc des synchroniseurs de rythmes urbains car ils créent des nouvelles demandes sur le marché économique en raison de la création de nouveaux lieux. Ils alignent sur un même plan l'espace, le temps et les acteurs-réseaux. Chaque culture a son empreinte temporelle caractéristique. Dans les villes japonaises, il y a un rythme particulier, une temporalité caractérisée par le calcul et l'éphémère. Les grandes infrastructures urbaines rentrées dans ce cycle de 50 ans et donc être renouvelées tous les demi-siècles. Il est marquant de noter que l'espérance de vie moyenne d'un bâtiment de cette sorte est de 27 ans. Cela car les pays asiatiques ont une conviction commune et sociale dans la valeur de la nouveauté, dans les valeurs excessivement élevées (Dimmer & Golani Solomon, 2019). Les Jeux olympiques de 64 ont créé presque de jour au lendemain, une grande partie des infrastructures de la ville. Les JO de 2020(+1) sont donc arrivés au bon moment pour le pays et coïncident avec ce cycle de réaménagement.

Terminons avec une proposition sur ce que pourrait être l'avenir olympique. Si cela est déjà le cas à Los Angeles, le fait de ne bâtir aucune infrastructure neuve en prévision des Jeux devrait probablement constituer une obligation du CIO pour les villes candidates. La mobilisation d'autant de moyens ne peut plus avoir lieu pour un événement qui devrait fasciner par les performances sportives plutôt que par les logos architecturaux qu'ils proposent dans leur vitrine ouverte au monde entier. Le nom du vainqueur du dernier marathon devrait résonner dans les mémoires davantage que le nom de l'architecte qui a été à la base de la construction du stade principale ou des controverses qui l'ont accompagnées. Les éditions précédentes qui ont plongé le pays hôte dans de grandes difficultés financières et dont les éléphants blancs sont aussi nombreux que problématiques doivent servir de leçons, sans que l'on prenne toujours pour exemple Barcelone 1992 pour légitimer ses interventions. Évidemment, le cas de Tokyo représente un cas particulier qu'il est difficile d'articuler avec les autres éditions en raison des conditions sanitaires qui ont profondément bouleversé l'organisation. Cependant, il devrait être mise en garde d'un modèle fragile où tous les moyens financiers nécessités peuvent s'avérer vains à cause d'un événement inattendu qui bouscule des années de préparation. Le Japon est passé à côté d'une catastrophe économique qui, selon AFP (2020), aurait engendré une perte de 65 milliards d'euros, soit 1,4 % du PIB japonais.

Alors si l'organisation des Jeux peut permettre, grâce à des infrastructures diffusables, le développement urbain et économique d'un pays, elle ne devrait plus, en 2022, pouvoir laisser un impact désastreux sur plusieurs générations. Reste à savoir si les villes, continueront à l'avenir à vouloir accueillir les Jeux ou si elles renonceront par crainte de devoir assumer les éléphants blancs et les dettes économiques. Il a toujours été difficile de refuser ce qui s'apparente dans la pensée commune à une opportunité rêvée de se montrer au monde. Comme le mentionnent Gold & Gold (2016) dans leur article, gagner le droit d'organiser les Jeux olympiques est la récompense ultime qu'une ville peut mériter sur la scène mondiale. Si elle renonçait à ce droit, cela serait apparenté à une décision insensée et cela porterait le coup de grâce à la position de la ville hôte dans la hiérarchie urbaine internationale. Peut-être alors que la solution se trouverait dans un profond changement de la pensée commune...

Dans ce travail, toutes les photographies (sauf exceptions) sont volontairement en nuances de gris. D'abord dans un souci d'unité de la mise en page puis par choix. En effet, le noir et blanc diminue la composante temporelle et d'interprétation. On se concentre sur l'objet diffusé, pas sur le moment de la prise de vue que pourrait révéler les couleurs, ni sur des contrastes trop forts que celles-ci pourraient mettre en valeur. L'œil parcourt l'image plus uniformément, sans être attiré par d'autres composantes. Sans couleur, on se concentre sur les formes architecturales, la composition, le design ou la texture, pas sur d'autres choses plus secondaires.

« Lorsque vous photographiez des gens en couleur, vous photographiez leurs vêtements. Mais lorsque vous photographiez des gens en noir et blanc, vous photographiez leurs âmes! »

Ted Grand, 1999



Figure 90: Cancel the Tokyo Olympics. Source. Rodrigo Reyes Marin/ Imago, s.d. <https://www.nzz.ch>

Postface

Il a été aussi difficile que passionnant de se plonger dans une culture inconnue pour l'étudier. La pratique impossible du lieu a complètement changé le processus du travail mais cette contrainte a éveillé un attrait encore plus grandissant pour la problématique. Bien qu'elle était une considération à laquelle je portais de l'intérêt, l'étudier m'a conforté dans l'idée qu'un autre modèle était possible. L'intérêt des Jeux doit être sportif avant tout. Le spectacle de l'architecture ne doit pas justifier les envies mégalomaniaques des organisateurs. Si un événement mondialement diffusé et apprécié comme celui-là ne montre pas l'exemple d'un modèle plus durable, alors il est plus difficile de faire prendre conscience de l'urgence. Ce travail n'a certainement pas la prétention d'être l'élément déclencheur d'un changement profond dans l'organisation de telle manifestation. Mais s'il peut contribuer, pour certains, à adopter un autre regard, où a éveillé un esprit critique sur cette architecture de l'instant et du beau qui nécessite des moyens considérables, alors mes efforts ne seront pas vains.

A la relecture du travail, j'ai pris conscience que certaines choses manquaient et que d'autres n'avaient pas été mentionnées. L'étude d'un sujet en mouvement, en évolution ne peut pas permettre une finalité définitive. Le flux constant des informations via toutes les plateformes disponibles, m'a plongé dans une abondance de données qu'il a fallu trier pour permettre plus de pertinence dans ce travail. Celui-ci est donc un point d'arrêt, à un certain moment, pour que les faits puissent être relatés à un instant « T ». Le temps qui s'écoule entre le point final, la relecture ou la présentation laisse prétendre à d'autres informations qui complémenteraient, modifieraient ou même démentiraient certains propos. Mais cette composante du temps n'est pas adaptable au travail, elle est juste à prendre en compte et en conscience. Ainsi, cet arrêt n'est qu'une ébauche d'un travail plus complet qui pourrait être réalisé.

Le travail est la conclusion de mes études mais n'est l'introduction dans le métier d'Architecte. L'interrogation de la pratique de l'architecture est indissociable de la pratique du métier.

Vanwerst Adrien
2022

bibliographie

Ouvrages/Articles

- AKRICH, M. CALLON, M. LATOUR B. (2006). *Sociologie de la traduction. Sciences sociales*. Paris
- ASHTON, C. (2012). Peking Duck as a Museum Spectacle: Staging Local Heritage for Olympic Tourism. *Journal of Tourism and Cultural Change*, 10 (2): 150–66.
- AUGUSTIN, J-P. (2009). Les Jeux Olympiques, l'événement spatial par excellence (The Olympic Games, the quintessential spatial event). *Bulletin de l'Association de géographes français*, 86, 303–311. doi: <https://doi.org/10.3406/bagf.2009.2675>
- AUGUSTIN, J-P. (2016). À quoi servent les stades? *Raison présente*, 1(1), 9–18, doi: <https://doi.org/10.3917/rpre.197.0009>
- BALLESTER, P. (2018). The 1992 Olympic and Paralympic games in Barcelona, Interview of Patrice Ballester. *Les cahiers de la chaire immobilier et développement durable*, 6, 160 – 169.
- BANKS, M. (2007). Using visual data in qualitative research. *SAGE Publications*. <https://dx.doi.org/10.4135/9780857020260>
- BAUDRILLARD J. (2009). The Precession of Simulacra. *Cultural Theory and Popular Culture: A Reader*, 409–415.
- BILLARD, G. (2006). Après la compétition olympique, le village urbain durable. L'apport des Jeux d'été de 2000 à Sydney, Australie. *Les annales de la recherche urbaine*, 101, 101–107.
- BROUDEHOUX, A-M. (2009). Pékin, ville spectacle: la construction controversée d'une métropole Olympique. *Transtext(e)s Transcultures*. [En ligne]: <http://journals.openedition.org/transtexts/132>, consulté le 01 mai 2019. doi : 10.4000/ transtexts.132
- CHADOIN, O. (2014). « Les formes informant » : le retour du symbolique dans la fabrique de la ville néolibérale. *Questions de communication*, 25, 21–39. doi: <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8918>
- CHARBONNIER, P. (2020). *Abondance et liberté, Une histoire environnementale des idées politiques*. La Découverte.
- COAFEE, J. (2007). Urban Regeneration and Renewal. Olympic Cities, City Agendas, Planning and the World's Games, 1896–2012. *Routledge*, New York, 150–162.
- COHEN, J-L. (2001). L'architecture saisie par les médias. *Les cahiers de médiologie*, 11, 310–317. doi: <https://doi.org/10.3917/cdm.011.0310>.
- COLLINS, S. (2011). Désirs olympiques d'Asie de l'Est :l'identité sur la scène mondiale aux Jeux de Tokyo, 1988 à Séoul et 2008 à Pékin. *La Revue internationale d'histoire du sport*, 28. doi: <https://doi.org/10.1080/O9523367.2011.626678>
- CURTIS, W. J. R. (1996) *Modern Architecture Since 1900*. *Phaidon Press Limited*, London, 355.

- DIEM, C. (1938). Lois Olympiques = Règles Olympiques = Règles Olympiques. *Olympic World Library, Le Centre d'Etudes Olympiques*. Berlin.
- DIMMER, C. & GOLANI SOLOMON, E. (2019). Tokyo's modern legacy and the 2020 Olympic Games. *Routledge Companion to Global Heritage Conservation*, 14.
- ESSEX, S. & CHALKLEY, B. (1999). Urban development through hosting international events: a history of the Olympic Games. *Planning Perspectives*, 14, 369-394.
- ETHIER, G. (2015). Architecture iconique: Les leçons de Toronto, Quebec. *Presses de l'université du Quebec*.
- FAIVRE, L. (2020). Compétitions sportives et écologie: un mariage impossible? *Décryptage de la Fabrique Ecologique*, 32, [En ligne]: <https://www.lafabriqueecologique.fr/app/uploads/2020/11/Decryptage-n°32-Competitions-sportives-et-ecologie-1.pdf>, consulté le 21 mai 2021.
- FOUCAULT, M. (1984). Dits et écrits 1984, Des espaces autres. *Architecture, Mouvement, Continuité*, 5, 46-49, 1574-1575.
- GOLD, R. & GOLD, M. (2017). Olympics cities. City agendas, planning, and the world's games, 1986-2020 (3e éd.). *Routledge*.
- GLINOER, A. (2013). La beauté du capitalisme. *CONTEXTES* [En ligne]: <http://journals.openedition.org/contextes/6265>, consulté le 05 juillet 2022. doi : <https://doi.org/10.4000/contextes.6265>
- HALL, C. (1989) The definition and analysis of hallmark tourist events. *GeoJournal*, 19 (3), 263-268. doi : 10.1007/BF00454570
- KASSENS-NOOR, E. (2016). From Ephemeral Planning to Permanent Urbanism: An Urban Planning Theory of Mega-Events. *Urban Planning*, 1 (1), 41-54. doi: <https://doi.org/10.17645/up.v1i1.532>.
- Kato, H. (2015). The Olympic Stadium and the Anatomy of Incompetence. [En ligne]: www.nippon.com/en/currents/d00188/, consulté le 04 avril 2022.
- KELLY, W. (2009). Asia Pride, China Fear, Tokyo Anxiety: Japan Looks Back at 2008 Beijing and Forward to 2012 London and 2016 Tokyo. *Asia-Pacific Journal*, 7 (23).
- KENNIF, T-B. & LEVESQUE, C. (2021). Inventaires : La documentation comme projet de design. In: *Inventaires Urbains / Urban Inventories*. Montréal.
- KUMA, K. (2008). *L'architecture naturelle*. Arléa.
- KUMA, K. (2021). *Une vie d'architecte à Tokyo*. Parenthèses.
- KOCH, D. & MEDRANO, L. (2022). Les villages olympiques comme hétérotopies : contradictions entre les mégaévénements et la vie urbaine quotidienne. [En ligne]: <https://www.tandfonline.com>, consulté le 04 mai 2021. doi: [doi:10.1080/14036096.2021.1992497](https://doi.org/10.1080/14036096.2021.1992497)

- LANGUILLON-AUSSEL, R. (2013). Crise immobilière et privatisation de l'aménagement à Tokyo, *Métropolitiques*, [En ligne] : <http://www.metropolitiques.eu/Crise-immobiliere-et-privatisation.html>, consulté le 04 mai 2021.
- LANGUILLON-AUSSEL, R. (2014), Compacité urbaine et durabilité à Tokyo : le rôle de cohésion des grands projets urbains et de l'événementiel à travers le projet de candidature aux Jeux Olympiques de Tokyo 2016. *Japon Pluriel*, 9.
- LANGUILLON-AUSSEL, R. (2015), Le « skyline » de Tokyo, entre constructions opportunistes et ordre caché, *Métropolitiques*, [En ligne]: <http://www.metropolitiques.eu/Le-skyline-de-Tokyo-entre.html>, consulté le 04 mai 2021.
- LANGUILLON-AUSSEL, R. (2017). Tokyo, ville globale olympique : de l'échec du projet de 2016 au succès de la candidature de 2020. *Géocofluences*, [En ligne]: <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-regionaux/japon/articles-scientifiques/jeux-olympiques-tokyo>, consulté le 08 juin 2021.
- LANGUILLON-AUSSEL, R. (2018). De la renaissance urbaine des années 2000 aux Jeux olympiques de 2020 : retour sur vingt ans d'intense spatial fix à Tokyo. *Ebisu*, [En ligne]: <http://journals.openedition.org/ebisu/2324>, consulté le 02 mai 2021. doi :10.4000/ebisu.2324
- LANGUILLON-AUSSEL, R. (2021). Le report des JO de Tokyo 2020 : des conflits d'aménagement à la crise sanitaire. *Métropolitiques*, 4 février 2021. [En ligne]: <https://metropolitiques.eu/Le-report-des-JO-de-Tokyo-2020-des-conflits-d-amenagement-a-la-crise-sanitaire.html>
- LATOUR, B. (2005). *Rassembling the Social. An introduction to Actor-Network Theory*. Oxford University Press.
- LATUF DE OLIVEIRA SANCHEZ, R., KOCH, D & MEDRANO, L. (2022). Olympic Villages as Heterotopias : Contradictions between Megaevents and Quotidian Urban Life, Housing. *Theory and Society*. doi :10.1080/14036096.2021.1992497
- LATOUR, B & YANEVA, A. (2008) «Donnez moi un fusil et je ferai bouger tous les bâtiments»: le point de vue d'une fourmi sur l'Architecture. *Explorations in Architecture: Teaching, Design, Research*, 80-89.
- LE BEL, P-M & LABRIE, M (2013). Capital, méga-événement et droit à la ville : une triple dialectique vue à travers les expériences Olympiques de Montréal et Rio de Janeiro. *Loisir et Société / Society and Leisure*, 36(1), 27-42. doi: 10.1080/07053436.2013.805568
- LECROART, P. (2002). Tokyo : stratégies de développement urbain de la région métropolitaine. In: *Institut d'Aménagement et d'Urbanisme de la Région Ile-de-France*.
- LEFEBVRE, S. & ROULT, R. (2008). L'après-JO : Reconversion et réutilisation des équipements olympiques. *Revue Espaces*, 263, 30-42.

- LEOPKEY, B. (2012). Olympic Games Legacy: From General Benefits to Sustainable Long-Term Legacy. *The International Journal of the History of Sport*, 29(6). doi: <https://doi.org/10.1080/09523367.2011.623006>.
- LINCOT, E. (2011). De l'opéra au temple. L'oeuvre de Paul Andreu à Pékin. *Cités*, 46, 179-182. doi: <https://doi.org/10.3917/cite.046.0179>
- LIPOVETSKY, G. & SERROY, J. (2007). L'écran global : Culture-médias et cinéma à l'âge hypermoderne. *Réponse à une société désorientée*. doi: <https://doi.org/10.4000/contextes.6265>
- MARSAC, A. (2014). Les stratégies de conversion touristique des stades d'eau vive olympiques : une approche par l'avantage métropolitain, *Téoros*, 33 (1), 67-74. doi: <https://doi.org/10.7202/1036720ar>
- MACHEMEHL, C. & ROBENE, L. (2014). L'olympisme et la ville. De la candidature à l'héritage, *Staps*, 3(3), 9-21. doi: <https://doi.org/10.3917/sta.105.0009LU>
- MASATSUGU, N., CLUZEL, J. & BONNIN, P. (2007). « Authenticité » et reconstruction de la mémoire dans l'architecture monumentale japonaise. *Espaces et sociétés*, 4(4), 153-170. doi: <https://doi.org/10.3917/esp.131.0153>
- MORICE, L. (2015). Athènes 2004, le village olympique : reflet des problèmes économiques, sociaux et urbains de la Grèce d'aujourd'hui. *Architecture, aménagement de l'espace*.
- PATTEEUW, V. & VAN GERREWAY, C. (2019). Rem Koolhaas : A Critical Reader from «Delirious New York» to «S, M, L, XL». *Birkhäuser*.
- POLO, J-F. (2016). Les Jeux Olympiques au service de l'internationalisation d'Istanbul : les coûts de l'événementiel sportif. *Dossier, Istanbul, capitale régionale et ville monde. Images, usages internationaux et échelles de rayonnement*, 97-123. doi: <https://doi.org/10.4000/anatoli.570>
- PRADEL, B. (2010) Rendez-vous en ville ! Urbanisme temporaire et urbanité événementielle : les nouveaux rythmes collectifs. *Sciences de l'Homme et Société*. Université Paris-Est.
- RIN, R. (2015). *Rapport 2016 sur les importations de bois*. What Progress and Where Next. [En ligne]: <https://indicators.chathamhouse.org/tackling-illegal-logging-and-related-trade>, consulté le 20 juillet 2022.
- ROULT, R. & LEFEBVRE, S. (2010). Reconversion des héritages olympiques et rénovation de l'espace urbain : le cas des stades olympiques, *Géographie, économie, société*, 12(4), 367-391.
- RITCHIE, J. & SMITH, B. (1991). The impact of a megaevent on host region awareness : a longitudinal study, *Journal of Travel Research*, 30(1), 3-10.

- ROCHE, M. (2000). Megaevents and Modernity: Olympics and Expos. *The Growth of Global Culture*.
- ROULT, R. & LEFEBVRE, S. & ADIZIAN, J. (2014). Régénération urbaine et développement territorial par le sport : Le cas du Parc olympique de Montréal. *Norois*, 230(1), 57-72. doi: <https://doi.org/10.4000/norois.5020>
- SAKURAI, T. (1993). *Shis ō toshite no 60-nendai; The 60s as Ideology*. Tokyo.
- SENETT, R. (2018). Construire et habiter : une éthique pour la ville. *Farrar : Straus et Giroux*.
- SHUT, P. O. & TERRET, T. (2008). Quitte ou double : les paris des infrastructures et du budget. *Les paris des Jeux olympiques de 1924*, 125-152.
- SILVESTRE, G. (2020). Planning models and the Olympic Games: the influence of Barcelona in Rio de Janeiro's mega-event strategy (1995-2016). *Iberoamericana*, 20.
- SMITH WERGELAND, E. (2012). When Icons Crumble—The Troubled Legacy of Olympic Design. *Journal of Design History*, 25 (3). [En ligne] : <https://academic.oup.com/jdh/article/25/3/304/34596>, consulté le 28 décembre 2021. doi: 10.1093/jdh/eps021
- STROHMEYER, U. (2013). Non-Events and Their Legacies: Parisian Heritage and the Olympics That Never Were. *International Journal of Heritage Studies*, 19(2), 186-202.
- TAGSOLD, C. (2010). Modernity, space and national representation at the Tokyo Olympics 1964. In: *Urban History*, Dusseldorf, 37(2), doi:10.1017/S0963926810000362
- Tokyo 2020 Olympic Games Bid Committee. (2012). *Tokyo applicant city: dossier du comité de candidature de Tokyo 2020 pour les jeux de la XXXIe olympiade et les XVIe jeux paralympiques d'été*. Tokyo 2020 Olympic Games Bid Committee.
- TZANOUDAKI, S. (2014). The Olympic City as a constructed 'visual identity' represented as a positive 'heterotopian' visual experience. *Staps*, 3(3), 51-63. doi: <https://doi.org/10.3917/sta.105.0051>
- VO THANH, V. KIROVA, V. & DAREOUS, M. (2014). L'organisation d'un méga-événement sportif et l'image touristique de la ville hôte. *Téoros*, 33 (1), 87-98. [En ligne]: <http://journals.openedition.org/teoros/2597>, consulté le 6 juillet 2022.

Mémoires

- DUMONT, M. (2019). *Événement d'ampleur comme levier de développement urbain. Cas des Jeux Olympiques de Paris 2024*. [Mémoire de fin d'études en Architecture, Uliège]. <http://hdl.handle.net/2268.2/7353>
- HILLER, H. (1998) Mega-events and urban social transformation. The impact of mega events. [Mémoire de fin d'études, Mid-Sweden University]. http://people.ucalgary.ca/~hiller/pdfs/Linkage_Model.pdf

• MERLIN, C. (2020). L'impact sur l'économie domestique de l'organisation de grands événements sportifs: le cas des Jeux Olympiques. [Mémoire de fin d'études, Université catholique de Louvain]. <http://hdl.handle.net/2078.1/thesis:25821>

• QU, L. & Spaans, M. (2009). The Mega-Event as a Strategy in Spatial Planning: Starting from the Olympic City of Barcelona. [Mémoire de fin d'études en Urbanisme et Architecture, Faculté de Delft, Pays-Bas]. <https://www.semanticscholar.org/paper/The-Mega-Event-as-a-Strategy-in-Spatial-Planning>

Vidéo

• ARTE, (2021). *Organiser les Jeux Olympiques : à quoi ça sert ? 28 Minutes*. [En ligne]. Youtube. <https://www.youtube.com/watch?v=K1sfnCaQleO>

• DUFRESNE, J-M. (2020). Post*olympiques, Bureau d'étude de pratiques indisciplinées, [En ligne]: Youtube. <https://www.youtube.com/watch?v=hcZd-kfMgfM>.

Sites internet/presse

• AFP. (2020). Cancellation would cost Japan 65 billion euros. Web 24.news. Consulté le 24 Juin 2021 sur <https://www.web24.news/u/2020/03/cancellation-would-cost-japan-65-billion-euros.html>

• BELGA, (2021). *Jeux Olympiques: le coût total au Japon dépasse la barre des 10 milliards d'euros*. Le soir. Consulté le 28 juillet 2022 sur <https://www.lesoir.be/410172/article/2021-12-03/jeux-olympiques-le-cout-total-au-japon-depasse-la-barre-des-10-milliards-deuros>

• CIO. (1949). *Le CIO et les Jeux Olympiques modernes*. CIO Lausanne. Olympic World Library, Le Centre d'Etudes Olympiques. Consulté le 01 mars 2022 sur https://stillmed.olympic.org/Documents/Olympic%20Charter/Olympic_Charter_through_time/1949-Olympic_Charter.pdf

• CIO, (2022). *Un an après les Jeux, c'est le début d'une nouvelle vie pour les sites de Tokyo 2020*. Olympics. Consulté le 26 juillet sur <https://olympics.com/cio/news/un-an-apres-les-jeux-c-est-le-debut-d-une-nouvelle-vie-pour-les-sites-de-tokyo-2020>

• DAVIES, C. (2015). *Zaha Hadid Hits Back Over Scrapped Stadium for 2020 Tokyo Olympics*. The Guardian. Consulté le 04 avril 2021 sur www.theguardian.com/world/2015/jul/28/zaha-hadid-hitsback-scrapped-national-stadium-2020-tokyo-olympics

• DE MARNEFFE, A. (2020). *Confinement, acte 2 : les écoles fermées jusqu'au 15, commerces non-essentiels fermés, plus d'invités à la maison !* La libre. Consulté le 27 décembre 2021 sur <https://www.lalibre.be/belgique/societe/2020/10/27/confinement-acte-2-les-ecoles-fermees-jusquau-15-commerces-non-essentiels-fermes-plus-dinvites-a-la-maison-ETIVBGVEXVHTRIWEQ5V7BC7OE/>

• GUILLOU, C. (2020). *JO de Tokyo: comment le report s'est imposé*. Le Monde. Consulté le 29 juin 2022 sur https://www.lemonde.fr/sport/article/2020/03/24/jo-de-tokyo-comment-le-report-s-est-impose_6034196_3242.html

• HUSSONNOIS-ALAYA, C. (2021). *Les JO 2024 à Paris n'accoucheront pas d'un «éléphant blanc»*. BFMTV. Consulté le 02 août 2022 sur https://www.bfmtv.com/societe/les-jo-2024-a-paris-n-accoucheront-pas-d-un-elephant-blanc_AN-201709140044.html

• La dépêche (2017). *Japon: mourir seul dans la mégapole la plus peuplée du monde*. Consulté le 10 août 2022 sur <https://www.ladepeche.fr/article/2017/11/30/2695283-japon-mourir-seul-megapole-plus-peuplee-monde.html>

• Le Monde (2015). *Accusé de plagiat, le logo des JO 2020 de Tokyo ne sera plus utilisé*. Le monde. Consulté le 04 mai 2021 sur https://www.lemonde.fr/jeux-olympiques/article/2015/09/01/le-logo-controverse-des-jo-2020-de-tokyo-ne-sera-plus-utilise_4742119_1616891.html

• Libération (2021). *JO de Tokyo: nouvelle démission après un scandale aux relents grossophobes*. Libération. Consulté le 04 mai 2022 sur https://www.liberation.fr/sports/jeux-olympiques/jo-de-tokyo-nouvelle-demission-apres-un-scandale-aux-relents-grossophobes-20210318_UNE7XQSHU5G7LONIUTRKYM4NIQ/

• Libération (2021). *JO : pris dans une polémique, un des compositeurs de la cérémonie d'ouverture démissionne*. Libération. Consulté le 04 mai 2022 sur https://www.liberation.fr/sports/jeux-olympiques/jo-pris-dans-une-polemique-un-des-compositeurs-de-la-ceremonie-douverture-demissionne-20210719_BPHJGRV7RZBMZATQB-DJYJYZPAE/

• MAKI, F. (2014). *Embarking from the New National Stadium Dispute to Thinking About Tokyo*. Consulté le 04 avril 2021 sur <http://10plus1.jp/monthly/2014/11/pickup-01.php>

MOSALLI, I. (1999). *Correspondance L'architecture de Zaha Hadid en monographie; tel un livre d'art*. L'Orient-Le Jour. Consulté le 10 août 2022 sur https://www.lorientlejour.com/article/296282/Correspondance_Larchitecture_de_Zaha_Hadid_en_monographie%253B_tel_un_livre_dart.html

• NISHIMURA, K. (2021). *Crise dans la crise des JO à Tokyo*. Libération. Consulté le 04 mai 2022 sur https://www.liberation.fr/international/asie-pacifique/crise-dans-la-crise-des-jo-a-tokyo-20210212_4IDPK35EK5DHPOK2NZHAIR6BFY/

• RAVENSCROFT, T. (2021). *Dezeen's guide to the architecture of the Tokyo 2020 Olympic Games*. De zeen. Consulté le 04 mai 2022 sur <https://www.dezeen.com/2021/07/22/tokyo-2020-olympic-games-venues-architecture/>

• Tokyo Metropolitan Government. (2021). *Future Plans for Sea Forest Waterway*. TMG. Consulté le 11 août 2022 sur https://www.metro.tokyo.lg.jp/english/topics/2021/1223_01.html

- WHITING, R. (2014). *Olympic Construction Transformed Tokyo*. The Japan Times, Sports. [En ligne]: www.japantimes.co.jp/sports/2014/10/10/olympics/olympic-construction-transformed-tokyo/, consulté le 15 décembre 2021.

Notes de cours

- LE COGUIEC, E. (2020). *Cours de Méthodologie*. Faculté d'architecture. Université Liège.

Définitions

- ACADEMIC. (s.d.). Eléphant blanc. Dans *Academic*.
- LAROUSSE. (2022). Controverse. Dans *Le dictionnaire Larousse*.
- JBB. (2018). Gated communities. Dans *Géoconfluences Lyon*.

liste de figures

- Figure 1: Jeux sous surveillance. Source. Charly Triballeau, AFP
- Figure 2: Schéma d'organisation. Source. Réalisé par Adrien Vanwerst, 2022.
- Figure 3: Ligne du temps, chronologie des événements. Source. Réalisé par Adrien Vanwerst, 2022.
- Figure 4: Schéma de l'inventaire. Source. Réalisé par Adrien Vanwerst, 2022.
- Figure 5: Schéma de la cartographie. Source. Réalisé par Adrien Vanwerst, 2022.
- Figure 6: Front de mer de Barcelone. Source. Busquets, 2005
- Figures 7 et 8: Aménagements olympiques. Source. Ajuntament de Barcelona, s.d. <https://www.barcelona-metropolitan.com>
- Figure 9: The Olympic zones in Barcelona . Source: Busquets, 2005
- Figure 10: Podium au coeur du stade. Source. Yannis Behrakis, s.d.
- Figures 11, 12, 13 et 14: Installations olympiques. Source. REUTER/ Yannis Behrakis, s.d. <https://www.slate.fr>
- Figure 15: Village Olympique. Source. Martijn Giebels, s.d. <https://architectureofthegames.com>
- Figures 16, 17 et 18: Village Olympique. Source. Martijn Giebels, s.d. <https://www.architectureofthegames.net>
- Figure 20: Post-Olympiques, À l'intérieur du Nid d'Oiseau (Beijing). Source. Jean-Maxime Dufresne & Virginie Laganière, 2014.
- Figure 21. Cube d'eau. Source. PTW architects, s.d.
- Figure 22. CCTV Tower. Source. OMA, s.d.
- Figure 23. Beijing international airport de Foster & partners. Source. N.Young, s.d. <https://www.archdaily.com>
- Figure 24. Centre national des arts du spectacle de Paul Andreu. Source. CC Licence, s.d. <https://www.wikipedia.com>
- Figures 25, 26 et 27: Infrastructures olympiques à Tokyo. Source. AFP/ Greg Backer, s.d. <https://www.edition.cnn.com/>
- Figure 28. Post-Olympiques, algues dans le fleuve (Beijing). Source. Jean-Maxime Dufresne & Virginie Laganière, 2014.
- Figure 29. Ligne du temps, chronologie des éditions précédentes. Source. Réalisé par Adrien Vanwerst, 2022.
- Figure 30. Schémas de développement. Source. Réalisé par Adrien Vanwerst, 2022.
- Figure 31. Schéma de la Yamanote line. Source. Photographie du livre: «Une vie d'architecte à Tokyo» Kengo Kuma, 2020.
- Figure 32. Schéma de la ville de Tokyo. Source. Réinterprétation personnelle d'un schéma libre de droits, 2022.

• Figure 33. La stade olympique de Meiji en 1964. Source. Keystone/Reuters, s.d. <https://www.parismatch.com/>

• Figure 34. Construction prior to the Tokyo Olympics. Source Jiji, 1964. <https://www.nippon.com>

• Figure 35. Couverture du dossier Tokyo Applicant city. Source. JOC, 2014.

• Figure 36. Projet pour le Tokyo Olympic stadium. Source: Zaha Hadid, s.d. <https://www.archdaily.com>

• Figure 37: Croquis pour le Tokyo Olympic stadium. Source. Photographie du livre: «Une vie d'architecte à Tokyo» Kengo Kuma, 2020.

• Figure 38: Vue aérienne de la ville de Tokyo. Source. Google Earth. (2022). Google earth. <https://earth.google.com/web>.

• Figure 39: Vue aérienne de la baie de Tokyo. Source. Google Earth. (2022). Google earth. <https://earth.google.com/web>

• Figure 40: Cartographie des infrastructures. Source. Réalisation de Adrien Vanwerst (2022).

• Figure 41: Photographie du stade Olympique de Tokyo. Source. Tokyo 2020, s.d. <https://olympics.com/>

• Figure 42: Photographie du Tokyo Metropolitan Gymnasium. Source. Martijn Giebels, s.d. <https://architectureofthegames.net>

• Figure 43: Photographie du Yoyogi National Stadium. Source. CMD Ingenieros, s.d. <https://architectuul.com>

• Figure 44: Photographie de la Kokugikan arena. Source. Martijn Giebels, s.d. <https://architectureofthegames.net>

• Figure 45: Photographie du Nippon Budokan de Tokyo. Source. Martijn Giebels, s.d. <https://architectureofthegames.net>

• Figure 46: Photographie du Tokyo International forum. Source. Martijn Giebels, s.d. <https://architectureofthegames.net>

• Figure 47: Photographie de l'equestrian park. Source. Martijn Giebels, s.d. <https://architectureofthegames.net>

• Figure 48: Photographie du Musashino forest sport plaza. Source. Wikimedia Commons, s.d. <https://architectureofthegames.net>

• Figure 49: Vue aérienne du Tokyo Stadium. Source. Goggle earth, 2022. <https://google.com/earth>.

• Figure 50: Photographie du Musashino mori park. Source. s.d. <https://enjapantravel.com>

• Figure 51: Photographie de l'Ariake Arena. Source. Wikimedia Commons, s.d. <https://architectureofthegames.net>

- Figure 52: Photographie de l'Ariake Gymnastics centre. Source. Wikimedia Commons, s.d. <https://architectureofthegames.net>
- Figure 53: Photographie de l'Ariake Tennis centre. Source. Guilhem Vellut, s.d. <https://architectureofthegames.net>
- Figure 54: Photographie de l'Ariake urban sports park. Source. Tokyo 2020, s.d. <https://twitter.com>
- Figure 55: Photographie de l'Odaiba marine park. Source. Martijn Giebels, s.d. <https://architectureofthegames.net>
- Figure 56: Photographie du Shiokaze. Source. Tokyo 2020, s.d. <https://tokyocheapo.com>
- Figure 57: Photographie de l'Aomi urban sports. Source. Arne Museler, s.d. <https://olympics.fandom.com>
- Figure 58: Photographie de l'Oi hockey stadiul. Source. Uta Mukuo, 2019. <https://architectureofthegames.net>
- Figure 59: Photographie du Sea Forest cross-country course. Source. Tokyo 2020, s.d. <https://architectureofthegames.net>
- Figure 60: Photographie du Sea forest waterway. Source. Tokyo 2020, s.d. <https://tokyo2020.coni.it>
- Figure 61: Photographie du Kasai Canoe Slalom centre. Source. Tokyo Metropolitan Government, 2019. <https://architectureofthegames.net>
- Figure 62: Photographie du Yumenoshima park archery field. Source. Masa Takaya, 2019. <https://architectureofthegames.net>
- Figure 63: Photographie du Tokyo aquatics centre. Source. Wikimedia Commons, s.d. <https://architectureofthegames.net>
- Figure 64: Photographie du Tatsumi water-polo centre. Source. s.d. <https://architectureofthegames.net>
- Figure 65: Photographie du Makuhari messe hall. Source. Wikimedia Commons, s.d. <https://architectureofthegames.net>
- Figure 66: Tsurigasaki Beach Surfing Venue. Source. Uta Mukuo, s.d. <https://architectureofthegames.net>
- Figure 67: Photographie du Saitama super arena. Source. Kakidai, s.d. <https://architectureofthegames.net>
- Figure 68: Photographie de l'Asaka shooting range. Source. Shugo Takemi, 2017. <https://architectureofthegames.net>
- Figure 69: Photographie du Kasumigaseki country club. Source. ©Tokyo 2020, s.d. <https://architectureofthegames.net>
- Figure 70: Photographie de l'Enoshima yacht harbour. Source. Getty Images, s.d. <https://olympics.com/>

- Figure 71: Photographie de l'Izu velodrome. Source. Photo courtesy of Tokyo 2020, s.d. <https://architectureofthegames.net>
- Figure 72: Photographie de l'Izu MTB course. Source. Tokyo 2020, s.d. <https://olympics.com>
- Figure 73: Photographie du Fuji international speedway Source. Machu, s.d. <https://www.flickr.com>
- Figure 74: General view of the Fukushima Azuma Baseball Stadium. Source. ©Tokyo 2020, s.d. <https://architectureofthegames.net>
- Figure 75: Vue aérienne du Yokohama baseball stadium. Source. Google earth, s.d. <https://www.google.com/earth>
- Figure 76: Photographie du Sapporo Dome. Source. Kanesue, s.d. <https://www.flickr.com>
- Figure 77: Photographie du Sapporo odori park. Source. redlegs, s.d. <https://www.flickr.com>
- Figure 78: Vue aérienne du Miyagi stadium. Source. Google earth, s.d. <https://www.google.com/earth>
- Figure 79: Photographie de l'Ibaraki Kashima stadium. Source. Kzaral, 2020. <https://www.flickr.com>
- Figure 80: Photographie du Saitama stadium. Source: Ocdp, 2012. <https://fr.m.wikipedia.org>
- Figure 81: Photographie de l'International stadium Yokohama. Source. Arne Mueseler, 2020. www.arne-mueseler.com
- Figure 82: Photographie de l'IBC/MPC. Source. Martijn Giebels, s.d. <https://architectureofthegames.net>
- Figure 83: Residential buildings and courtyard. Source. ©Tokyo 2020, s.d. <https://architectureofthegames.net>
- Figure 84: Photographie du village olympique. Source: Olympics, s.d. <https://olympics.com>
- Figure 85: Cartographie. Source. Languillon-Aussel, 2021
- Figure 86: Logos controversés. Source. TOKYO 2020 & Théâtre de Liège, s.d.
- Figure 87: Cartographie des controverses. Source. Réalisation de Adrien Vanwerst, 2022.
- Figures 88 et 89: Représentations du stade laissé vide. Source. Réalisation de Adrien Vanwerst, 2022.
- Figure 90: Cancel the Tokyo Olympics. Source. Rodrigo Reyes Marin/ Imago, s.d. <https://www.nzz.ch>

